|  |
| --- |
| Gilbert TALBOT [1947-2021]Docteur en philosophie pour enfants de l'Université Iberoamericana de Mexico (1999)professeur de philosophie retraité du Cégep de Jonquière(2002)La découvertede Phil et SophieTROISIÈME ÉDITION, 2002**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES**CHICOUTIMI, QUÉBEC<http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation
de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: classiques.sc.soc@gmail.com

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Gilbert TALBOT

**La découverte de Phil et Sophie.**

Préface de Matthew Lipman. Québec : Le Loup de Gouttière, Éditeur, 1993, 182 pp. 2e édition, 1998. 3e édition, 2002.

L’auteure nous a accordé, le 3 juillet 2018, l’autorisation de diffuser en libre accès à tous toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.

 Courriel : Gilbert Talbot : talbotgilbert2@gmail.com

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

Édition numérique réalisée le 21 octobre 2021 à Chicoutimi, Québec.



Gilbert TALBOT [1947-2021]

Docteur en philosophie pour enfants de l'Université Iberoamericana de Mexico (1999)
professeur de philosophie retraité du Cégep de Jonquière

La découverte de Phil et Sophie.



Préface de Matthew Lipman. Québec : Le Loup de Gouttière, Éditeur, 1993, 182 pp. 2e édition, 1998. 3e édition, 2002.

**La découverte de Phil et Sophie.**

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#tdm)

Roman philosophique s’adressant aux 16 – 18 ans, ce livre est une adaptation de « Harry Stottlemeier’s Discovery » de Matthew Lipman.

À travers le quotidien de Phil et de Sophie, l’auteur amène les jeunes à réfléchir sur les questions fondamentales de liberté et de déterminisme, d’amour et de sexualité, de vie et de mort.

Détenteur d’un doctorat en philosophie pour enfants et professeur de philosophie au CEGEP de Jonquière à la retraite, Gilbert Talbot a travaillé régulièrement en étroite collaboration avec Matthew Lipman pour le développement de la philosophie pour enfants.

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[2]

*La découverte de Phil et Sophie* est une traduction inspirée du texte original *Harry Stottlemeier’Discovery* de Mathew Lipman.

L’auteur tient à remercier pour leur collaboration, Mme Marie Gauthier et le Groupe de recherche sur l’adaptation de la philosophie pour enfants (G.R.A.P.H.E.).



Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l’aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Le Loup de Gouttière

347, rue Saint-Paul

Québec (Québec)

G1K 3X1

Tél. : (418) 694-2224

Fax. : (418) 694-2225

Dépôt légal, 3e trimestre 1993

Deuxième édition, 3e trimestre 1998

Troisième édition, 3e trimestre 2002

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Imprimé au Québec

ISBN 2-921310-26-0

[3]

La découverte

de Phil

et Sophie

Préface de
Matthew Lipman

Troisième édition, 3e trimestre 2002

Le Loup de Gouttière

[4]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Table des matières

|  |
| --- |
| [Quatrième de couverture](#Découverte_Phil_couverture) |
| [Préface](#Découverte_Phil_préface) | [5] |

[PREMIÈRE PARTIE](#Découverte_Phil_pt_1) [7]

|  |  |
| --- | --- |
| Chapitre un | [Quelle découverte](#Découverte_Phil_pt_1_chap_01)? [9] |
| Chapitre deux | [Peut-on dire la même chose en d’autres mots ?](#Découverte_Phil_pt_1_chap_02) [17] |
| Chapitre trois | [Que pensez-vous de vos pensées ?](#Découverte_Phil_pt_1_chap_03) [27] |
| Chapitre quatre | [D’où viennent nos idées ?](#Découverte_Phil_pt_1_chap_04) [34] |
| Chapitre cinq | [Qu’est-ce que l’esprit ?](#Découverte_Phil_pt_1_chap_05) [45] |
| Chapitre six | [Qu’est-ce qu’une relation ?](#Découverte_Phil_pt_1_chap_06) [55] |
| Chapitre sept | [À quoi sert la philosophie ?](#Découverte_Phil_pt_1_chap_07) [66] |
| Chapitre huit | [À quoi pensez-vous ?](#Découverte_Phil_pt_1_chap_08) [74] |
| Chapitre neuf | [Quelle est la valeur d’une raison ?](#Découverte_Phil_pt_1_chap_09) [79] |

[DEUXIÈME PARTIE](#Découverte_Phil_pt_2) [89]

|  |  |
| --- | --- |
| Chapitre dix | [Comment assumer ses contradictions ?](#Découverte_Phil_pt_2_chap_10) [91] |
| Chapitre onze | [Qu’est-ce que la liberté ?](#Découverte_Phil_pt_2_chap_11) [100] |
| Chapitre douze | [D’où venons-nous ?](#Découverte_Phil_pt_2_chap_12) [109] |
| Chapitre treize | [Vivons-nous dans le meilleur des mondes possible ?](#Découverte_Phil_pt_2_chap_13) [119] |
| Chapitre quatorze | [Qu’est-ce que la beauté ?](#Découverte_Phil_pt_2_chap_14) [129] |
| Chapitre quinze | [Que peut-on apprendre de nos erreurs ?](#Découverte_Phil_pt_2_chap_15) [141] |
| Chapitre seize | [Si… alors…](#Découverte_Phil_pt_2_chap_16) [152] |
| Chapitre dix-sept | [Qui aura le dernier mot ?](#Découverte_Phil_pt_2_chap_17) [164] |

[5]

**La découverte de Phil et Sophie.**

PRÉFACE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Nous sommes à la veille d'entrer dans le XXIe siècle. Quant à ce qui est permanent et transitoire, nos certitudes changent. Par exemple, nous étions convaincus que la philosophie ne pouvait avoir aucune valeur pratique en éducation - qu’elle était un luxe réservé à l'élite intellectuelle. Or, voilà que, soudain, on salue en elle « la discipline qui prépare même les plus jeunes élèves à penser dans les autres disciplines » ! Nous croyions dur comme fer que la philosophie perdrait son intégrité si on la vulgarisait. Or, nous avons découvert que, bien au contraire, des textes philosophiques écrits dans le langage courant, sous forme de dialogues ou de récits, sont un moyen incomparable d'amener les élèves à penser, et en particulier à pratiquer le genre de réflexion qui leur sera utile longtemps après avoir quitté l'école.

Cela est fort bien, car la philosophie, adaptée de cette façon, commence à apporter un remarquable enrichissement conceptuel à l'enseignement primaire. En raison même de sa généralité, elle peut faire contrepoids à la surspécialisation qui caractérise si souvent l'enseignement traditionnel. Et elle réussit non seulement à aiguiser les facultés de raisonnement des élèves, mais aussi à raffermir leur jugement.

La première phase de cette restructuration de l'enseignement de la philosophie a duré un quart de siècle - mais cela, c'est presque de l'histoire ancienne. Une deuxième phase est déjà amorcée : La Découverte de Phil et Sophie, par Gilbert Talbot, est l'un des premiers ouvrages de cette seconde génération. On y trouve les mêmes thèmes philosophiques que dans *Harry Stottlemeier's Discovery*, mais les personnages, au lieu d'être de jeunes adolescents, sont des collégiens. Ce ne sont d'ailleurs pas des collégiens exceptionnels. Phil, Sophie et leurs condisciples sont réfléchis. Les idées les passionnent. Ils sont avides de comprendre le sens des choses. Ils sont attentifs l'un à l'autre et s'efforcent d'avoir une attitude rationnelle malgré les contradictions et les absurdités de l'existence.

D'autres travaux du même genre verront certainement le jour, et sans doute ne seront-ils pas moins stimulants et pénétrants que les travaux antérieurs. Tout comme la première phase a engendré la deuxième, la deuxième en engendrera une troisième.

MATTHEW LIPMAN

Montclair (New Jersey), juillet 1993

[6]

[7]

**La découverte de Phil et Sophie.**

PREMIÈRE
PARTIE

[Retour à la table des matières](#tdm)

[8]

[9]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Première partie

Chapitre un

QUELLE DÉCOUVERTE ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR - Tout ceci ne serait probablement pas arrivé si Phil ne s'était pas endormi pendant le cours de bio, cet après-midi-là. À vrai dire, il n'était pas endormi, mais seulement dans la lune. Monsieur Elayubi avait parlé d'écologie, d'écologisme et de... Phil avait cessé d'écouter juste à ce moment, attiré par les volutes de cheveux blonds de Sophie, assise devant lui. Son esprit s'enchevêtrait dans les boucles dorées, suivant leurs méandres sinusoïdaux si ingénieusement asymétriques ... Soudain, il se rendit compte que monsieur Elayubi lui posait une question.

M. ELAYUBI — Monsieur Philippe Lafleur, pouvez-vous nous dire comment on appelle *un lieu délimité, structuré, où existe la vie, qui participe à des échanges énergétiques avec l'extérieur et dont on peut étudier le fonctionnement ?*

NARRATEUR — Phil n'avait évidemment aucune idée de la réponse. *Un lieu où existe la vie, qui participe à des échanges énergétiques ?* La pensée de répondre : *les cheveux de Sophie* le fit sourire, mais il n'osa pas le dire, de peur qu'elle ne trouve pas cela très drôle. Il avait vaguement entendu le mot *maison* à travers sa courte rêverie. Il risqua donc le tout pour le tout.

PHIL — Euh ! Une maison ?

NARRATEUR — Sa réponse déclencha aussitôt les rires et les moqueries de ses camarades.

DÉDÉ — Hé ! La Lune ! Écoute quand on te parle !

ERIC — Est-ce qu'il fait beau là-haut ?

MARC — Hé ! Lafleur ! T'es dans les patates.

[10]

NARRATEUR — Monsieur Elayubi ramena l'ordre dans la classe. Phil était confus : il ne comprenait pas pourquoi sa bévue était si drôle. Il n'avait pas encore saisi que le professeur lui avait donné mot à mot la définition d'un écosystème. Juste avant de le réveiller, le professeur avait expliqué à la classe qu'une maison pouvait être considérée comme un écosystème, mais que les écosystèmes ne sont pas uniquement des maisons : un marais, une forêt, une ville, la planète même peuvent être vus comme des écosystèmes. De toute évidence, Phil n'avait rien écouté de tout cela. Le cours prit fin peu après ce malentendu. Dans l'autobus qui le ramenait chez lui, Phil refit mentalement le chemin de son raisonnement pour tenter de trouver où il s'était fourvoyé.

PHIL — Où me suis-je trompé ? *Toutes les maisons sont des écosystèmes*, avait dit monsieur Elayubi (il se souvenait maintenant plus clairement de la phrase). Ce qui a fait rire la classe, c'est qu'en répondant une maison, je m'étais trouvé à inverser ce que le prof venait tout juste de dire : toutes les maisons sont des écosystèmes. Mais moi, sans m'en rendre compte, j'ai r'viré sa phrase à l'envers en affirmant que tous les écosystèmes sont des maisons. C'est ça ! En inversant cette phrase, elle devenait fausse. Je me demande si ça marche avec toutes les phrases ? O.K. ! Si je dis : *Tous les hommes sont des animaux* et que j'inverse la phrase... ça devient : *Tous les animaux sont des hommes*. Et c'est faux. Maintenant, si j'essaie avec une autre phrase : *Tous les autobus sont des véhicules motorisés*. En la virant de bord, ça devient : *Tous les véhicules motorisés sont des autobus*. C'est encore faux.

PHIL (À haute voix) — Ça marche !

UNE VOIX — Qu'est-ce qui marche si bien ?

NARRATEUR — C’était Sophie Tremblay. Tout absorbé qu'il était par sa réflexion, Phil ne s'était pas rendu compte qu'elle était montée dans le même autobus que lui, qu'elle s'était assise à côté de lui et qu'elle avait entendu son soliloque. Il était de nouveau pris en flagrant délit de rêverie par une fille de sa classe. Que faire ? Pouvait-il parler à Sophie de sa découverte ? Le comprendrait-elle ? Ou rirait-elle de lui ? Il se souvenait, pourtant, qu'elle n'avait pas ri avec les autres tout à l'heure. Peut-être pouvait-il lui faire confiance, après tout ?

PHIL — C'est rien, je viens juste d'avoir un flash : quand on r'tourne des phrases, elles ne sont plus vraies.

[11]

NARRATEUR — Sophie fronça les sourcils et le nez en même temps. Avec sa petite bouche toute rose, son visage forma alors une sorte de point d'interrogation. Phil, prenant ce signe pour une question, voulut lui faire une démonstration.

PHIL — C'est très simple ! Dis-moi une phrase et je vais te l'montrer.

NARRATEUR — Sophie le regarda, l'air toujours aussi perplexe.

SOPHIE — Mais quelle sorte de phrase ? Je ne peux pas penser à une phrase vite de même.

PHIL — Ben ! Une phrase avec deux sortes d'affaires, comme des chats et des chiens ou une bière et un whisky ou des éléphants et un frigidaire.

NARRATEUR — Sophie se mit à penser plus sérieusement. Elle ferma les yeux, puis ouvrit la bouche comme pour dire quelque chose. Phil se préparait à sauter sur sa phrase, mais rien ne sortit. Elle se remit à penser. Phil s'impatienta.

PHIL — Voyons, deux affaires, n'importe quoi ! C'est facile, non ?

SOPHIE — Aucune fille n'est un garçon.

NARRATEUR - Phil se jeta sur la phrase, comme sa chatte, Simone, se jette sur sa souris de plastique. En deux temps trois mouvements, il avait inversé la phrase. Mais, surprise ! L'inverse était également vrai. Il était sidéré.

PHIL — Mais ça marchait, tantôt ! Je ne comprends pas pourquoi...

NARRATEUR — Il rumina pour lui-même.

PHIL — Pourquoi m'a-t-elle donné une phrase aussi simple ?

NARRATEUR — Mais il se rendit vite compte que, s'il avait vraiment découvert une règle valable pour toutes les phrases, cela aurait dû marcher autant avec les phrases simples qu'avec les phrases compliquées. Ce n'était vraiment pas la faute de Sophie. Pour la deuxième fois de la journée, Phil sentit l'amertume le gagner. Son seul réconfort fut de se rendre compte que Sophie ne riait pas de lui. Sophie interpréta plutôt son air déprimé comme un appel à l'aide. Aussi s'informa-t-elle :

[12]

SOPHIE — Mais as-tu vraiment tout essayé ?

NARRATEUR — Ses grands yeux gris, tout juste soulignés au crayon noir, étaient clairs et sérieux. Phil lui répondit, un peu amer :

PHIL - Qu'est-ce que tu crois ! J'ai pris des phrases comme : *Toutes les maisons sont des écosystèmes. Tous les hommes sont des animaux. Tous les autobus sont des véhicules motorisés.* Et j'ai trouvé que, lorsque la dernière partie est placée en premier, les phrases ne sont plus vraies.

SOPHIE — Mais la phrase que je t'ai donnée n'était pas comme les tiennes.

NARRATEUR — L’autobus vira brusquement et ils furent projetés l'un contre l'autre. Cependant, Sophie continua, comme s'il ne s'était rien passé.

SOPHIE — Toutes tes phrases commencent par le mot *tout*, alors que ma phrase commence par le mot *aucun*.

NARRATEUR — Sophie avait bien raison. Mais était-ce cela qui faisait la différence ? Il n'y avait qu'une chose à faire : essayer de nouveau avec d'autres phrases commençant par *aucun*. Sophie se leva en disant :

SOPHIE — Je dois descendre au prochain arrêt, je suis rendue chez moi.

NARRATEUR — Phil était au désespoir. Elle s'en allait sans même vérifier sa propre idée !

PHIL — Écoute ! Essayons ton idée, juste pour voir. Supposons une autre phrase comme : *Aucun autobus n'est un kangourou.*

NARRATEUR — Sophie lui sourit doucement et compléta son raisonnement.

SOPHIE — L'inverse est également vrai, car *aucun kangourou n'est un autobus*. Et, s'il est vrai *qu'aucun éléphant n'est un frigidaire*, il est vrai aussi *qu'aucun frigidaire n'est un éléphant.*

NARRATEUR — Et elle éclata de rire tout en courant vers l'arrière pour descendre avant que l'autobus ne redémarre. Il lui fit signe de la main par la fenêtre. Elle riait toujours mais avec lui, cette fois, il le voyait bien. Et à cette pensée, il se sentit tout ragaillardi.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[13]

NARRATEUR — Quand il arriva à la maison, Phil trouva son père assis à la table de la cuisine en train de prendre une bière avec le voisin. Ils parlaient d'un autre voisin.

M. SIMARD — As-tu r'marqué que notre nouveau voisin, un dénommé Bédard, je crois, fréquente régulièrement la Société des alcools ? Chaque fois qu'j'y vas, y'é là qui fouille dans les bouteilles de vin. J'ai l'impression qu'y doit lever l'coude souvent, ç'ui-là.

NARRATEUR — Phil ne put s'empêcher d'intervenir.

PHIL — Voyons donc, monsieur Simard ! C'est pas parce qu'on va à la Société des alcools qu'on est alco.

M. LAFLEUR — Tiens, mon *petit* talent qui arrive !

NARRATEUR — Phil ne répondit pas tout de suite à la provocation de son père. À dix-sept ans, Phil ne mesurait pas plus de 1,60 m, alors que son père faisait plus de 1,90 m et dépassait les 100 kilos. À cause de cela, tout le quartier les avait surnommés Astérix et Obélix.

PHIL — Non, sans blagues, papa, j'ai fait une découverte aujourd'hui. Quand on retourne une phrase, elle devient fausse.

NARRATEUR — Le père et le voisin semblèrent aussi éberlués que l'avait été Sophie.

PHIL — Ben oui, monsieur Simard, pensez-y vous venez de dire que monsieur Bédard va souvent à la Société des alcools et vous en avez conclu qu'il doit boire beaucoup. Inconsciemment, vous avez retourné votre phrase. Au lieu de dire : *Tous ceux qui boivent beaucoup vont à la Société des alcools*, vous avez dit que *tous ceux qui vont à la Société des alcools sont des personnes qui boivent beaucoup*.

M. LAFLEUR — Pis ! Tu vas m'faire accroire que t'as découvert ça tout seul ?

PHIL — Ben oui, voyons, j'suis capable de penser tout seul. J'suis grand, maintenant, tu sais.

M. LAFLEUR — Oh ! n'est-ce pas qu'il est savant mon *grand gars*, hein, Fred !

[14]

NARRATEUR — Fred Simard ne répondit rien. Pendant un court moment, on aurait pu entendre une mouche voler. Puis Phil avoua en rougissant :

PHIL — il faut dire que Sophie m'a aidé un peu.

NARRATEUR — Il leur raconta la discussion qu'il avait eue dans l'autobus. Après l'exposé de Phil, son père resta un moment songeur.

M. LAFLEUR — Si j'ai ben compris ton affaire, mon gars, t'apprends plus de choses dans les autobus qu'au cégep. Comme ça, j'aurais juste à t'payer tes billets d'autobus plutôt que tes livres pour t'instruire. D'après c'que tu viens d'dire, la phrase *Tous ceux qui vont au cégep sont instruits* ne peut pas se renverser et devenir *Tous ceux qui sont instruits vont au cégep*. Ça se pourrait qu'il y ait des gens instruits qui n'aillent pas à l'école. Comme Fred pis moé.

PHIL — O.K., son pére ! J'vois qu't'as compris. Le cours est fini pour aujourd'hui. Mais oubliez pas : les vrais alcos, sont pas toujours ceux qu'on pense.

Et il pouffa de rire tout en s'éclipsant vers sa chambre.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — Ce même soir, Sophie eut du mal à s'endormir. Les phrases que Phil et elle avaient retournées tournaient de nouveau dans sa tête. *Aucun kangourou n'est un autobus... Aucun frigidaire n'est un éléphant...* C'était vraiment de drôles de phrases. Mais elle les aimait bien, parce qu'elles étaient sa contribution personnelle à leur découverte commune. Elle se dit en elle-même :

SOPHIE — Ces phrases demeurent toujours vraies, peu importe le sens dans lequel on les lit. C'est bien mieux qu'une phrase qui ne se lit que dans un seul sens.

NARRATEUR — Sur cette idée, Sophie sombra lentement dans les brumes du sommeil et les mots devinrent des images. Elle vit deux grands lions de pierre, comme on en voit à l'entrée du parc municipal, mais ses lions à elle étaient un homme et une femme. Le mâle avait une longue crinière touffue et son visage ressemblait vaguement à celui de Phil. Sur le socle de la femme-lion était gravé : [15] *Tous les animaux sont des hommes*. Sophie entra dans cet endroit bizarre où, en effet, tous les animaux marchaient sur deux pattes, avaient des têtes d'êtres humains et discutaient entre eux de la possibilité d'inverser certaines phrases, mais pas toutes. Elle croisa ainsi un homme-éléphant qui discutait avec une femme­kangourou. Un homme-cheval s'approcha d'elle et lui offrit de faire une randonnée sur son dos. C'était un superbe centaure ailé qui pouvait voler jusqu'aux étoiles. La voix de l'animal fabuleux était douce et convaincante. Sophie accepta d'emblée. Après avoir volé silencieusement au-delà de Saturne, de Jupiter et même de Pluton, elle voulut savoir du centaure si la découverte qu'elle avait faite avec Phil avait une utilité quelconque.

CENTAURE — Tu vois, si les humains refusaient de retourner les phrases, nous n'existerions pas.

SOPHIE — Mais à quoi sert votre existence puisque, de toute façon, vous n'êtes pas réels ?

CENTAURE — Si nous, nous ne sommes pas réels, aucun des personnages de cinéma, de bandes dessinées, de romans ou de dessins animés ne le sont !

SOPHIE — Je veux dire que vous existez dans notre imagination, mais pas dans la vraie vie.

CENTAURE — Qu'est-ce que la vraie vie, Sophie ? Celle du métro-boulot-dodo, celle qu'on lit dans les romans, ou celle qu'on voit au théâtre ?

NARRATEUR — Sophie allait répondre que c'est malheureusement celle que décrit Lisa Leblanc dans ses chansons. Mais une question surgit dans son esprit à ce moment. Pourquoi les chansons de Lisa seraient-elles plus vraies que celles de Vincent Vallières ou de Cœur de Pirate ? Ces chansons appartiennent toutes au domaine de l'imaginaire. Alors pourquoi ai-je toujours pensé qu'il y avait des tounes [[1]](#footnote-1)\* qui étaient plus réalistes que d'autres ? Elle posa la question au centaure, mais la réponse sembla venir de son propre esprit.

CENTAURE — C'est que tu privilégies seulement un côté de la réalité, celui où les animaux ne sont pas des hommes, mais n'est-ce pas plus amusant parfois d'imaginer ce qui nous plaît, en se moquant des règles de la logique ?

[16]

NARRATEUR — Absorbée dans ses pensées, Sophie oublia de s'agripper à la crinière du centaure. Dans un virage soudain, elle glissa et tomba dans le vide. Après une chute qui lui parut interminable, sa tête heurta durement le sol. Elle réussit difficilement à ouvrir les yeux et se retrouva sur le plancher ... en bas de son lit. Elle dit tout haut, en se massant la nuque :

SOPHIE — Voilà un dur retour à la réalité.

NARRATEUR — Elle regarda son réveil : il indiquait cinq heures du matin. Elle alla à la toilette, but un verre d'eau et revint à son lit pour tenter de se rendormir. Elle savait cependant que c'était dorénavant inutile. Elle s'allongea simplement sur son lit et pensa de nouveau à la dernière phrase du centaure.

SOPHIE — Dans la vie éveillée, on ne peut pas retourner les phrases commençant par le mot tout, mais en rêve ou dans l'imaginaire, on n'est pas obligé de suivre cette règle. C'est pas mal plus amusant de même. Pourquoi faudrait-il que tout soit déterminé d'avance par des règles qui nous disent quoi et comment penser ? En tout cas, moi, je réclame le droit à l'imagination et aux fantasmes libres.

NARRATEUR — Elle riait, toute seule dans son lit, de ses pensées toutes neuves. Il lui semblait qu'elle venait de dissiper le malaise que la règle de Phil avait imperceptiblement déclenché. Elle se dit :

SOPHIE — Même en rêve, on peut résoudre des problèmes. Il faudra que je reparle de ça avec Phil.

NARRATEUR — Elle aurait aimé mettre sa nouvelle règle en application et imaginer quelques-uns de ses fantasmes favoris, mais son réveil la ramena à cette autre réalité : se lever, déjeuner en vitesse, sauter dans l'autobus et arriver à temps pour le cours de 8h. Elle soupira :

SOPHIE — P'tite vie !

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[17]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Première partie

Chapitre deux

PEUT-ON DIRE LA MÊME CHOSE
EN D’AUTRES MOTS ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — À son arrivée au pavillon central, le lendemain matin, Phil rencontra Dédé qui, comme lui, se rendait à son cours de français. Phil voulut en profiter pour lui annoncer la découverte que Sophie et lui avaient faite la veille.

PHIL — Tu vois, on peut renverser les phrases qui commencent par aucun, mais pas celles qui commencent par *tout*.

DÉDÉ — Pis après ?

PHIL — Ben ! quoi, pis après ? Tu trouves pas ça super, toi ?

DÉDÉ — Ben non, Lafleur, y a rien là, voyons ! À quoi ça peut servir de savoir qu'on peut renverser telle sorte de phrase et pas telle autre ? Et puis, en y pensant bien, y a pas beaucoup de phrases qui commencent par *tout* ou *aucun*.

NARRATEUR — Sur ces mots, Dédé prit les devants pour pouvoir choisir sa place dans la classe. Phil traîna derrière, pensif et un peu désabusé. La remarque de Dédé l'avait dégonflé. Peut-être que sa découverte ne valait pas grand-chose, après tout ? Phil suivit lentement tous les détours du trottoir en faisant attention de ne pas piler sur les fentes entre les dalles de ciment, ce qui l'obligeait parfois à faire de grands pas et d'autres fois de très petits. Évidemment, il arriva en retard au cours « comme d'habitude », souligna madame Croft, leur professeure de français. Phil se retrouva « comme d'habitude » collé au mur du fond, son endroit préféré.

NARRATEUR — Madame Croft aimait commencer ses cours par une question provocante. Ce jour-là, avant que Phil n'entre dans la classe, elle avait tout bonnement demandé :

[18]

Mme CROFT — Est-il possible de dire la même chose en d'autres mots ?

NARRATEUR — La question paraissait simple et même simpliste, d'après la remarque de Dédé à sa voisine, et il fallut un certain temps avant que la discussion ne démarre. C'est Sophie qui lança le débat en disant :

SOPHIE — Non, on ne peut jamais redire la même chose en d'autres mots, parce que j'ai lu quelque part qu'en français, il n'y a pas deux mots qui sont de parfaits synonymes.

NARRATEUR — Dédé s'empressa de lever la main pour contredire Sophie.

DÉDÉ — Bien voyons, Sophie, si j'affirme que *tu es belle* et que Phil, lui, dit que *tu es jolie*, nous disons tous les deux la même chose en d'autres mots.

NARRATEUR — Plusieurs filles levèrent la main pour dire qu’*être belle* et *être jolie* n'avaient pas du tout le même sens. C'est Christine, la sœur de Dédé, qui résuma leur point de vue.

CHRISTINE — J'ai l'impression d'être une petite fille, quand un gars me trouve *jolie*, mais, s'il me dit que je suis *belle*, alors là, j'ai davantage l'impression d'être une femme.

NARRATEUR — Les filles se mirent à rire du ton enjôleur qu'avait pris Christine pour dire ces mots. Cependant, Dédé ne s'avoua pas vaincu pour autant et reprit aussitôt la parole :

DÉDÉ — Peut-être avez-vous raison, mesdames, quand il s'agit d'un qualificatif, mais si je parle de mon père, que je l'appelle *père*, *papa*, *popa*, ou que j'utilise n'importe quel autre diminutif, tous ces noms auront le même sens parce qu'ils désignent la même personne.

NARRATEUR — Cette fois, c'est Roland qui intervint.

ROLAND — Je n'suis pas d'accord avec toi, Dédé, parce que, lorsque mes enfants m'appellent *papa*, ça n'a pas du tout la même signification que lorsqu'ils m'appellent *père*. *Papa*, c'est un nom plus gentil, plus familier, *père* c'est plus formel. C'est vrai qu'ils s'adressent toujours à la même personne, mais pas avec la même intention. Et c'est l'intention qui compte, selon moi, pour déterminer le sens qu'on donne à un nom de personne.

[19]

NARRATEUR — Phil suivait plus ou moins la conversation en se balançant sur les pattes arrière de sa chaise. Il pensait toujours à sa découverte et à la remarque de Dédé. Plus il écoutait les commentaires des autres étudiants, plus il se demandait :

PHIL — Si on trouvait des synonymes à *tout* et à *aucun*, ma découverte pourrait s'appliquer à beaucoup plus de phrases.

NARRATEUR — Il leva la main pour poser une question à la classe.

PHIL — Est-ce qu'il y aurait des synonymes pour des petits mots comme *tout* et *aucun* ?

Mme CROFT — Quelle étrange question, Phil. Pourquoi veux-tu savoir ça ?

NARRATEUR — Phil expliqua sa découverte à la classe, en passant sous silence,

cette fois-ci, sa discussion avec Sophie. Il termina en désignant Dédé du doigt.

PHIL — Dédé pense que cette règle ne sert à rien, puisque, de toute façon, il y a très peu de phrases qui commencent par ces mots. Mais, si un mot a des synonymes, la règle peut alors s'appliquer à beaucoup plus de cas.

NARRATEUR — Madame Croft réfléchissait encore à la question, quand Éric Sasseville proposa :

ERIC — Si je parle des étudiants de cette classe, je peux dire : *tous les étudiants de cette classe sont au cégep*, mais je pourrais aussi dire : *chaque étudiant dans cette classe est au cégep*. Ou encore : *chacun d'ici est au cégep*. À mon avis, ces trois phrases signifient la même chose.

NARRATEUR — Madame Croft prit un morceau de craie et écrivit au haut du tableau : « Synonymes du mot *tout* ». En dessous, elle commença à écrire une liste de mots : *chaque, chacun, chacune, etc*. Puis Sophie ajouta :

SOPHIE — *N'importe lequel*. Si nous sommes tous au cégep, *n'importe lequel* d'entre nous est au cégep.

NARRATEUR — Madame Croft se retourna vers le tableau pour écrire : *N'importe lequel*. Dédé proposa :

[20]

DÉDÉ — Et le mot *les*. Je m'explique : si je dis : *les étudiants de cette classe sont au cégep*, c’est comme dire : *tous les étudiants de cette classe sont au cégep*.

NARRATEUR — Madame Croft ajouta *les* à sa liste puis prit la parole sans se retourner.

Mme CROFT — Nous pouvons aussi dire : *Les chips sont salées* ou encore : *Les Mercédès sont chères*.

NARRATEUR — Elle attendit d'autres suggestions mais personne n’intervint. Elle continua donc son explication.

Mme CROFT — Il me semble qu'on peut prendre les articles *le* et *la* dans les contextes suivants : *L'étudiant de cette classe est au cégep*, ou *La glace est froide*.

NARRATEUR — La classe resta silencieuse. Madame Croft ajouta au tableau : *le* et *la*. Lentement. Steve leva la main.

Mme CROFT — Oui, Steve !

STEVE — Euh, des fois quand je dis *si*, ça veut dire *tout*, comme dans : *Si tu es dans cette classe, alors tu es au cégep*.

NARRATEUR — Madame Croft inscrivit ces derniers mots à la liste : *Si... alors*. Puis, elle annonça que c’était l’heure de la pause. Se tournant vers Phil, elle lui demanda :

Mme CROFT — Et alors, Philippe, est-ce que ça t'aide un peu ?

PHIL — Oui, madame, beaucoup.

Mme CROFT — Alors pourquoi ne pas faire ton travail de session sur les synonymes ?

PHIL — C’est une bonne idée, je vais y penser.

Mme CROFT — Donne-moi ta réponse au prochain cours : c'est à ce moment-là qu'on choisira les sujets de recherche. Je vais en parler à la classe au retour de la pause.

[21]

NARRATEUR — Phil alla rejoindre Sophie à la cafétéria et lui raconta sa rencontre avec Dédé.

PHIL — Je crois bien que cette fois-ci, on lui en a bouché un coin, à not' Dédé national. Tiens, toé ! tiens, toé !, prends ce synonyme-là, puis celui-là aussi.

NARRATEUR — Tout en sirotant son jus de fruits, Sophie, plus modeste, remarqua :

SOPHIE — P'têt ben qu'oui, mais on sait pas encore à quoi ça sert, not' fameuse découverte ... si jamais ça peut servir à quelque chose.

PHIL — Ça doit sûrement servir à quelque chose. S'agit d'y penser.

SOPHIE — Justement, j'ai rêvé à tes phrases !

NARRATEUR — Sophie lui raconta son rêve en détail. Phil était à la fois satisfait de savoir que Sophie rêvait à lui et inquiet de l'interprétation qu'elle donnait maintenant à leur découverte. Il ne sut que lui dire.

PHIL — Je vais y penser.

NARRATEUR — Mais il n'eut pas l'occasion d'y repenser durant le reste de la journée, occupé qu'il était par ses cours, ses labs et ses autres voyages dans la lune.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — Ce n'est qu'au retour, en attendant l'autobus, que Phil croisa Dédé de nouveau. Le pauvre avait l'air plutôt déprimé. Phil pensa que ce n'était pas le temps de crier victoire, surtout après le rêve de Sophie. Il l'aborda en parlant d'un autre sujet.

PHIL — Hé ! Dédé, qu'est-ce que t'as ? Ta blonde t'as lâché ou quoi ?

NARRATEUR — Dédé voulut d'abord passer sans rien dire, puis il se ravisa, s'arrêta, haussa les épaules et se retourna vers Phil pour lui confier :

[22]

DÉDÉ — Non, c'est pas ça. Tu sais bien que j'ai pas de blonde steady. Non, je viens de sortir de chez l'orienteur. Il parle comme mon père. Il dit que je devrais m'en aller en génie parce que je suis très fort en maths.

PHIL — Et puis ? C'est pas ça que tu veux ? J'ai toujours pensé que tu y ferais carrière.

DÉDÉ — J'ai toujours fait comme si je voulais être ingénieur parce que c'est ce que mon père fait. Dans la famille, on est ingénieur de père en fils. Et puis mon père dit toujours : *Tous les ingénieurs sont bons en maths et tu es bon en maths, alors tu vois bien que tu es fait pour cette carrière*. Et voilà que l'orienteur répète la même chose. Ça doit être vrai, mais moi, ça me tente plus d'être un « génie ». J'sais pas encore ce que j'aimerais faire, mais au moins, je sais que je ne veux plus être ingénieur.

NARRATEUR — Phil écoutait silencieusement la complainte de Dédé. Les mots tournaient et retournaient dans sa tête. Tout à coup, il s'écria :

PHIL — Dédé, ce n'est pas correct ! !

DÉDÉ — Je sais que ce n'est pas correct, mais comment convaincre mon père que j'ai changé d'idée. C'est lui qui paie, tu sais.

PHIL — Oui, j'comprends. Non, c'est pas ça que j’veux dire, laisse-moi t'expliquer. Ton père dit : *Tous les ingénieurs sont bons en maths*. O.K. ? Mais c'est une de ces phrases qui commencent par le mot *tout*, tu comprends. Quand on la renverse, elle devient fausse. S'il est vrai que *tous les ingénieurs sont bons en maths*, on ne peut pas dire pour autant que *tous ceux qui sont bons en maths sont ingénieurs*. Et je suis sûr de ça. Il peut y avoir des médecins, des pilotes d'avions, même des artistes qui sont bons en maths et qui ne sont pas ingénieurs. Tu vois, ton père ne peut pas conclure que tu dois devenir ingénieur seulement parce que tu es bon en maths.

NARRATEUR — En entendant cela, Dédé comprit que la découverte de Phil et de Sophie pouvait lui être utile. Mais il n'en laissa rien paraître. Il salua amicalement Phil et se dirigea vers le stationnement où l'attendait sa vieille Toyota. De son côté, Phil sauta dans l'autobus aussitôt après. Sophie n'était pas là, et il avait le goût d'être seul. Il était satisfait de sa journée. Il ne pensait pas vraiment que monsieur Dédé-père serait convaincu par son argument, mais au moins il avait trouvé une occasion pour appliquer leur découverte.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[23]

NARRATEUR — Dédé ne savait pas, non plus, si son père se laisserait convaincre par son argument, mais il était décidé : il lui annoncerait ce soir qu'il changerait d'option à la prochaine session. C'est vrai qu'il était bon en maths. Mais cela n'était pas sa faute : c'était un don. Il comprenait tout, tout naturellement, sans se forcer. Il aimait aussi la grammaire, goût que très peu d'étudiants partageaient avec lui. Contrairement aux autres, c'est la littérature qu'il aimait le moins. Il préférait démonter les phrases, en étudier les différentes parties, puis les remonter comme on le ferait avec une vieille montre. Le soir venu, Dédé attendit la fin du souper pour s'occuper de son problème.

DÉDÉ — Vous souvenez-vous, papa, de ce que vous m'avez dit pour me convaincre d'étudier en génie, comme vous ?

LE PÈRE — Bien sûr, mon grand : tu es doué pour les mathématiques. Et tous les ingénieurs sont bons en mathématiques. Alors, pourquoi ne pas y aller ? Mais pourquoi me demandes-tu ça ? Tu as de mauvais résultats en maths depuis que tu es au cégep ?

DÉDÉ — Pas du tout ! Mes résultats sont même meilleurs qu'au secondaire. Non, c'est pas à ça que je veux en venir. J'ai réfléchi à votre argument et j'en ai déduit que votre conclusion ne découle pas nécessairement de vos prémisses.

NARRATEUR — Dédé utilisait les mots de son père pour apprendre à ses enfants à être logique dans leur argumentation. Ce dernier s'exclama :

LE PÈRE — Ah oui ! Il va falloir que tu me démontres ça, mon gars.

DÉDÉ — C'est simple à démontrer, papa. Vous dites que *tous les ingénieurs sont bons en maths*, mais cela ne veut pas dire pour autant que *tous ceux qui sont bons en maths sont ingénieurs*.

CHRISTINE — Tiens ! Le « génie » qui parle !

DÉDÉ — C'est pas ma faute si tu ne comprends pas vite, Titine.

NARRATEUR — Christine détestait se faire appeler *Titine*. Elle allait lui répliquer que Dédé, lui, ne comprenait jamais quoi que ce soit, lorsque son père intervint :

[24]

LE PÈRE — C'est très intéressant ce que tu dis là, mon grand, mais peux-tu m'expliquer pourquoi on ne peut pas inverser ce genre de phrase ?

NARRATEUR — Dédé ne savait pas quoi répondre. Il avait préparé des réponses

à des objections, mais pas à des questions. Christine en profita pour se venger.

CHRISTINE — Bien non ! Vous voyez bien qu'il le sait pas. Dédé apprend des formules par cœur, mais demandez-lui pas de les raisonner.

MARIE-CHANTALE — Moi, je l'sais ! Moi, je l'sais !

LE PÈRE — Ah oui ?

NARRATEUR — Monsieur de la Jonquière était tout ébahi à l'idée que sa fille de douze ans, qui n'avait pas encore terminé sa sixième année, puisse savoir la réponse.

MARIE-CHANTALE — Je vais te faire un dessin.

ROSE — Pas sur la nappe ! Prends plutôt des assiettes, comme l'autre fois.

MARIE-CHANTALE — O.K. ! Supposons que tous ceux et celles qui sont bons en maths sont dans cette grande assiette...



Et que tous les ingénieurs qui sont bons en maths sont dans cette soucoupe ...



[25]

Je peux placer la soucoupe dans la grande assiette comme cela, parce que tous les ingénieurs qui sont bons en maths font aussi partie du groupe de tous ceux qui sont bons en maths.

Mais je ne peux pas faire l'inverse et placer la grande assiette dans la soucoupe, parce que le groupe de tous ceux qui sont bons en maths est plus grand que celui des ingénieurs qui sont bons en maths.

NARRATEUR — Après la démonstration de Marie-Chantale, il y eut un court silence au cours duquel chacun essayait de comprendre ce qu'elle venait d'expliquer. Monsieur de la Jonquière finit par reprendre la parole.

LE PÈRE — Mais c'est exactement ça, ma belle fille ! Qui t'a montré ça ?

MARIE-CHANTALE — C'est maman. L'autre jour, je l'aidais à mettre la table et on jasait des gars. Je lui demandais si c'était vrai que tous les hommes sont machos. C'est là qu'elle m'a expliqué qu'on pouvait dire que tous les machos sont des hommes, mais que l'inverse n'était pas nécessairement vrai. D'après elle, il se peut qu'il y ait des hommes qui ne soient pas machos. En tout cas, moi, je lui ai dit que je n'en connaissais pas.

ROSE — Et moi, je t'ai dit que ce n'était pas une raison suffisante : ce n'est pas parce qu'on n'en connaît pas qu'on peut généraliser et affirmer qu'il n'y en a pas.

LE PÈRE — Et toi, Rose, est-ce que tu en connais, des hommes qui ne le sont pas ?

NARRATEUR — Rose répondit adroitement.

ROSE — J'en connais qui le sont moins que d'autres.

NARRATEUR — Dédé, qui ne voulait pas que le débat dévie sur le machisme et le féminisme, réorienta la discussion sur son sujet.

DÉDÉ — Alors, papa, est-ce que nos arguments vous ont convaincu ?

LE PÈRE — Marie-Chantale m'a convaincu que je ne pouvais pas inverser ma phrase, mais toi, tu ne m'as pas fourni une seule *bonne raison* pour changer d'option. Tu n'sais même pas où aller.

[26]

NARRATEUR — Dédé ne fut pas désarmé pour autant :

DÉDÉ — Si c'est ça que vous voulez, des raisons, je vais vous en donner à la tonne.

LE PÈRE — J'ai bien dit de *bonnes raisons*, pas des prétextes pour ne rien faire, d'accord, mon gars ?

DÉDÉ — O.K., p'pa. Si je veux changer d'option, je dois aviser l'A.P.I. avant la mi-session. D'ici là, je vous ferai une offre que vous ne pourrez pas refuser.

LE PÈRE — Disons que je te donne un mois pour préparer ton offre. Si c'est pas toi qui prends ma relève, peut-être que Marie-Chantale le fera. Elle me semble assez *ingénieuse* pour ça.

MARIE-CHANTALE — Oh ! oui, papa, j'aimerais ça. Mais il n'y a pas beaucoup de femmes ingénieures. C'est encore un secteur réservé aux hommes.

LE PÈRE — Veux-tu dire que *tous les ingénieurs sont machos* maintenant ?

CHRISTINE — Pas *tous* les ingénieurs, mais leurs règlements ne favorisent peut-être pas l'entrée des femmes dans leur groupe.

LE PÈRE — Alors ça, c'est un autre débat. J'aime autant ne pas le commencer ce soir.

NARRATEUR — Par ces mots, monsieur de la Jonquière indiquait que la discussion était close pour ce soir-là. Il se dirigea vers le salon, s'assit dans son lazy boy [[2]](#footnote-2)\*, alluma sa pipe et ouvrit son journal. Pendant ce temps, les filles aidèrent leur mère à desservir la table, alors que Dédé monta dans sa chambre pour préparer son offre irréfutable.

MARIE-CHANTALE — Tous les hommes de cette maison ne sont peut-être pas machos, mais c'est curieux, tout de même, qu'il n'y ait que des filles pour faire la vaisselle. Vous trouvez ça juste, vous, maman ?

NARRATEUR — Rose, selon son habitude, ne répondit pas tout de suite à la question de sa fille. Elle attendit un court moment avant de lui répondre par une autre question.

ROSE — Tu ne trouves pas, Marie-Chantale, qu'on comprend beaucoup de choses en faisant la vaisselle ?

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[27]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Première partie

Chapitre trois

QUE PENSEZ-VOUS
DE VOS PENSÉES ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — Sophie et Julie dînaient ensemble à la cantine. Elles avaient décidé de se mettre à la diète et d'apporter leur lunch plutôt que de manger la nourriture grasse vendue au comptoir. Carottes, brocolis et choux-fleurs pour l'une ; yogourt nature et fruits frais pour l'autre. Elles arrosèrent le tout d'un grand verre d'eau froide en trinquant allègrement aux 10 kilos qu'elles prévoyaient perdre.

JULIE — Faudrait que tu voies la tête de mon chum quand je lui parle de se mettre à la diète. Il dit que le seul fait d'y penser le rend malade.

SOPHIE — C'est la même chose chez nous. Ma mère trouve déjà que je suis trop maigre ! Elle nous a toujours bourrés de patates pis de viande ; elle ne peut accepter que je devienne végétarienne. De la viande ! Pouah !

NARRATEUR — Pendant un moment, on n'entendit plus que le craquement des carottes sous les dents des deux copines. Sophie réfléchissait à la remarque du grand Bob, l'ami de Julie. Elle répéta, incrédule :

SOPHIE — Rien que de penser à la diète le rend malade ? Comment une simple pensée peut-elle faire ça ?

JULIE — Oui, c'est vrai, ça. Moi, mes pensées me rendent heureuses. Par exemple, si je pense à Bob, je vois son grand sourire, ses yeux noirs qui brillent en me regardant. Des fois, je l'appelle mon Roméo et lui m'appelle sa Juliette. Quand je m'ennuie pendant un cours, je n'ai qu'à penser à lui pour retrouver ma bonne humeur.

SOPHIE — Je comprends ce que tu veux dire : parfois on pense si fort à quelqu'un que c'est comme s'il était là.

NARRATEUR — Julie était heureuse de constater que son amie la comprenait si bien.

[28]

JULIE — C'est en plein ça. Quand je quitte Bob, son souvenir m'accompagne au cégep et je peux presque sentir sa main glisser doucement dans la mienne. Rien que d'y penser, ça me donne des frissons !

NARRATEUR — L'attention de Sophie s'était tournée, pour un moment, vers sa boîte à lunch, où elle cherchait désespérément autre chose à croquer. Stupeur et désespoir ! Elle venait de bouffer toutes les calories allouées pour ce repas. Elle se contenta donc d'un second verre d'eau fraîche de la fontaine et revint ensuite à leur discussion sur la pensée.

SOPHIE — C'est plaisant, tu trouves pas, de parler de nos pensées. Tu sais, Phil parle toujours de la façon dont on pense.

JULIE — Phil ? Ah oui ! Phil Lafleur. Alors, comment y file, ton Phil ?

NARRATEUR — Sophie répondit d'un ton qui ne voulait laisser aucun doute.

SOPHIE — Il va bien, mais tu sais, on est seulement copains. Lui et moi, on va participer à un projet interdisciplinaire. C'est vrai, toi, tu ne fais pas partie de notre cours de philo. Faut que je t'en parle, d'abord. Au cours de philo, le professeur, Jacques Larsen qu'il s'appelle, je pense, nous a demandé :

M. LARSEN — Que pensez-vous de vos pensées ?

SOPHIE — Phil se réveille toujours pour ce genre de question-là. Il a répondu au professeur par une autre question.

PHIL — À quel mot faites-vous référence ? Le premier ou le dernier ? Je veux dire : parlez-vous des pensées que nous avons dans notre tête, de nos idées, de nos souvenirs, de nos rêves ou de l'activité de penser, comme quand on dit : *Je pense que*...

SOPHIE — Et tu sais quoi ? Le prof a trouvé que c'était une très bonne distinction. Mais Phil était pas capable d'aller plus loin. Alors c’est moi qui l'ai dépêtré, comme la première fois. J'ai dit : « Nos idées, nos souvenirs, nos rêves c'est ce à quoi on pense, mais penser, c'est l'action de se représenter des choses dans notre tête ». Puis monsieur Larsen a demandé :

[29]

M. Larsen — Alors, l'acte de penser serait différent de la chose qu'on se représente ?

SOPHIE — C'est ça, ai-je répondu. Ma tête est toujours pleine de pensées, mais je ne sais pas d'où elles viennent. C'est comme de l'eau bouillante. Il vient plein de bulles à la surface, qui partent d'on ne sait où.

JULIE — C'est bizarre ce que tu dis là. Je ne vois pas mes pensées de cette façon-là. Pour moi, elles sont comme des chauves-souris endormies la tête en bas dans une caverne. La nuit, elles se réveillent et se mettent à tourner en faisant un bruit terrible qui m'empêche de dormir. De temps en temps, il y en a une qui sort de la caverne et vient voler au grand jour. Là, elle se transforme en un grand oiseau qui s'évade loin, aussi loin qu'il le veut, sans que je puisse le retenir.

SOPHIE — Bien ! Tu vois, c'est ça qui est arrivé dans la classe : tout le monde s'est mis à dire comment il voyait ses pensées. Il y en a même une qui a comparé sa tête à son ordinateur. Dans un ordinateur, tout est rangé dans des fichiers. Dans sa tête, c'est la même chose : ses idées sont toutes rangées. Quand elle en veut une en particulier, elle ouvre le fichier qui lui correspond. S'il s'agit d'une idée qu'elle n'aime pas, alors elle referme tout simplement le fichier, comme on referme le fichier de son ordinateur.

JULIE — Mais les pensées ne sont pas aussi réelles que les données d'un ordinateur et elles le sont encore moins que des « vraies » choses. La pensée que j'ai de mon chum n'est pas Bob en personne. Mon chum est tout poilu, mais ma pensée, elle, ne l'est pas du tout.

NARRATEUR — Elles se mirent à rire à l'idée d'une pensée poilue.

SOPHIE — Elle n'est pas poilue, mais c'est une vraie pensée quand même. Parmi les étudiants de la classe, certains disaient que nos pensées ne sont que des copies ou des imitations des choses réelles. Comme si l'idée que tu te fais de Bob n'était qu'une image de ton chum.

JULIE — Oui, mais moi, je ne vois pas mes idées comme ça. D'abord l'idée que je me fais de mon chum est différente du vrai Bob. Des fois je l'embellis. Des fois je le vois pas comme il est. Des fois, il me choque. D'autres fois, il me surprend. C'est jamais pareil. Et puis, il change et mes pensées aussi.

[30]

SOPHIE - Ça ressemble à ce que je disais pendant la classe. Il y a des idées qui ne sont pas des représentations de choses. Prends, par exemple, les chiffres. Tu verras jamais un chiffre marcher dans la rue. Les chiffres n'existent que dans la pensée. Mais je me demande si l'inverse pourrait exister.

JULIE — Que veux-tu dire ?

SOPHIE — Bien ! Est-ce qu'une chose peut exister si personne n'en a une représentation mentale ?

JULIE — Je pense que oui : il y a plein de choses qu'on ne connaît pas, qu'on découvre au fur et à mesure et pour lesquelles on n'a encore aucun mot ni aucune image. Prends un sentiment, par exemple : ce n'est pas quelque chose qu'on perçoit de l'extérieur, ni un mot, ni une image, et pourtant, on le ressent parfois très fort. Est-ce que tu sais d'où ils viennent, toi, nos sentiments ?

NARRATEUR — Sophie ne dit rien. Elle n'aimait pas tellement parler des sentiments, encore moins des siens. Après un court silence, elle reprit la discussion qui avait eu lieu au cours de philo.

SOPHIE — Tout ça pour te dire que Phil et moi, on va faire une recherche commune sur les idées, les mots et les choses. Et ce travail va être valable autant pour le cours de philo que pour le cours de français.

JULIE — Wow ! c'est génial, ça. En avez-vous parlé aux profs ?

SOPHIE — Ah oui ! Les deux profs sont d'accord, pourvu qu'on fasse le travail en fonction des exigences et des caractéristiques de chaque cours. Ils vont même s'entendre sur une note commune.

JULIE — Super ! Oups ! 12h35. Vite, je vais être en retard à *mon* cours de philo.

SOPHIE — O.K. ! Salut ! Il faut que je file, moi aussi ; j'ai rendez-vous avec Phil à la bibli. [[3]](#footnote-3)\*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[31]

NARRATEUR — À la bibliothèque, Phil l'attendait tout en cherchant dans le catalogue de la bibliothèque par titre. Il ne trouvait rien sur le sujet qu'ils avaient choisi. La bibliothécaire lui conseilla de faire une recherche par sujet. S'il n'y trouvait rien, elle l'aiderait à chercher dans les bases de données des périodiques. Sophie arriva au moment où Phil se trouvait au seuil du désespoir. Il lui cria en la voyant arriver :

PHIL — Y a rien dans cette damnée bibliothèque-là !

NARRATEUR — Le préposé au comptoir du prêt les avertit aussitôt :

PRÉPOSÉ — Chut ! Si vous voulez parler, allez dans les salles de travail d'équipe.

NARRATEUR — Il leur indiqua un local libre. Tout en s'y dirigeant, Sophie proposa :

SOPHIE — Si on se parlait un peu avant de chercher des livres. Moi, j'ai pas encore une idée très claire de ce travail-là.

PHIL — Moi non plus. Je pense qu'on s'est embarqués dans une grosse affaire. Je sais pas trop par où commencer.

SOPHIE — Bien, si on commençait par se partager le travail, peut-être que ça aiderait ?

PHIL — O.K., quelle partie veux-tu faire : celle qui va porter sur le français ou celle qui concerne la philo ?

NARRATEUR — Sophie ne s'attendait pas à ce genre de division. Elle pensait qu'ils discuteraient de toutes les parties du travail ensemble, que Phil l'écrirait ensuite et qu'elle le taperait à la machine à écrire. Phil fut tout de suite d'accord avec cette proposition parce qu'il ne tapait qu'avec un doigt et, en plus, il était plutôt poche en français.

PHIL — Marché conclu. Mais par quoi commence-t-on ? La philo ou le français ?

SOPHIE — Je sais pas. Je sais même pas quelle est la différence entre les deux.

[32]

PHIL — Ben, euh ... J'imagine que le français doit s'intéresser aux mots et la philo aux idées. Et puis les deux parlent des choses. Est-ce que ça a de l'allure ?

SOPHIE — Je ne suis pas sûre de ça. Comme le prof disait ce matin, la philo a aussi besoin des mots. On peut pas avoir d'idées sans mots et vice versa.

NARRATEUR — Phil réfléchit à ce que venait de dire Sophie. Il se demandait si l'on pouvait effectivement intervertir les mots et les idées. Pourtant, il ne s'agissait pas de synonymes.

SOPHIE — Hé ! Phil ! À quoi penses-tu ? Sors de la lune.

PHIL — J'suis pas parti bien loin. Je pensais à ce que tu venais juste de dire. Qu'est-ce qui vient en premier : les idées ou les mots ?

SOPHIE — Je l'sais pas, mais c'est une bien bonne question. O.K. ! Pour aujourd'hui, on va juste noter les questions qu'on a dans la tête. Pendant la semaine, on va chercher les réponses dans les livres, puis la semaine prochaine, on reviendra ici pour s'en reparler.

PHIL — Ça marche, Sophie. Je te trouve pas mal d'organisation. C'est quoi les questions que tu te poses, toi ?

SOPHIE — Moi, j'en ai plusieurs, mais celle qui me trotte dans la tête depuis tout à l'heure, c'est la question de la différence entre la philo et le français. Comment on va faire pour classer nos questions ? Ta question, par exemple, est-ce qu'on va la mettre avec la philo ou avec le français ?

PHIL — C'est quoi, la philo, hein ? Le prof nous a juste dit que, dans l'ancien temps, ça voulait dire l'*amour de la sagesse*, mais qu'aujourd'hui, y a quasiment autant de définitions qu'y a de philosophes.

SOPHIE — Eh bien, si c'est comme ça, ça va être notre définition qui va être la bonne, qu'est-ce que t'en dis ? C'est quoi la philo pour toi ?

PHIL — Moi, je dis qu'on est tous philosophes. Chacun se fait une idée de la vie, pis c'est celle-là qui lui sert tout le temps. Chacun a sa philosophie. Y en a pas une qui est meilleure que l'autre.

[33]

SOPHIE — Ouais ! Je sais pas. Si ta philosophie, c'est d'être voleur ou tueur ? J'peux pas être d'accord avec ça. Je peux pas dire que cette philosophie-là est bonne.

PHIL — Mais si toi, tu juges que c'est pas correct d'être voleur ou tueur, c'est à cause de ta philosophie à toi, de tes valeurs à toi.

SOPHIE — Oui, je comprends ce que tu veux dire : il peut aussi y avoir toutes sortes de raisons pour être voleur ou tueur. Ça peut être pour te défendre ou pour t'empêcher de crever de faim. Encore là, ça dépend des cas.

PHIL — Si on disait que *la philosophie, c'est trouver les raisons qui nous font agir d'une façon plutôt que d'une autre*. Qu'est-ce que t'en penses ?

NARRATEUR — C'était au tour de Sophie d'être dans la lune. Phil dut la secouer pour qu'elle revienne sur terre.

SOPHIE — Je sais vraiment pas. Disons que, pour le moment, je ne trouve rien de mieux. Va falloir chercher dans le dictionnaire pour cette question­là aussi. On s'en sortira jamais, s'il faut se questionner sur toutes les questions qu'on se pose.

PHIL — Hé ! Tu l'as, ta réponse, là ! *La philosophie, c'est se questionner sur les questions qu'on se pose.*

NARRATEUR — Ils continuèrent ainsi pendant tout l'après-midi. Ils ne voyaient plus le temps passer. Phil prit en note tout ce dont ils avaient discuté. À la fin de la journée, Sophie reprit le texte de Phil et proposa de l'écrire sur son ordi et d'en imprimer une copie pour lui. Enfin, elle regarda sa montre et sursauta.

SOPHIE — Aie ! Déjà cinq heures ! Tu te rends compte ! Ça fait quatre heures qu'on est ensemble. Faut que j'm'en aille souper. Ma mère va encore me chialer après. Bye.

NARRATEUR — Elle ramassa vite ses affaires, puis disparut allègrement derrière les rangées de livres. Phil la regarda un moment courir entre les rayons en se disant que c'était bien la meilleure coéquipière qu'il avait eue depuis longtemps.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[34]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Première partie

Chapitre quatre

D’OÙ VIENNENT
NOS IDÉES ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — Julie raconta à Bob sa conversation avec Sophie, tout en le conduisant en auto au match de balle lente. Bob était le capitaine de son équipe et ils allaient disputer la finale de la saison. Il n'écoutait Julie que d'une oreille. Son esprit était plutôt préoccupé par le déroulement de la partie. Pendant la journée, tout en faisant son travail au garage, il avait réfléchi à la stratégie à employer. À l'heure du lunch, il avait même écrit un plan qu'il comptait soumettre à ses coéquipiers. Il jouait habituellement à l'arrêt-court, mais cette fois, il voulait jouer au premier but parce qu'il fallait absolument arrêter François Pomerleau, le voleur de buts qui faisait marquer la plupart des points des Marquis. Il avait aussi pensé à changer l'ordre des frappeurs pour placer les coureurs les plus rapides en premier, alors que les gros cogneurs viendraient après. Il pensait que :

BOB — Comme ça, les p'tits vites comme Robin pourront avancer quand on fera des ballons-sacrifices.

NARRATEUR — Julie le ramena à la réalité en le tirant par la manche et lui répéta sa question pour la troisième fois :

JULIE — Alors, les idées sont-elles réelles ou ne sont-elles que des copies de la réalité, d'après toi ?

BOB — Hein ! Ah oui ! Certain qu'elles sont réelles. Regarde ! J'ai écrit toutes mes idées sur ce papier. Ce sont *mes* idées, mais peut-être que la partie, elle, va être complètement différente, qui sait ?

NARRATEUR - Cela dit, Bob alla rejoindre ses coéquipiers dans l'abri des joueurs, alors que Julie rejoignit les autres femmes dans les estrades. Quelle ne fut pas sa surprise d'y rencontrer madame Croft, leur professeure de français !

JULIE — Madame Croft ! Je ne savais pas que vous vous intéressiez à la balle lente !

[35]

Mme CROFT — À vrai dire, Julie, ça ne m'intéresse pas tellement, mais je demeure dans le quartier et mon voisin est l'entraîneur des Marquis. J'ai marché avec lui jusqu'au stade et, comme je n'avais rien d'autre à faire par ce temps superbe, je suis simplement entrée voir.

JULIE — Ah oui ! Vous connaissez monsieur Tremblay, l'entraîneur. On m'a dit que c'était un homme sévère.

Mme CROFT — Pas du tout, Laurier est un homme tout à fait charmant.

JULIE — Ah ! bien... c'est que mon chum... vous savez ... y fait partie des Bleuets, l'équipe adverse. Alors vous pensez bien qu'ils ne disent que du mal de l'autre équipe.

Mme CROFT — Ah ! la compétition masculine, je ne comprendrai jamais cela.

JULIE — Moi, c'que j'en dis, hein ! Je viens ici pour accompagner Bob, mais autrement, je pourrais bien vivre sans ça.

Mme CROFT — Alors parlons d'autre chose, puisque la balle lente ne nous intéresse pas, ni l'une ni l'autre.

NARRATEUR — Il y eut un court silence avant que Julie ne trouve un sujet commun aux deux. Enfin, elle se rappela sa conversation avec Sophie.

JULIE — Sophie m'a dit que vous lui aviez permis de faire une recherche *interdisciplinée* avec Phil ?

Mme CROFT — *Interdisciplinaire*, Julie. ln-ter-dis-ci-pli-nai-re : qui concerne plusieurs disciplines.

JULIE — Oui, c'est ça que j'voulais dire. Mais vous n'avez pas mentionné ce genre de recherche à notre groupe.

Mme CROFT — Philippe et Sophie ont eu cette idée ensemble au cours de philosophie. Comme Jacques Larsen est un de mes grands amis, je ne pouvais pas refuser. C'est vraiment exceptionnel. Moi, je voulais vous suggérer un autre sujet de recherche.

JULIE — Ah oui ? Quel sujet, madame Croft ?

[36]

Mme CROFT — Il n'est pas encore entièrement défini, mais que dirais-tu d'une recherche sur la linguistique comparée ?

NARRATEUR — Julie ne connaissait rien à ce sujet et, malgré tout son respect pour sa professeure, elle ne put se retenir :

JULIE — Vous savez, madame Croft, je ne fais que commencer mes études collégiales et je ne connais pas grand-chose à la linguistique. Ce genre de sujet ne me dit absolument rien. Je ne crois pas que les autres étudiants soient très intéressés par ça.

NARRATEUR — Madame Croit, étonnée par une réponse aussi directe, demanda :

Mme CROFT — Alors, que proposerais-tu, toi, comme sujet ?

JULIE — Je ne pourrais pas vous dire ça vite de même. Mais pourquoi ne pas faire comme Sophie et Phil ? Chacun pourrait choisir son sujet.

Mme CROFT — Tiens, c'est une bonne idée, ça. Je n'y avais pas pensé. Chacun pourrait me soumettre un sujet et j'indiquerais des références. Pourvu que ça se rattache à mon cours, je serais d'accord.

NARRATEUR — Julie fut surprise à son tour : c'était bien la première fois qu'un professeur retenait son avis sur le choix d'un sujet. Encouragée par cette réponse positive, Julie osa proposer de nouveau :

JULIE — Peut-être qu'on pourrait aussi faire nos travaux en équipe ?

Mme CROFT — On verra ! On verra !

NARRATEUR — La conversation s'arrêta là. Bob venait de frapper un long ballon vers leur estrade. Pomerleau, qui jouait au champ droit, réussit un attrapé spectaculaire et vola un circuit à Bob. Pendant ce temps, Robin put courir du troisième but jusqu'au marbre et compter le premier point de la partie. Julie trépignait, sifflait, criait de joie.

JULIE — La stratégie de Bob fonctionne, madame Croft ; c'est extraordinaire. Madame Croft ?

NARRATEUR — Madame Croft saluait Julie du bas de l'estrade.

[37]

Mme CROFT — Je continue ma marche, Julie, il fait trop beau pour rester assise.

JULIE — Bonsoir, madame ; vous saluerez monsieur Tremblay de ma part !

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR - De son côté, Phil ne repensa pas à son sujet de recherche avant le dimanche suivant. Cette fois encore, il n'eut que le temps d'écrire le début de son introduction avant le souper. Ce repas du dimanche était le seul qu'il pouvait prendre avec son père. Durant la semaine, ils se voyaient par-ci par-là, au hasard de leurs horaires respectifs. Phil adorait ces soupers où ils récapitulaient l'un pour l'autre les péripéties de leur semaine. Chacun s'intéressait vraiment aux questions et aux problèmes de l'autre et aimait y mettre son grain de sel. C'est pourquoi il n'hésita pas à interrompre son travail lorsque son père lui cria que le repas était prêt. Tout en faisant le service, Arthur lui parla de son nouveau travail à l'usine.

M. LAFLEUR — Chus rendu su l'lift, au shipping. L'boss a dit qu' y aurait de l'ouvrâge tant qu'lé commandes s'ront aussi bonnes. Y m'a même dit que j'pourrais ramasser assez de timbres pour être su l'chômâge pendant tout l'hiver.

PHIL — Ouais ! Ton boss, parlons-en Y t'fait toujours des accroire, pis quand les grands boss, eux, décident autrement, c'est toi qui te r'trouves l'bec à l'eau. Tu devrais pas croire tout c'qu'il te dit.

M. LAFLEUR — T'as p't'êt ben raison. Mais là j'te dis qu'y en a de l'ouvrage. On arrête pas d'charger les vans. On prend juss un quart d'heure pour dîner tellement qu'ça roule. Pis t'sé pas qui c'é qu'j'ai vu l'aut'jour, qui conduisait un trailer ? M. Bédard, l'nouveau voisin.

PHIL — Pas vrai ! Pis, avez-vous pris un coup ensemble ?

M. LAFLEUR — Ben non. lmagine-toé donc qu'y prend même pas de bière. Y prend juss du vin en mangeant. Ça l'air qu'c'é ben bon. Y m'a même donné une bouteille de bourgogne qu'y fait lui-même. Veux-tu essayer ça ?

[38]

PHIL — Aïe, oui ! Du bourgogne, c'é pas n'importe quoi.

M. LAFLEUR — Pis y m'a dit qu'c'était ben facile à faire, à part ça. J'vas aller l'voir c'te semaine, pis y va me l'montrer. Pis toé, tes études, ça avance ?

NARRATEUR — Phil lui parla de son travail avec Sophie, sur les idées, les mots et les choses.

M. LAFLEUR — *Des idées, des mots et des choses*, c't'un bizarre de sujet, ça ! Qu'ess ça mange en hiver ?

PHIL — Veux-tu que j'te lise c'que j'ai écrit ? tu vas voir.

M. LAFLEUR — Envoye donc ! P't'êt' que j'vas aimer ça, moé aussi la *phisôlôphie*.

NARRATEUR — Phil lut tout haut :

PHIL — **DES IDÉES, DES MOTS ET DES CHOSES**

INTRODUCTION

« Selon moi, les idées sont les choses les plus précieuses du monde. Je sais que l'argent est nécessaire pour vivre. Je sais que l'électronique peut faire des miracles aujourd'hui. Mais, si je ne pouvais rien comprendre à ce que j'étudie actuellement, si, derrière chaque mot, il n'y avait aucune idée qui ne vienne de ma pensée, à quoi me servirait d'apprendre toutes ces merveilles ?

« Ma pensée est un phénomène tout à fait étonnant. Elle ne me quitte jamais. Si je ferme les yeux, je peux m'imaginer que le monde autour de moi disparaît. Je ne suis jamais sûr de le retrouver tel qu'il était avant. Alors que mes idées, je les conserve toujours en moi. Si elles changent, je change aussi.

« Quand je pense à mes cours, je finis par comprendre la matière, mais, quand je pense à ma pensée, on dirait que je me comprends mieux.

« Mais d'où viennent nos idées... ? »

[39]

PHIL — C'est là que je suis rendu. Qu'est-ce que t'en penses ?

M. LAFLEUR — Ouais, pas pire. Mais c'é quoi l’rapport avec tes phrases que tu m’parlais l'aut'jour ?

PHIL — Ah ! Ça, c't'une aut'affaire. C'é dans un aut'cours.

NARRATEUR — Et il lui raconta comment, pendant le cours de madame Croft, ils avaient trouvé des synonymes à *tout* et comment iI avait pu aider Dédé à répondre à l'argument de son père. Monsieur Lafleur écoutait attentivement en se grattant le crâne. Quand PhiI eut fini de raconter, il lui demanda :

M. LAFLEUR — Pis, tu penses que tu pourrais ramener toutes les phrases seulement qu'à cé deux sortes-là ?

NARRATEUR — Phil répondit oui, sans en être trop sûr. Monsieur Lafleur fit le tour de la pièce du regard : de la télévision au comptoir de la cuisine, du géranium qui se mourait devant la fenêtre aux livres de Phil empilés pêle-mêle sur les tablettes de la bibliothèque. Puis il dit :

M. LAFLEUR — Comment qu'tu dirais ça dans té mots une phrase comme : *Y a cinq chaises dans cuisine ?*

NARRATEUR — Phil comprit tout de suite que ça ne marcherait pas. Il ne pouvait pas remplacer *il y a cinq chaises* ni par *toutes les chaises* ni par *aucune chaise* : il y en avait cinq, pas une de plus, pas une de moins. C'était pas toutes les chaises de la maison qui étaient là ; il y en avait aussi dans le salon et dans les chambres, mais on ne pouvait pas dire non plus qu'il n'y en avait aucune.

PHIL — T'as raison l'pére, ça s'peut pas. Tu m'as encore eu. J'vas !'demander à mon prof la semaine prochaine.

M. LAFLEUR — Pis s'il sé pas, tu r'viendras m'voir. J'vas t'en donner un cours de frança moé, mon gars.

NARRATEUR — Et ils rirent ensemble de l'accent exagéré de son père. Le souper se termina là-dessus. Les deux hommes se mirent à la vaisselle, en silence. Pendant la soirée, Phil termina son lab d'électronique, tandis que son père s'installa pour regarder les séries finales du baseball à la télévision.

[40]

Quand Phil se leva, le lendemain matin, son père était parti travailler depuis belle lurette. Mais, en préparant son déjeuner, il trouva un petit mot griffonné à la mine de plomb sur le coin de la table. En voyant l'écriture, Phil sut tout de suite que ça venait de son père, qui était ce qu'on appelle un *analphabète fonctionnel*. Il pensa :

PHIL — Ç'a dû lui prendre du temps à écrire ça. Fallait que ça lui trotte dans tête pas mal fort pour qu'il fasse l'effort de l'écrire. Voyons voir si je peux le déchiffrer.

ARTHUR — TA RÉZON FISTON. YA RIEN DE PLU GRAN DEN LE MONDE QUE CONPRENDE LE MONDE...

PHIL — Cré l'pére, y a dû s'creuser la cervelle longtemps pour pondre ça.

NARRATEUR — Sur ce, il avala sa dernière gorgée de café et courut jusqu'à l'arrêt d'autobus.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — Comme promis, Phil demanda à son prof de français s’il était possible de transformer la phrase de son père comme celles qui commencent par tout et aucun.

Mme CROFT — Eh bien, Philippe, cette phrase-là appartient à une nouvelle catégorie de propositions commençant par des mots comme : quelques, un tas de, presque tout, etc. Il va falloir procéder comme on a fait l’autre jour et trouver un mot qui pourrait remplacer toutes ces expressions. En connais-tu un ?

PHIL —Je ne pense pas.

MICHEL —Mais oui, il y en a.

NARRATEUR — Phil se retourna et vit Michel Landry qui s’était rapproché du bureau du professeur pendant la conversation.

MICHEL — Ce que tu cherches, c’est un mot qui couvre tout le champ qui est compris entre tout et aucun. Pourquoi ne pas utiliser certains, certaines ?

[41]

PHIL — Ah non ! Ça ne marchera pas.

NARRATEUR — Mais, plus il y réfléchissait, plus il s’apercevait que Michel pourrait avoir raison. Il substitua rapidement certains, certaines à toutes les expressions qui lui passaient par la tête et qui voulaient dire moins que tout et plus que aucun. Et ça marchait à chaque fois. C’est madame Croft qui donna cependant l’approbation finale.

Mme CROFT — Ça me semble bon, Michel.

NARRATEUR — Madame Croft crut bon de partager le problème de Phil et la solution de Michel avec l’ensemble de la classe. Puis elle fit l’éloge de l’initiative de Phil pour l’effort sérieux qu’il mettait à reconstituer un langage de base. Phil pensa qu’elle aurait pu laisser faire les louanges, car il avait peur des surnoms que cela pourrait lui causer. On commençait déjà à l’appeler Phil-à-Sophie. S’il fallait qu’on l’appelle maintenant Phil-d’Ariane - Ariane était le prénom de madame Croft - ça l’entraînerait dans tout un labyrinthe de surnoms. Effectivement, ce qu’il craignait arriva : Dédé donna le coup d’envoi aux applaudissements, aux sifflets et aux railleries, mais finit par lui dire plus sérieusement :

DÉDÉ — C’est bien beau, tout ça, Lafleur, mais il y a un problème.

PHIL — Lui, y voit des problèmes partout !

Mme CROFT — Qu’est-ce que c’est, André ?

DÉDÉ — Bien, c’est assez simple. Quand on travaillait avec tout et aucun, on obtenait des phrases opposées, vous comprenez. En un sens, tout est le contraire de aucun. Mais si on utilise un seul mot pour dire moins que tout et plus que aucun, on n’a plus de contraire. Certains et certaines pourront remplacer aussi bien un que trois milliards, en autant que ni l’un ni l’autre ne désigne la totalité des objets visés. Moi, je dis qu’il faudrait trouver un autre mot qui s’opposerait à certains, certaines. Pourquoi ne pas distinguer entre singulier et pluriel, par exemple ?

PHIL — Parce que c’est pas nécessaire !

DÉDÉ — Si je le dis, c’est que j’ai des preuves !

PHIL —Envoie donc, voir !

[42]

NARRATEUR — Le débat devint soudainement agressif. En le défiant ainsi, Phil voulait savoir où Dédé voulait en venir, car il ne comprenait pas tout à fait encore ce que ce dernier avançait. À mi-voix, il ajouta :

PHIL —Espèce de moron [[4]](#footnote-4)\*.

NARRATEUR — Dédé fit mine de ne pas avoir entendu les marmonnements de Phil et proposa ses propres exemples :

DÉDÉ — Prenez une phrase comme : La plupart des gens ne sont pas pauvres.

MICHEL — C’est faux, la plupart des gens sont pauvres. Il n’y a que quelques vrais riches et on sait où ils habitent.

NARRATEUR — Michel fixait Dédé hargneusement en disant cela. Ce dernier commençait à être agacé par toutes ces remarques désobligeantes à son égard. Il continua tout de même son explication.

DÉDÉ — C’est juste un exemple, mais prenons-en un autre, si vous n’aimez pas celui-là. Je ne peux pas remplacer le cours est intéressant par certains cours sont Intéressants, parce que la première phrase est au singulier et la seconde est au pluriel.

NARRATEUR — Il y eut un long silence dans la classe. Ce deuxième exemple avait fait mouche. Chacun se sentait concerné par le sujet. C’est Sophie qui résolut le problème.

SOPHIE — Dans ce cas, on doit quand même employer certain(e)s. L’autre jour, madame Croft nous a dit qu’un article au singulier peut être remplacé par tout. Je viens de comprendre que ça n’est possible que dans certains cas et pas dans d’autres. Si je dis, le cours est intéressant en désignant un cours bien précis, je ne peux pas remplacer cette phrase par tous les cours sont intéressants, vu que je ne parle que d’un seul cours, ni par aucun cours n’est intéressant, vu qu’il y en a au moins un qui est intéressant.

NARRATEUR — Phil allait crier victoire, lorsque madame Croft intervint dans le débat.

[43]

Mme CROFT — Philippe et André ont tous les deux raison. On doit employer le mot certaines pour moins que tout et plus que aucun. Mais lorsqu’André soutient qu’il doit y avoir des contraires, il a aussi raison. D’ailleurs vous devriez noter ce que je vais dire dans vos cahiers, car ça pourrait être une question d’examen.

NARRATEUR — Lorsque madame Croft disait cela, c’était un signal des plus clairs. Tous les crayons se sortirent en même temps et les têtes se baissèrent sur les cahiers. Madame Croft prit son ton d’institutrice.

Mme CROFT —Je vais écrire au tableau quatre phrases avec le même sujet et le même prédicat :

|  |
| --- |
| ***TOUS LES COURS SONT INTÉRESSANTSAUCUN COURS N’EST INTÉRESSANTCERTAINS COURS SONT INTÉRESSANTSCERTAINS COURS NE SONT PAS INTÉRESSANTS*** |

Mme CROFT — Que remarquez-vous ?

NARRATEUR — Phil lut et relut attentivement les phrases de madame Croft. Soudain, la lumière se fit dans son esprit.

PHIL — Ah oui, je vois, maintenant. Ce n’est pas la quantité d’objets qui fait qu’il y a une opposition dans le cas des phrases qui commencent par certains, certaines, c’est le verbe être. Des fois, on fait une affirmation et d’autres fois, on fait une négation. Comme dans le cas du premier exemple de Dédé : certaines personnes sont pauvres et certaines autres personnes ne sont pas pauvres. Je comprends tout, maintenant.

NARRATEUR — Sa remarque fut entérinée par Michel, Sophie et Dédé. La solution était trouvée. Phil était soulagé. Il avait la réponse à la question de son père et savait qu’il pourrait maintenant ramener toutes les phrases à l’un ou l’autre de ces quatre types. Madame Croft conclut :

[44]

Mme CROFT — Savez-vous que vous venez de redécouvrir ce qu’on appelle le carré de la logique d’Aristote, qui constitue la première règle de logique énoncée par un être humain ? S’il y en a parmi vous qui veulent en savoir davantage là-dessus, ils pourront faire leur travail de session sur cette question, mais comme l’une d’entre vous me l’a proposé, je vous laisse libre de choisir vos sujets, à la condition qu’ils se rattachent à la matière du cours. Oui, Michel ?

MICHEL — Pouvons-nous faire nos travaux en équipe ?

Mme CROFT — J’ai bien réfléchi à cette question et, vu que j’ai déjà autorisé deux autres étudiants à le faire, il me semble juste qu’il en soit de même pour tous. Mais, il ne doit pas y avoir plus de deux personnes par équipe et, évidemment, le travail doit être plus long.

NARRATEUR — Il y eut de grands hourras / dans la classe. Pendant le reste de la période, chacun chercha un sujet de recherche et un coéquipier.

À la pause, tout en se dirigeant vers la cantine, Sophie montra de nouveaux graffiti à Phil. On pouvait lire partout sur les murs, écrit en grandes lettres noires indélébiles :

O. L. É.

PHIL — Olé ! Ole ! Je me demande quel zouk à pédale a bien pu lancer ce cri de corrida !

SOPHIE — C’est peut-être pas de l’espagnol. Regarde ! Il y a des points entre les lettres. C’est peut-être un nouveau sigle ?

PHIL — J’me demande c’que ça peut bien vouloir dire, alors ?

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[45]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Première partie

Chapitre cinq

QU’EST-CE QUE
L’ESPRIT ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — Les feuilles mortes s'amassaient à la pelle et les graffiti aussi. Chaque matin ramenait ce fameux O.L.É. écrit sur les murs du cégep. Personne ne savait encore ce que ce sigle pouvait bien vouloir dire, encore moins qui le barbouillait partout. Tout le monde soupçonnait tout le monde, mais on n'avait aucune preuve jusqu'au soir de l'Halloween où vampires, sorcières et pirates sillonnèrent les rues de la ville.

Ce soir-là, Sophie avait organisé un party déguisé chez elle. Démons et fantômes dansèrent ensemble sur la musique endiablée de Metallica, Iron Maiden, Voïvod, Guns and Roses. Ozzie Osbourne et autres groupes sataniques. Dédé aurait bien voulu entendre un peu plus de québécois, mais Phil trouvait, lui, que ce n'était pas de la musique de circonstance. Sophie et Julie avaient préparé un lunch de fin de soirée composé de rouleaux farcis d'ailes de chauves-souris ou de cervelle de serpent et de pâté de croque-mort, le tout arrosé, comme il se devait, de sang de taureau frais du jour. Dédé fit entendre son rire le plus macabre devant un tel festin, il le réussit si bien, d'ailleurs, qu'il effraya quelque peu sa sœur.

CHRISTINE — Arrête, grand niaiseux, arrête ! Tu sais que j'ai peur des fantômes, fais donc pas exprès !

NARRATEUR — Évidemment. Dédé continua de plus belle, jusqu'à ce que Sophie s'en mêle.

SOPHIE — Arrête, Dédé, je t'en prie, tu vas réveiller ma mère. Depuis que mon père est mort, elle croit que son esprit vient lui parler dans ses rêves et c'est cette pensée qui la soutient pendant le jour. Alors, si tu veux, ne la désillusionne pas trop sur la nature exacte des fantômes.

NARRATEUR — Dédé cessa et, plus sérieux, demanda à Sophie si, elle, elle croyait aux esprits.

[46]

SOPHIE — Non, je n'y crois pas. Même si j'aimais beaucoup mon père, je n'ai jamais pensé que son esprit hantait la maison. C'est plutôt son souvenir qui hante *mon* esprit.

PHIL — Penses-tu alors que c'est seulement l'imagination de ta mère qui lui fait entendre la voix de ton père ?

JULIE — Sophie ne croit à rien, c'est une vraie athée d'un bout à l'autre. Moi, je crois que les fantômes et les esprits maléfiques existent vraiment ; d'ailleurs j'en ai déjà rencontré un.

NARRATEUR — Sur ces mots, elle se tourna vers Bob, qui était déguisé en Lucifer, ce qui incita ce dernier à proclamer bien haut :

BOB — Tu l'as bien dit, Sorcière ! Vous tous, mes chers démons, vampires et fantômes, n'êtes que les produits d'un esprit tordu : le vôtre. Han ! Han ! Han !

CHRISTINE — Mais tout ça doit bien venir de quelque part. On ne peut pas imaginer de tels monstres sans avoir déjà vu quelque chose de semblable dans la réalité.

DÉDÉ — Primo, les esprits sont invisibles et, secundo, on peut fort bien imaginer des choses qui n'existent pas.

CHRISTINE — Mais ça ne veut pas dire que les esprits, eux, n'existent pas ! J'en ai un esprit, moi ; les autres aussi en ont un ; mais peut-être que toi, t'en as pas ?

DÉDÉ — Minute, il y a esprit et esprit. J'ai un corps et un esprit comme tout le monde, mais ça ne veut pas dire que mon esprit puisse vivre sans mon corps.

PHIL — Veux-tu dire alors que ton esprit n'est que le produit de ton cerveau ?

DÉDÉ — Parfaitement ! Sans cerveau plus d'esprit. Pffftt ! Disparu ! D'ailleurs, la médecine définit la mort comme étant l'arrêt de l'activité du cerveau. Et si on appelle tous les morts vivants des légumes, c'est justement parce qu'il n'y a plus d'esprit en eux.

[47]

ERICKA — Oui, mais peut-être que leur esprit est parti ailleurs.

PHIL — Peut-être, mais personne ne le sait parce que personne ne l'a vu partir.

NARRATEUR — Christine avait complètement oublié sa peur des fantômes et s'enflammait de plus en plus pour cette discussion nocturne.

CHRISTINE — Ce n'est pas parce qu'on l'a pas vu partir que ça n'existe pas. Il y a des tas de choses qui existent sans qu'on puisse les voir ni même les toucher.

DÉDÉ — C'est facile à dire, mais as-tu des exemples pour le prouver ?

CHRISTINE — C'est simple, voyons ! Prends n'importe quelle action : marcher, nager, courir, etc. Tu peux voir quelqu'un agir, mais tu vois pas l'action elle-même.

NARRATEUR — Dédé se versa un autre verre de sang de taureau avant de demander :

DÉDÉ — Où veux-tu en venir, sœurette ?

CHRISTINE — Je veux dire que l'esprit, c'est peut-être quelque chose qu'on fait, pas quelque chose qu'on a.

SOPHIE — C'est vrai. Ça me rappelle ce qu'on disait l'autre jour au cours de philo : l'esprit, c'est peut-être rien que l'action de penser, de se représenter les choses.

PHIL — Oui, mais ça ne résout pas notre problème. Est-ce que l'esprit est le produit de l'activité du cerveau ou est-ce une autre chose complètement séparée de lui ? Est-ce physique ou spirituel ?

DÉDÉ — Bien, ce n'est peut-être ni l'un ni l'autre. L'esprit, c'est peut-être uniquement une force, une énergie, comme de l'électricité dans le cerveau. *C'est pas physique, c'est électrique.*

NARRATEUR — Dédé se mit à chanter en se dandinant avec son verre à la main. Malheureusement, ce qui devait arriver arriva : le vin rouge se répandit sur la moquette blanche du salon. Voyant cela, Christine décida de prendre le [48] taureau par les cornes : elle se leva, prit son frère par le bras et dit de façon autoritaire :

CHRISTINE — Oui, bien là, t'as assez bu, mon frère. Quand il se met à chanter, c'lui-là, c'est le signal qu'il faut partir. Envoye ! Viens t'habiller, Ghostbuster, on s'en va à la maison.

NARRATEUR — Tous se mirent à rire de la façon dont Christine menait son grand frère par le bout du nez. Le plus bizarre, c'est que Dédé, tout ivre qu'il était, lui obéissait au doigt et à l'œil. Il se dirigea tout chambranlant vers la sortie, en chantant de plus en plus fort cette chanson de Charlebois : *C'est pas physique, c'est électrique. C'est pas physique, c'est électrique*... Et ferma la porte à la volée.

Évidemment, tout ce vacarme réveilla madame Tremblay, qui vint demander subtilement à sa fille si elle avait besoin d'un coup de main pour nettoyer la maison. Sophie convainquit sa mère de ne pas s'inquiéter et de retourner au lit, qu'elle allait s'occuper de tout comme d'habitude. Tous comprirent le message et commencèrent le ménage subito presto.

Bob et Julie ramassèrent la vaisselle sale, alors que Phil et Sophie lavèrent, essuyèrent et rangèrent le tout. Éric et Éricka, de leur côté, firent le ménage du salon et frottèrent sans trop de succès la tache de vin rouge laissée par Dédé. Tout cela se passa en silence en attendant que madame Tremblay se rendorme. Ce n'est que quinze minutes plus tard, que Sophie put reprendre la conversation avec Phil.

SOPHIE — Mais toi, Phil, t'as pas vraiment dit ce que tu pensais au sujet des esprits, ce soir.

PHIL — Moi, j'sais pas. Autrefois, je pensais que c'était comme une vapeur, une brume très fine. Comme un souffle, tiens !

NARRATEUR — Et Phil souffla les dernières chandelles de la fête. Dans la pénombre, Sophie questionna de nouveau.

SOPHIE — Ah oui ? Pis, pensais-tu que ce souffle-là, tu pouvais le voir ? Comme quand on souffle dehors par temps froid et qu'il nous sort de la boucane par la bouche, même si on ne fume pas ?

[49]

PHIL — Peut-être, oui, j'avais pas pensé à ça. Mais de toute façon, je pense plus de même aujourd'hui.

SOPHIE — Ah, non ? Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

PHIL — Des fois, j'me dis que la pensée, c'est rien que du langage.

SOPHIE — Du langage ? Comment ça, du langage ?

PHIL — As-tu déjà remarqué les jeunes enfants qui jouent tout seuls ? Ils se parlent à eux-mêmes. Ils jouent le rôle de chacun des personnages de leurs histoires, ils changent de voix et de gestes et ça peut durer des heures et des heures sans qu'ils s'ennuient. C'est peut-être comme ça que les enfants apprennent à penser : avec le temps, ils se parlent de plus en plus bas, jusqu'à ce qu'ils ne prononcent plus aucun son. C'est peut-être rien que ça, la pensée : du langage qu'on garde dans sa tête.

NARRATEUR — Sophie ne put s'empêcher d'admirer encore une fois la profondeur des pensées de son ami. Elle voulut y joindre sa propre réflexion en ajoutant :

SOPHIE — C'est très intéressant ce que tu dis là, Phil. Peut-être aussi qu'au début, les enfants ne voient que ce qui se présente à eux, puis, petit à petit, à force de revoir les mêmes choses, ils finissent par s'en souvenir et à les imaginer, même lorsque ces choses ne sont plus là.

NARRATEUR — Bob, qui rapportait une pile d'assiettes sales pour les faire laver, se mêla à la discussion.

BOB — Aïe, c'est ben songé ce que vous dites là tous les deux, mais c'est valable seulement pour les humains. Que faites-vous des animaux là-dedans ? Eux aussi peuvent penser, non ?

SOPHIE — Qu'est-ce qui te fait dire que les animaux pensent ? Ils ont de l'instinct, ils peuvent être dressés, mais ça ne veut pas dire qu'ils pensent. Le dressage, c'est juste une mécanique qui ne demande pas qu'on réfléchisse à ce qu'on fait. C'est même le contraire qui se passe. Plus on est conditionné à faire une chose, comme la vaisselle par exemple, moins on a besoin de penser à ce qu'on fait.

[50]

BOB — Je ne suis pas aussi sûr que toi que les animaux ne pensent pas. Je parle à mon chien, tu sais, et il m'écoute. En tout cas, il a l'air de me comprendre même s'il n'utilise pas mes mots pour le dire.

NARRATEUR — Éric et Éricka, après avoir terminé leur ménage, se joignirent à la conversation. Éric intervint le premier :

ERIC — C'est peut-être simplement une différence de degré.

ERICKA — Que veux-tu dire par *différence de degré* ?

ERIC — Peut-être que les animaux et les humains pensent, mais à des degrés différents. Peut-être que les humains ont développé certaines capacités intellectuelles, alors que les animaux en ont développé d'autres. Peut-être que les singes, par exemple, vont nous succéder un jour, si nous ne faisons pas sauter la planète avant, comme dans *La planète des singes*.

ERICKA — C'est une idée qui t'obsède vraiment, t'en parles tout le temps !

ERIC — C'est assez inquiétant, tu trouves pas ? Je m'dis qu'on est moins intelligent que les animaux, quand je vois comment on s'empresse de s'entretuer et de détruire l'environnement.

ERICKA — Le voilà reparti !

NARRATEUR — Phil vint à la rescousse de son ami.

PHIL — Éric exagère peut-être, mais il y a du vrai dans ce qu'il dit. Les humains ont développé des cultures, des civilisations, des sciences et des technologies super sophistiquées. Mais à quoi tout cela leur sert-il ? À détruire tout ce qui les entoure.

SOPHIE — C'est pas tous les hommes qui sont comme ça. J'aime croire en tout cas que nous, je veux dire notre génération, nous serons différents, plus conscients de notre environnement, plus pacifiques et moins exploiteurs.

ERIC — Parlons-en, de notre génération, elle est belle celle-là ! On n'est même pas capable de se prendre en main, de se donner un pays qui sera le nôtre, qui sera propre et sain. C'est pas les vieux pourris qui nous gouvernent [51] qui vont faire ça à not' place. Des fois, rien que d'y penser, ça m'enrage. Il y a tellement de choses urgentes à régler et tout ce que notre génération branchée trouve à faire, c'est pitonner sur son cell.

ERICKA — Tu parles toujours comme papa. T'as vu où ça l'a mené, lui ? Dix ans de prison pour avoir fait sauter une bombe dans une boîte aux lettres. Tu me fais peur des fois, Éric, avec ton *Organisation de libération étudiante*.

NARRATEUR — On perçut un certain malaise dans le silence qui suivit. Phil savait depuis quelques jours qu'Éric était l'auteur des graffiti O.L.É. Les autres l'avaient appris seulement pendant la soirée parce qu'Éric avait tenté de les recruter dans son groupe. La plupart pensaient qu'il allait trop loin, mais personne n'osait le lui dire. Phil essaya de détendre l'atmosphère en disant :

PHIL — Il est trop tard pour parler de choses aussi sérieuses. Si on parlait plutôt de balle lente, hein, Bob ? Ç'a l'air que vous avez donné toute une leçon au Marquis !

BOB — *Yes sir* ! On a gagné la série en cinq parties. Mais comme tous les médias de la région ont parlé de notre fameuse victoire, j'ai plus rien à rajouter et puis j'commence à m'endormir pas mal. Si on faisait un boutt' ensemble dans ma belle Béatrice ?

NARRATEUR — Béatrice, c'était sa vieille Volks qui ne tenait plus que par la peinture, mais que Bob réparait amoureusement depuis au moins dix ans. Phil prétexta qu'il préférait plutôt marcher. Bob lui fit un gros clin d'œil et partit avec Julie, Éric et Éricka.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — Après le départ des autres copains, Sophie proposa à Phil :

SOPHIE — Si ça te dérange pas, j'aimerai s ça, marcher un peu avec toi pour faire passer mon mal de tête.

[52]

NARRATEUR — Phil fut étonné de ce mal de tête subit qui rejoignait si bien ses intentions. Tous les deux marchèrent quelques instants la main dans la main, sans rien dire. Finalement, Sophie prit l’initiative :

SOPHIE — J'ai bien aimé ce que tu disais sur la pensée, ce soir. Peut-être qu'on pourrait s'en servir pour notre travail ?

NARRATEUR — Phil, lui, aurait préféré parler de leur relation, mais il ne savait pas trop comment amener le sujet. Faute de mieux, il passa par le chemin que lui offrait Sophie et répondit :

PHIL — J'ai bien aimé ce que tu disais, toi aussi. Tu sais, j'ai l'impression qu'on se complète bien tous les deux.

NARRATEUR — Sophie, elle, évita soigneusement l'avenue de la complémentarité et retourna sur la voie plus sécuritaire de la discussion qui avait eu lieu dans la soirée :

SOPHIE — Oui, mais j’ai pas trop compris la différence de degré dont parlait Éric. Je me demande où il voulait en venir.

NARRATEUR — Phil était surpris de l'incompréhension subite de Sophie :

PHIL — C'est évident, pourtant. Il veut dire que l'esprit humain et l'esprit animal sont de même nature. La seule différence serait dans le degré de développement de chacun.

NARRATEUR — Sophie lui répondit plutôt sèchement.

SOPHIE — Ça, je l’avais compris, mais voulait-il dire que ce sont les humains ou les animaux qui sont les plus avancés ? Il ne peut quand même pas affirmer à la fois que *les animaux sont plus avancés que les humains* et que *les humains sont plus avancés que les animaux*. Il doit choisir entre les deux. non ?

NARRATEUR — Phil s'en voulut d'avoir sous-estimé l'habileté intellectuelle de Sophie. Même tard la nuit, elle pensait tout aussi clairement qu'en plein jour. Il essaya d'être à sa hauteur en ajoutant :

PHIL — T’as bien raison, Sophie. c'est encore une de ces phrases qu'on ne peut pas retourner.

[53]

NARRATEUR — Tout en parlant, Sophie ne s'était pas rendu compte du lien qu'elle venait d'établir avec leur découverte antérieure. Mais Phil, lui, l'avait saisi tout de suite. Elle en fut ravie.

PHIL — Mais si on disait que *les animaux sont aussi avancés que les humains*. là on pourrait retourner la phrase. Je me demande si c'est une phrase comme celles qui commencent par *aucun* ?

NARRATEUR — Après réflexion, Sophie répondit :

SOPHIE — Non, je ne crois pas. C'est plutôt comme en maths, dans le cas des symboles *égal à*, *plus grand que* et *plus petit que* : c'est une relation. Si je dis que *5 est plus grand que 2*, je ne peux pas inverser 5 et 2, parce qu'il s'agit de la relation *plus grand que*. Ce serait la même chose avec *plus petit que*. Mais quand je dis que 6 x 4 = 3 x 8, là, je peux inverser chaque multiplication sans erreur parce qu'il s'agit d'une *relation d'égalité*.

PHIL — Et que dire d'une phrase comme *Phil aime Sophie* ? Est-ce que l'inverse est vrai aussi ?

NARRATEUR — Sophie rougit, comme seule une blonde peut rougir jusqu'aux oreilles. Cette fois, elle ne put cacher son émoi et bredouilla :

SOPHIE — Euhhh, jjjje l'sais pas. Phil. Jjjje suppose qu'avec ce genre de relation, on ne peut jjjjamais sssavoir sssi l'inverse est vrai ausssssi.

NARRATEUR — Phil sentit tout à fait le malaise de Sophie. Il savait qu'elle lui répondait aussi sincèrement qu'elle le pouvait, malgré tout. C'est pourquoi il n'insista pas davantage. De toute façon. il savait maintenant qu'il ne lui était pas indifférent.

Phil était rendu près de chez lui et, du haut de la côte. ils contemplèrent un instant le jour qui se levait sur la ville, tout en bas. Ils ne disaient plus rien ni l'un ni l'autre, mais savouraient ce moment où tous les deux savaient ce que l'autre pensait. Sophie réussit tant bien que mal à reprendre son aplomb et demanda :

SOPHIE — Euh, qu'est-ce que tu fais samedi ? Le magasin où je travaille sera fermé pour l'inventaire. On pourrait peut-être se voir... Au sujet de notre travail, j'veux dire.

[54]

NARRATEUR — Phil se fit hésitant.

PHIL — Samedi, je ne sais pas. Je devrais plutôt étudier mes maths.

SOPHIE — Tiens ! Ça, c'est une idée. On pourrait les étudier ensemble. Tu sais bien que j'ai le même examen que toi à passer la semaine prochaine.

NARRATEUR — Phil acquiesça.

PHIL — O.K., faisons donc ça. Chez toi ou chez moi ?

SOPHIE — Ben non ! À la bibliothèque, voyons, comme d'habitude.

PHIL — Oui, mais faudra pas parler trop fort.

SOPHIE — On mur-mu-re-ra.

NARRATEUR — En murmurant ces mots, Sophie regardait Phil droit dans les yeux. Phil lui sourit et soutint son regard pendant un long moment sans rien dire. Puis, brusquement, Sophie fit demi-tour pour remonter seule la côte. Phil demeura un instant encore à mi-côte, regardant la ville tout en bas. Il pleuvait maintenant. Il releva son col et marcha rapidement vers la porte de la cuisine, où son père préparait déjà son lunch pour la journée.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[55]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Première partie

Chapitre six

QU’EST-CE
QU’UNE RELATION ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — Les démons de la veille se retrouvèrent le lendemain midi, au cours de philosophie de Jacques Larsen. Le prof essayait d'allumer le pour afficher à l’écran son cours sur PowerPoint. Sophie et Phil mur-mu-raient au fond de la classe, alors que d'autres étudiants lisaient le journal en attendant le début du cours. Voyant que le prof tardait à commencer, Éric en profita pour aller écrire quelques O.L.É. sur le mur des toilettes des gars. À son retour, le prof avait disparu pour aller chercher le technicien et la classe s'impatientait de plus en plus. Ça parlait de plus en plus fort. Le prof revint finalement bredouille et dut leur expliquer :

M. LARSEN — Écoutez, je regrette de vous faire attendre comme ça. À l'heure du dîner, il n'y a pas de technicien. Je ne pourrai pas passer le PowerPoint tel que prévu. Je ne sais pas trop quoi faire, je n'ai rien préparé d'autre pour aujourd'hui.

NARRATEUR — Certains étudiants voulaient tout simplement prendre congé, mais le professeur s'y opposait, parce que le règlement l'obligeait à donner quatre périodes de cours par groupe par semaine.

GUYLAINE — On ne le dira à personne, monsieur, si vous nous laissez partir.

M. LARSEN — Là n'est pas la question. Je n'ai pas peur des racontars. Non. C'est une question de principe. Je ne peux pas, par acquit de conscience, vous laisser partir sans vous avoir donné un cours. Peut-être pourrions-nous discuter d'un sujet qui intéresserait tout le monde ?

NARRATEUR — Des *chouououx* et des *eueueurks* se firent entendre. La plupart voulaient s'en aller, mais Jacques Larsen, lui, persistait dans sa décision. Après quelques minutes d'attente, Phil finit par proposer :

[56]

PHIL — Quant à passer le temps ensemble, pourquoi pas l'utiliser comme il faut ? Sophie et moi pourrions vous parler de ce que nous avons découvert sur les relations.

NARRATEUR — Des rires et des railleries fusèrent dans la classe. Cependant, Dédé proposa presque sérieusement :

DÉDÉ — Écoutez, bande de paresseux, moi, ça me déplairait pas d'entendre parler des relations de Phil et de Sophie.

NARRATEUR — L'appui inattendu de Dédé convainquit la classe d'accepter la proposition de Phil. Le professeur voulut toutefois savoir de quoi il s'agissait exactement avant de donner son accord. Phil lui expliqua :

PHIL — Sophie et moi avons découvert qu'il y a des phrases qui ressemblent à des relations mathématiques comme *égal à*, *plus grand que*, *plus petit que*, etc. Nous nous sommes rendu compte que certaines de ces relations sont réversibles et que d'autres ne le sont pas. Il pourrait être intéressant de les identifier ensemble et de voir pourquoi des fois ça marche et d'autres fois ça marche pas.

NARRATEUR — Monsieur Larsen sembla avoir compris le problème et fit deux colonnes au tableau : une pour les relations réversibles et l'autre pour les relations irréversibles, puis il demanda :

M. LARSEN — Voilà ! Qui peut me donner maintenant des exemples de relations réversibles ?

FRANCE — Je ne comprends pas ! De quoi parle-t-il ?

SOPHIE — Attends ! Tu vas voir.

NARRATEUR — Sophie leva la main avant de prendre la parole :

SOPHIE — *Aussi intelligent que*. Si je dis : *les animaux sont aussi intelligents que les hommes*, je peux inverser la phrase et elle demeurera tout aussi vraie.

NARRATEUR — France crut avoir compris et proposa :

[57]

FRANCE — *Plus grand que*. Si je dis que *Roch est plus grand que Richard*, l'inverse est... aussi ...

NARRATEUR — Tout le monde se mit à rire, y compris France elle-même. D'autres étudiants se prêtèrent au jeu.

SUZIE — Pourquoi pas : *est la cousine de* ? Si je dis : *Je suis la cousine de Patricia*, il est vrai également que *Patricia est ma cousine.*

PATRICIA — C'est vrai. Suzie est la fille de ma tante Catherine, la sœur de mon père.

NARRATEUR — Monsieur Larsen hésita avant d'écrire l'exemple au tableau et Dédé crut savoir pourquoi. Il dit rapidement :

DÉDÉ — Non ! Non ! Attendez ! *Steve est le cousin de Sonia*, mais *Sonia n'est pas le cousin de Steve.*

NARRATEUR — Nouveau rire général. France, cependant, ne riait pas. Elle ruminait un nouvel exemple plus approprié que le premier. Enfin, elle s'écria sur un ton triomphal :

FRANCE — Cette fois je l'ai : *aussi beau que*. Si je dis que Roch est *aussi beau que* Richard, il est également vrai que Richard est *aussi beau* que Roch.

NARRATEUR - Quelques applaudissements récompensèrent l'effort de France, qui se leva et salua l'assemblée. Plusieurs filles ne dirent rien, cependant, parce qu'elles n'étaient pas d'accord avec elle. Sonia proposa :

SONIA — *Loin de*. Si *je demeure loin de Jean*, iI est aussi vrai que *Jean demeure loin de moi*.

NARRATEUR — Le professeur, tout en écrivant ce dernier exemple au tableau, dit :

M. LARSEN — Ça va pour cette colonne-ci. On a maintenant assez d'exemples pour comprendre. Si on passait maintenant aux phrases qui ne peuvent pas s'inverser. On a déjà le premier exemple de France : *plus grand que*, mais que pouvons-nous écrire d'autre ?

[58]

NARRATEUR — Robin répondit spontanément :

ROBIN — *Est plus forte que*. *La vie est plus forte que la mort. La mort ne vaincra jamais la vie.*

NARRATEUR — Il y eut un silence quasi religieux dans la classe. Tous savaient que le frère de Robin était mort la semaine précédente ; on en avait fait mention dans le journal étudiant. Jacques Larsen finit tout de même par écrire l'exemple au tableau en disant :

M. LARSEN — C'est un très bon exemple, je suis d'accord avec toi, Robin, on ne peut pas l'inverser, même si dans certaines circonstances on est porté à penser l'inverse.

NARRATEUR — Nouveau silence. France réfléchissait au premier exemple qu'elle avait donné et elle en avait quelques remords. Elle ne voulait quand même pas rabaisser Richard, son chum, que beaucoup de monde connaissait dans la classe. Aussi crut-elle bon de rajouter :

FRANCE — Richard est quand même plus grand que moi, vous savez.

NARRATEUR — Marc, l'ex-ami de France, se moqua d'elle :

MARC — Ah oui ! D'au moins un centimètre avec ses talons hauts.

FRANCE — C'est parce que t'es jaloux que tu dis ça. Richard te dépasse d'au moins deux pouces.

MARC — En taille peut-être, mais pas en sagesse.

DÉDÉ — O.K. ! Vous autres, vous réglerez vos comptes en dehors de la classe, on a quelque chose de plus important à discuter ici.

MARC — Mêle-toé donc de c'qui te r'garde, Dédé, c'est pas toé qui mènes icitte.

NARRATEUR — L'engueulade allait s'envenimer lorsque Phil intervint :

PHIL — Hé ! attendez donc, vous autres. Je viens de comprendre que c'est Roch le plus grand des trois.

[59]

MARC — T'as pas fait une grosse découverte là, Lafleur. Roch Simard mesure au moins six pieds trois.

PHIL — Je peux déduire aussi que c'est toi le plus petit de tous, même si je ne connais pas les deux autres.

NARRATEUR — France renchérit :

FRANCE — C'est le plus petit dans tous les sens du terme.

M. LARSEN — L'important, ici, c'est la façon dont Phil a compris ces phrases. Écoutez, la première phrase dit : *Roch est plus grand que Richard*. France, elle, nous dit que *Richard est plus grand que Marc*. Avec ces deux informations, il a pu conclure, premièrement, que *Roch est plus grand que Marc* et, deuxièmement, que *Marc est le plus petit des trois*.

MARC — Pis après ?

M. LARSEN — Je pense que l'idée de Phil est qu'il existe certaines relations qui se transposent d'une phrase à l'autre et d'autres pas. Ça n'a rien à voir avec toi en particulier, Marc. En logique, on appelle cela la transitivité. Il s'agit tout simplement d'utiliser la même relation entre plusieurs termes.

FRANCE — Est-ce comme lorsqu'on dit en maths que *deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles* ?

M. LARSEN — Oui France ! C'est un très bon exemple pour une relation d'égalité. Mais, comme tu vois, il ne s'agissait pas d'une relation d'égalité dans ton premier exemple, mais plutôt de la relation *plus grand que*, qui a été établie d'abord entre Roch et Richard, puis que Phil a transposée et établie entre Richard et Marc.

FRANCE — Ça doit marcher aussi avec *plus petit que*, je suppose, et toutes les autres relations qu'on a écrites au tableau ?

PHIL — Non, pas toutes. J'ai vérifié. Il y a des relations qui se transposent, mais d'autres qui ne se transposent pas. Écoute : Patricia *est la cousine de Suzie* et Suzie *est ta cousine*, mais tu n'es pas la cousine de Patricia.

FRANCE — C'est vrai, ça. Je n'y avais pas pensé, et pourtant je l'savais depuis longtemps : Suzie et moi sommes cousines du côté de son père, alors que Patricia [60] et elle sont cousines du côté de sa mère. Mais il n'y a aucun lien de parenté entre ma famille et la famille de Patricia.

NARRATEUR — La classe comprit plus ou moins bien tous ces liens de parenté, mais retint quand même l'idée qu'il y a des relations qui ne se transposent pas. Dédé voulut compléter le tableau en ajoutant :

DÉDÉ — Il y a aussi les relations dont on ne peut jamais savoir si elles se transposent ou non. Prenons des phrases comme : *Richard court après France* et *France court après Roch*. Peut-on en déduire que *Richard court après Roch* ? Si oui, ce n'est peut-être pas pour les mêmes raisons.

CHRISTINE — Ça va faire Dédé, on a compris. Jette donc pas de l'huile sur le feu.

NARRATEUR — Sur ces mots, le professeur annonça la pause. Toute la classe se précipita vers la sortie, certains avec l'idée de ne pas revenir après le break.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — Phil et Sophie profitèrent de ce moment de répit pour se retrouver enfin seuls. Sophie aurait voulu lui confier combien elle avait apprécié sa présence au party de l'Halloween, mais Phil, à ce moment, n'avait à l'esprit que la discussion sur *les relations*.

PHIL — Sophie, je crois avoir compris autre chose au cours de cette discussion qui pourrait nous aider à faire le lien entre les deux parties de notre travail.

NARRATEUR — Sophie aurait voulu changer de sujet, mais elle voyait bien que c'était impossible parce que Phil était trop concentré sur son idée. Aussi décida-t-elle plutôt d'en rire.

SOPHIE — Dis-moi pas que t'as trouvé d'où viennent tes idées !

PHIL — Non, c'est pas à propos de leur origine, mais plutôt à propos de la transitivité. J'ai repensé au carré d'Aristote dont nous a parlé madame Croft, tu te souviens, quand on disait que *tous les cours sont intéressants* ?

[61]

NARRATEUR — Sophie n'avait plus envie de rire, mais elle essaya quand même de s'intéresser à ce que Phil disait.

SOPHIE — Oui, oui, j'm'en souviens ! Continue.

PHIL — Si ce que je pense est exact, ce serait la logique qui ferait le lien entre la pensée et le langage. Suis-moi bien. Je me suis demandé si le mot *sont*, dans les phrases types de madame Croft, ne pouvait pas indiquer aussi une relation transitive, comme on vient d'en parler avec monsieur Larsen.

NARRATEUR — Sophie ne voyait pas encore où Phil voulait en venir, mais son raisonnement l'intéressait de plus en plus. Elle l'encouragea, par un sourire, à s'expliquer davantage.

PHIL — Supposons qu'on s'entende pour dire qu'effectivement *tous les cours sont intéressants.*

SOPHIE — C'est pas vrai, mais faisons comme si ce l'était.

PHIL — C'est ça, faisons semblant d'y croire juste pour la démonstration. Si, par la suite, je dis : *la discussion que nous avons eue dans l'autobus était un vrai cours...*

SOPHIE — On pourrait même dire que la discussion que nous avons maintenant est aussi un vrai cours.

PHIL — D'accord, prenons cette discussion-ci. ça va faire pareil. En accollant ces deux phrases, comme dans une relation transitive, on peut conclure que *la discussion que nous avons maintenant est intéressante.*

NARRATEUR — Pour rendre son raisonnement plus compréhensible, Phil l'écrivit sur une serviette de table comme ceci :

 *Tous les cours sont intéressants*

 *Cette conversation-ci est un cours*

*Donc : Cette conversation-ci est intéressante.*

NARRATEUR — Tout en lisant par-dessus l'épaule de Phil, Sophie ne put s'empêcher de rire cette fois.

[62]

SOPHIE — Pardonne-moi, Phil, mais c'est trop fort. Regarde.

NARRATEUR — Sophie lui montra son cahier de notes où elle avait écrit pour s'amuser :

Tous les animaux sont des hommes

Mon chat est un animal

Donc : Mon chat est un homme (pas une femme Ha ! ha ! ha !).

Phil se mit à rire à son tour et s'exclama :

PHIL — Ça, par exemple ! C'est extraordinaire ! On a eu la même idée, sans même s'en parler. Comment est-ce possible ?

SOPHIE — Ah ! Nos cerveaux doivent être sur la même longueur d'ondes.

NARRATEUR — Sophie riait, mais, au fond, elle sentait bien que Phil et elle avaient effectivement beaucoup d'affinités. Phil, pour sa part, continuait sa réflexion tout haut.

PHIL — Tu vois, le mot *sont* veut dire : *appartient à la classe de*. Dire que *tous les animaux sont des hommes*, ça signifierait que *tous les animaux appartiennent à la classe des hommes*. Formulé ainsi, on se rend compte que ton raisonnement, qui pourrait se tenir en rêve ou dans l'imaginaire, ne tient pas dans la réalité.

NARRATEUR — Sophie comprit tout de suite que Phil faisait allusion à son rêve où il y avait un centaure, mais ne put retenir plus longtemps ce qu'elle voulait lui confier depuis le début :

SOPHIE — Oui, mon beau Phil. Tu as toujours raison. Tu sais quoi ? T'es super beau quand tu pars dans tes réflexions comme ça.

NARRATEUR — Phil se sentit rougir jusqu'aux oreilles. Jamais une fille ne lui avait dit qu'il était beau. Ç'avait aucun rapport avec leur conversation. Il ne savait plus quoi dire lorsque Sophie approcha ses lèvres des siennes. Dédé choisit ce moment pour venir s'asseoir à leur table.

DÉDÉ — Ouais, ça va bien vos *relations*, à ce que je vois ?

[63]

NARRATEUR — Phil et Sophie n'avaient pas du tout envie de répondre aux farces de leur ami. Ils continuèrent de s’embrasser tout comme si Dédé n'avait pas été là. Déçu, Dédé se leva.

DÉDÉ — Ça va, j'ai compris, j'm'en vais. Mais faudra bien que vous reveniez sur terre bientôt. Oubliez pas que le prof attend après vous autres pour continuer le cours.

NARRATEUR — Phil et Sophie durent admettre que Dédé avait raison et qu'il était temps pour eux aussi de retourner en classe. Phil se leva en maugréant :

PHIL — Ça va. Dédé, arrête de nous énerver, on te suit.

NARRATEUR — Les trois amis retournèrent en classe où, effectivement, monsieur Larsen les attendait pour continuer le cours, même s'il n'y avait plus qu'une quinzaine d'étudiants dans la classe. D'emblée, il s'adressa à Phil :

M. LARSEN — Et alors, Phil, est-ce que notre discussion t'a aidé à mieux comprendre ton problème ?

NARRATEUR — Au lieu de répondre directement à sa question, Phil expliqua à la classe ce dont il venait de discuter avec Sophie à la cafétéria. Monsieur Larsen ne put que reconnaître la justesse de leur réflexion.

M. LARSEN — Vous savez, ce que vous venez de découvrir, ça s'appelle un syllogisme, selon la logique aristotélicienne.

DÉDÉ — Vous voulez pas dire qu'Aristote avait pensé à ça avant eux ?

M. LARSEN — Oui, à peu près deux mille cinq cents ans avant eux.

ERICKA — C'est qui, Aristote, monsieur Larsen ?

M. LARSEN — Aristote de Stagire ; il fut le plus grand philosophe de !'Antiquité. Certains disent même que c'est le plus grand philosophe de tous les temps.

ERIC — Stagire ! Quel bizarre de nom ! Êtes-vous sûr qu'il ne s'appelait pas plutôt Aristote Tremblay ?

[64]

NARRATEUR — La classe se mit à rire, mais pas monsieur Larsen, qui répondit sérieusement :

M. LARSEN — Non, Éric, Stagire était le nom de sa ville d'origine.

FRANCE — Mais où c'est, Stagire, monsieur ?

M. LARSEN — Stagire est une ville de la Macédoine.

NARRATEUR — À ces mots, certains étudiants rirent encore de plus belle, mais Dédé les réprimanda aussitôt :

DÉDÉ — On voit bien que vous connaissez rien à l’histoire, vous autres. La Macédoine, c'était le royaume d'Alexandre le Grand, celui qui a fondé le premier empire grec.

MARC — Fais donc pas ton grand talent, Dédé ; tout le monde savait ça, voyons !

NARRATEUR — France résuma la discussion à sa façon.

FRANCE — Si j'ai bien compris ce qui vient de se dire, je peux en tirer le raisonnement suivant :

 Stagire est en Macédoine

 La Macédoine est en Grèce

Donc : Stagire est en Grèce.

Est-ce exact, monsieur ?

NARRATEUR — La classe applaudit gaiement le nouveau syllogisme que France venait de composer toute seule, mais monsieur Larsen y ajouta une précision.

M. LARSEN — Ton syllogisme est très bon, France, si on se reporte au temps d'Aristote ; mais je ne suis pas sûr que la Macédoine existe encore aujourd'hui. Il faudrait vérifier dans un Atlas.

NARRATEUR — Juste à ce moment, une sirène se mit à hurler dans le collège. Tous les étudiants pensèrent en même temps :

[65]

TOUS — Ah non ! Pas encore cette vieille farce platte ! On est pourtant plus au secondaire.

NARRATEUR — Mais il ne s'agissait pas du signal d'alarme pour un incendie. C'était une alerte à la bombe ! Cette fois, le cours était bel et bien terminé. Tout le monde dut sortir du cégep. Sophie salua rapidement Phil en disant :

SOPHIE — Au revoir, mon beau Phil. Je dois aller travailler au magasin. À demain.

NARRATEUR — Phil salua affectueusement Sophie, puis sortit lentement, sans oublier de se prendre quelques *jelly beans* [[5]](#footnote-5)\* en passant par la cafétéria.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[66]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Première partie

Chapitre sept

À QUOI SERT
LA PHILOSOPHIE ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — Pendant que des chiens renifleurs tentaient de repérer où il aurait pu y avoir des explosifs, et que des artificiers arrivaient à toute vitesse dans un camion plombé, les policiers formaient un cordon de sécurité autour du cégep. Ayant réussi à traverser tous les barrages, Phil se retrouva devant *Chez Monsieur Fast Food*, où Éric et Éricka s'étaient réfugiés. N'ayant rien de mieux à faire, il décida de se joindre à eux. Aussitôt qu'il fut entré, Éric se mit à se plaindre en se massant l'épaule.

ERIC — J'te dis qu'les policiers n'y vont pas de main morte pour nous faire circuler : ils m'ont quasiment démanché l'épaule en me poussant avec leur matraque.

ERICKA — Ils ne font que leur travail. C'était pas le temps de faire des manières, je suppose.

NARRATEUR — Éric se tut. Sa sœur jumelle n'était jamais d'accord avec lui, mais il savait rarement pourquoi. Phil commanda un café, puis offrit des jelly beans [[6]](#footnote-6)\* à la ronde. Ils mâchèrent les bonbons en silence. Puis Éric reprit sa diatribe :

ERIC — De toute façon, on n'a pas perdu grand-chose, ce cours de philo­ là était platte [[7]](#footnote-7)\* à mort. À quoi ça peut bien nous servir dans vie ça, la philosophie ?

NARRATEUR — Éricka répondit machinalement :

ERICKA — Certains cours sont intéressants et d'autres le sont moins, c'est toujours comme ça, tu sais bien.

NARRATEUR — Éric renchérit :

[67]

ERIC — Aucun cours n'est intéressant. Ils sont tous ennuyeux.

ERICKA — Ce n'est pas parce que tu trouves certains cours ennuyeux qu'ils le sont tous.

NARRATEUR — Phil les regarda, étonné, comme s'il venait de se réveiller.

PHIL — Ç'a pas d'allure c'que vous dites là. Supposons que vous ne sachiez pas quelle sorte de bonbons j'ai dans ce sac. J'en sors trois et tous les trois sont jaunes. Allez-vous en déduire qu'il y a d'autres bonbons dans le sac qui ne sont pas jaunes ?

ERIC — Tu veux dire que je connaîtrais la couleur des autres bonbons sans les avoir vus ? Non, je ne pense pas.

PHIL — Exact. Si tout ce que tu sais, c'est que *certains bonbons provenant de ce sac sont jaunes*, tu ne peux sûrement pas en conclure que *tous les bonbons dans ce sac sont jaunes*. Et toi, Éricka, tu ne peux pas dire non plus que *certains bonbons sont jaunes* et que *certains bonbons ne sont pas jaune*s, puisque toi non plus, tu ne sais rien des autres bonbons.

ERICKA — Je ne vois pas du tout où tu veux en venir.

NARRATEUR — Éric, quant à lui, sembla soudainement plus attiré par les tuiles du plafond que par la conversation. Phil essaya alors de se faire mieux comprendre en proposant un autre exemple.

PHIL — Si quelques Martiens atterrissaient à ce moment-ci dans la cour du cégep et qu'ils mesuraient tous deux mètres, qu'est-ce que vous pourriez en déduire à propos des autres Martiens ?

NARRATEUR — Éric revint sur terre pour répondre :

ERIC — Ça ne voudrait pas dire que tous les autres Martiens sont du même gabarit. Tu ne pourrais tout simplement pas te prononcer sur la stature des autres Martiens.

[68]

ERICKA — Pourtant, les gens tirent toujours des conclusions sans réfléchir. Si on rencontre un Amérindien, un Arabe ou un Noir, on conclut immédiatement que *tous* les Amérindiens, *tous* les Arabes ou *tous* les Noirs sont pareils.

PHIL — C'est ça ! Et c'est la même chose pour les cours. Parce que *certains cours sont ennuyeux* on en déduit que *tous les cours sont ennuyeux*, alors qu'on ne les a pas encore suivis.

ERIC — Ça va, j'ai compris ! Je ne voulais pas dire que *tous les cours du cégep sont ennuyeux*, mais seulement que tous les cours *obligatoires* sont ennuyeux.

ERICKA — Écoute, Éric, c'est le même genre de raisonnement. Ce n'est pas parce qu'un cours est obligatoire qu'il est *ennuyeux*.

ERIC — C'est bizarre ! Depuis que je suis au secondaire, tout le monde me dit que les cours de philo pis de français sont ennuyeux au cégep. Ça s'peut pas que tout l'monde se trompe. Il doit y en avoir qui ont raison.

Éricka — Les cours d'éducation physique sont obligatoires également, mais tu ne dis pas qu'ils sont ennuyeux, ceux-là.

ERIC — L'éduc, c'est pas pareil, on en a besoin pour se tenir en forme.

NARRATEUR — Éric était un adepte du culturisme. Même en dehors de ses cours. il fréquentait régulièrement la salle de conditionnement physique.

ERICKA — Mais tu penses pas qu'on a aussi besoin d'entraîner notre esprit, comme on entraîne notre corps ? Tu sais ce que les Romains disaient : *une âme saine dans un corps sain*.

ERIC — La pensée, elle, on n'a pas besoin de l'entraîner : on pense toujours, alors elle s'entraîne toute seule.

ERICKA — Mais on pourrait dire la même chose de nos muscles : on grouille toujours, alors on n'a pas besoin de s'entraîner.

NARRATEUR — Éric se tut. Il ne savait plus quoi répliquer à sa sœur jumelle, mais il pensa en lui-même :

(69]

ERIC — « Une jumelle c'est supposé penser comme son jumeau. Pourquoi ça marche jamais avec ma sœur ? »

NARRATEUR — Phil orienta la discussion sur une nouvelle piste.

PHIL — En tout cas, il doit bien y avoir une raison pour laquelle on nous impose ces cours, ça n'est pas venu là tout seul.

ERICKA — Ben, ce sont les programmes qui sont faits comme ça. C'est une décision du gouvernement, je suppose.

PHIL — Oui, mais le gouvernement devrait nous expliquer pourquoi on suit ces cours.

ERIC — Moi, je vais te l'dire, pourquoi. Parce que ce sont de vieux schnocks qui veulent garder le cégep comme dans l'temps de leur cours classique. Ils font de grands discours sur la démocratie, mais faut surtout pas penser ou agir autre­ ment qu'eux, parce que là, ça marche plus.

NARRATEUR — Cette fois, Éricka et Phil furent impressionnés par les paroles d'Éric. Personne n'osa plus dire un mot. Phil se leva pour aller aux toilettes. Les deux jumeaux ne se dirent rien en l'attendant. Finalement, Phil revint et Éricka reprit la parole :

ERICKA — Éric, je pense sincèrement que les vieux schnocks, comme tu dis, essaient de nous donner la meilleure formation possible.

ERIC — Ouais ! Et tu peux être sûre que le meilleur, c'est ce qu'eux pensent et pas nous.

ERICKA — Pourquoi voudrais-tu que ce soit différent au cégep ? Quelqu'un doit forcément prendre des décisions quelque part et c'est mieux que ce soit des experts qui le fassent. C'est la même chose partout. Tu ne voudrais pas monter dans un avion piloté par un étudiant qui commence son cours à l'école de pilotage, n'est-ce pas ? Et tu ne voudrais pas te faire opérer pour une appendicite par une étudiante en médecine, hein ? Alors, pourquoi vouloir que le cégep, lui, soit dirigé par des étudiants ?

NARRATEUR — Éricka inspira profondément. Pour elle, c'était beaucoup parler.

Éric semblait ébranlé.

[70]

ERIC — Je n'ai jamais dit que le cégep devrait être dirigé par les étudiants, c'est toi qui le dis. Moi, je ne sais pas. Encore que, si c'était les étudiants qui dirigeaient, ça ne serait pas pire que maintenant.

NARRATEUR — Phil précisa :

PHIL — La question n'est pas de savoir qui doit diriger les cégeps. Non ! La véritable question, c'est de savoir si les cégeps sont dirigés par des personnes compétentes ou non.

NARRATEUR — Éric répliqua :

ERIC — Qu'est-ce que ça veut dire : *être compétent* ?

NARRATEUR — Phil haussa les épaules et répondit, en pensant au mot de son père :

PHIL — Comprendre le monde, je suppose. Quiconque dirige un cégep devrait comprendre les étudiants. Je suis d'accord avec toi, sur ce point. Bien souvent, la direction ne nous comprend pas et elle ne cherche même pas à savoir ce qu'on pense. Pourtant, quand on arrive au cégep, on est assez vieux pour savoir c'qu'on fait.

ERICKA — Justement, personne ne nous a obligés à venir ici. C'est nous qui l'avons décidé parce que nous voulions continuer nos études plutôt que d'aller sur le marché du travail.

ERIC — C'est vrai ça, mais une fois qu'on y est, doit-on nécessairement accepter tout ce qui nous est imposé sans rien dire ?

ERICKA — En tout cas, il faut apprendre la matière de chaque cours, si l'on veut obtenir un D.E.C.

PHIL — C'est justement ça, la question : quoi apprendre et comment l'apprendre.

NARRATEUR — Éricka ne savait pas trop où Phil voulait en venir, mais elle répondit tout de même :

ERICKA — Ben, on est ici pour apprendre les matières nécessaires à notre formation.

[71]

NARRATEUR - Mais elle se ravisa aussitôt après.

ERICKA — Non, non, c'est pas ça que je voulais dire. On est ici pour apprendre à résoudre des problèmes.

NARRATEUR — Éric regarda Éricka, puis Phil et de nouveau Éricka, puis dit enfin, l'air perplexe :

ERIC — Devrions-nous apprendre à résoudre des problèmes ou plutôt apprendre à poser des questions ?

NARRATEUR — Phil pensa avoir trouvé la réponse et s'exclama :

PHIL — Nous devrions apprendre à penser.

ERIC — Nos cours de philosophie sont faits pour ça et c'est bien ça qui m'embête. On nous enseigne les pensées des autres ! On discute des textes des grands et des petits philosophes, mais jamais de nos pensées à nous. On dirait que les profs ne peuvent pas admettre que nous avons notre propre façon de penser. Ils essaient toujours de nous remplir la tête avec toutes sortes de vieilleries, mais ma tête, c'est pas un musée où on vient remiser toutes les vieilles théories dépassées.

ERICKA — Quelles sortes de cours aimerais-tu avoir, d'abord ?

NARRATEUR — Avant de répondre, Éric regarda longuement les volutes de fumée de la cigarette qu'il venait d'allumer.

ERIC — Quelles sortes de cours j'aimerais avoir ? Je vais te le dire. D'abord aucun cours obligatoire, seulement des cours que j'aurais choisis. Et puis, j'irais aux cours seulement s'ils étaient vraiment intéressants. Comme ça, les profs devraient se forcer pour que ça nous plaise. Et tous les cours seraient diffusés sur internet. Ainsi, on n'aurait qu'à pitonner pour choisir celui qui nous tente le plus à ce moment-là. Il y aurait aussi des cours programmés par ordinateur qui fonctionneraient comme des consoles de jeux vidéo. Tous les cours de sciences seraient présentés comme les films de Star Wars ...

ERICKA — L'ennui, dans tout cela, c'est qu'un tas de matières qu'on nous enseigne ne peuvent pas être rendues intéressantes.

[72]

ERIC — Ben voyons donc, asteure. C't'à croire qu'y peuvent pas. Prends la publicité, par exemple. Les annonces à la télé sont en général super bien faites et tout ce qu'on veut nous vendre, ce n'est souvent que des savons !

ERICKA — Ouais, mais tout ça, c'est de la frime, tu l'sais autant que moi.

ERIC — C'est vrai, mais quand même ! Les agences de publicité prennent quelque chose d'aussi insignifiant qu'un morceau de savon, ajoutent des images pis d'la musique pop et font paraître le produit absolument fascinant et indispensable. Au cégep, on fait l'inverse. On prend des matières fascinantes, comme l'écologie, par exemple, et on l'enseigne si mal qu'ça devient platte.

NARRATEUR — Phil secoua la tête. Il ne savait plus comment s'interposer entre les deux jumeaux. Éricka répliqua de nouveau :

ERICKA — Je ne sais vraiment pas, Éric. Je pense qu'il y a du vrai dans ce que tu dis. Mais je suppose que les conditions d'enseignement y sont aussi pour quelque chose. Faut pas que tu rejettes toute la faute sur les profs. La plupart font leur gros possible. Quand on est plus de quarante à faire partie d'un cours, il est très difficile pour un prof de répondre aux questions de tout un chacun.

NARRATEUR — Après une si longue discussion, Éricka était épuisée. Elle annonça à ses camarades qu'elle était tannée d'attendre et qu'elle préférait rentrer à la maison. Elle les salua, puis alla payer son soda à la caisse avant de disparaître par la porte de côté.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — On avait organisé une partie de soccer sur les pelouses du collège en attendant la fin de l'alerte. Phil se joignit à une équipe et Éric à l'autre. On joua jusqu'à l'épuisement complet des deux équipes. L'alerte était encore en vigueur. Phil et Éric allèrent s'étendre sur la pelouse de la résidence des filles. Ils étaient complètement vidés. C'était la fin de l'après-midi et il devenait de plus en plus évident qu'il n'y aurait plus de cours cette journée-là. Phil et Éric traînaient, allongés sur l'herbe, tout en regardant le ciel qui était complètement dégagé, à l'exception d'un gros nuage blanc et gris qui se déplaçait lentement au-dessus d'eux.

[73]

PHIL — Tu trouves pas que ce nuage ressemble à un champignon ?

ERIC — Oui, à un champignon atomique.

PHIL — T'en as de ces idées noires, toi. Pourquoi pas un champignon magique, plutôt ?

ERIC — Comme tu voudras. Ici, on peut penser c'qu'on veut. Y a personne pour venir nous expliquer que c'est un *cumulo-nimbus qui se forme généralement en zone de basse pression.*

NARRATEUR — Les deux compères se mirent à rire de la façon dont Éric imitait la voix pointue de monsieur Elayubi, le professeur de biologie.

ERIC — Même pas besoin d'penser, ici. Regarder, c'est suffisant, tu trouves pas ?

NARRATEUR — Phil ne répondit rien, mais il goûtait tout autant que son ami le plaisir du moment. Il pensait à la phrase de son père : *Comprendre le monde est la chose la plus importante*. Il avait envie de rajouter maintenant que *jouir d'un moment plaisant est tout aussi extraordinaire*. Éric poursuivit sa pensée tout haut :

ERIC — Je crois qu'on n'a pas besoin d'aller sur la Lune ni même aux États pour vivre des moments palpitants. Des fois, il se passe des choses passionnantes tout près de nous.

NARRATEUR — Éric ne put terminer sa phrase. Un boum énorme fit sursauter tout le monde. Aussitôt après, on vit des flammes sur le toit de la résidence. Phil comprit vite la situation.

PHIL — C'est la bombe qui a explosé ! Elle était sur le toit, alors que les chiens cherchaient dans les casiers des étudiants.

ERIC — Ouais, c'est plutôt astucieux. Personne n'est blessé et on a eu un bel après-midi de congé. Je me demande qui a pu faire un coup aussi fumant.

PHIL — Je l'sais pas, mais j'ai l'impression qu'il va y avoir de l'action bientôt dans not' beau cégep.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[74]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Première partie

Chapitre huit

QUELLE DÉCOUVERTE ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — Immédiatement après l'explosion, la police retint tous les élèves qui étaient encore au cégep. On les entassa dans des salles de classe réquisitionnées d'urgence. Les agents de la paix confisquèrent tous les cellulaires, les tablettes et les ordinateurs portables. Au début, tout le monde parlait en même temps, mais après de longues minutes d'attente, plus personne n'avait envie de dire un mot. Chacun s'enferma dans ses pensées.

ANICK — « Je me souviens pas depuis combien de temps j'ai arrosé mes plantes... »

STEVE — « Je me demande si mon père va endosser mon prêt pour l'achat de la Suzuki 750... »

NANCY — « J'ai tellement mal au ventre, ce doit être mes menstruations, encore. J'aimerais donc ça, pu n'avoir pantoute [[8]](#footnote-8)\* ... »

DÉDÉ — « Si j'additionne les trente-huit dollars que me doit Christine aux quatre­ vingt treize que j'ai gagnés en fin de semaine, ça fait... »

SONIA — « Je m'ennuie tellement de Jean depuis que j'ai quitté Montréal. Peut­ être que je l'aimais beaucoup plus que je ne le croyais... »

MARC — « La poudre d'hier était vraiment forte. J'ai fait un de ces voyages. J'étais rendu sur Mars dans des cavernes géantes, pleines de cristaux magiques aux couleurs hallucinantes ... »

PATRICIA — « Je ne pourrai jamais oublier la souris qui a traversé mon lit, la nuit dernière. Je suis sûre qu'elle m'a mordu le nez. J'ai tellement crié que ç'a réveillé tout l'immeuble. Si ça peut au moins alerter le proprio ... »

[75]

PHIL — « J'me demande à quoi Sophie pense en ce moment. Peut-être que c'est vrai, après tout, qu'on peut communiquer par la pensée. Je vais essayer. Allô ! Sophie. Allô ! Sophie, m'entends-tu ? »

MICHEL — « Comment faire pour attirer l'attention de Christine ? Si, par hasard, j'entrais en collision avec elle dans le corridor. »

SUZIE — « Quelle belle peinture je pourrais faire de ce paysage d'automne ! »

FRANCE — « C'est pas ma faute, si la bagarre a éclaté hier au *Mistral*. J'pensais pu qu'ça existait : deux gars qui se battent pour une fille. J'ai bien l'droit de sortir avec qui je veux. J'savais-tu, moé, qu'mon chum s'rait là avec sa gang. J'suis pas obligée de lui dire toujours où j'vas ... »

ROBIN — « Pourquoi s'est-il suicidé ? C'est trop bête. Toute la famille l'aimait. O.K., sa blonde l'a lâché, mais c'est pas une raison, ça arrive à tout le monde. C'est vrai que papa l'a engueulé pas mal fort après qu'il a démissionné, mais il le méritait. Voir si on abandonne une job steady de c'temps-citte. Je l'aurai donc jamais compris, mon frère... »

ERIC — « Mon prochain graffiti, je vais l'écrire sur les murs des toilettes des filles. Personne ne soupçonnera que c'est un gars qui a osé aller écrire ça là. Ouais ! mais ça peut embêter Éricka, par exemple... »

GUYLAINE — « Il fait tellement beau, aujourd'hui ! Le ciel est bleu. Il fait soleil. Ce doit être l'été des Indiens. Y a une chanson qui me trotte dans tête, qu'est-ce que c'est, donc ? Ça jouait tout le temps chez grand-maman : *Les feuilles mortes se ramassent à la pelle*... »

CHRISTINE — « Comment convaincre ma mère que son mari, mon propre père, est aussi macho que tous les autres hommes ? »

ROLAND — Voir si j’ai le temps moi de poireauter icitt ! Les enfants m’attendent à la maison. Je dois passer par l’épicerie pour acheter de quoi souper. Et la vaisselle qui traîne sur le comptoir depuis ce matin ! Oh la la ! J’espère qu’ils vont nous laisser partir bientôt ! »

NARRATEUR — Après plusieurs heures d'attente, un policier leur annonça que quelqu'un viendrait bientôt prendre leurs coordonnées et qu'ils pourraient s'en aller après. Un long murmure s'ensuivit, puis bientôt chacun retourna à ses pensées.

ANICK — « Je suis sûre que j'ai arrosé les plantes hier, mais ai-je débranché la cafetière avant de partir ce matin ? »

[76]

STEVE — « Si j'ai de bonnes notes à la mi-session, il va sûrement signer ... »

NANCY — « C'est peut-être pas mes menstruations non plus. P't'êt' ben que j'suis enceinte. Je lui avais dit de mettre un condom, pourtant... »

DÉDÊ — « J'me demande si je ne devrais pas aller m'enquérir de ce dont Éric et Phil ont parlé cet après-midi ... »

SONIA — « Non ! Non ! C'est pas de l'amour, c'est juste une habitude. Si je sors avec un gars d'icitte, j'm'ennuierai plus... »

MARC — « Maintenant, je m'en vas vers Saturne ...Ses anneaux sont super ... extraordinaires ... Ils m'entourent... Ils m'enlacent. Ils m'attachent... Je suis prisonnier des anneaux ...Mais... mais... comment m'en sortir ?... Lâchez-moi, laissez-moi partir. Ouf ! Je retourne dans la classe, c'est mieux... »

PATRICIA — « Je n'y pense plus. Je n'y pense plus. Je n'y pense plus. Voilà ! Je l'ai oubliée. Je n'y pense plus à cette maudite souris. Mais comment savoir si elle ne sera pas encore là cette nuit. Je ne pourrai jamais m'endormir. Peut-être que je devrais aller coucher chez Suzie... »

PHIL — « Ça marche pas. Sophie répond pas. J'ai beau me concentrer, je n'entends rien. J'vais lui téléphoner en sortant d'ici... »

MICHEL — « Non, dans le corridor, c'est pas un bon endroit, y a trop de monde. Ce serait mieux sur le parking. J'me parque à côté de la voiture de Dédé, le matin. Le soir, je sors en même temps qu'elle. Je lui montre ce que son frère a fait à mon char. Elle le défend. Je m'excuse de l'avoir soupçonné, je l'invite chez *Monsieur Fast Food* et voilà, le tour est joué ! Mais si elle aime pas ça, le fast food ... »

SUZIE — « À bien y regarder, il n'y a que la forêt, au fond, qui soit belle. La cour en asphalte, c'est affreux. J'aimerais peindre l'érable là-bas. Les rouges et les jaunes sont flamboyants ... »

FRANCE — « J'vas !'lâcher pour Roch. Y paraît qu'cé une vraie bête de sexe. »

[77]

ROBIN — « Je me rappelle, quand on jouait ensemble à la guerre, je gagnais toujours. Toi, tu t'en retournais en pleurant voir maman. J'étais peut-être trop rough avec toi, mon frère. Pardonne-moi. J'ai toujours ri de ta sensibilité, de tes manières de tapette. Qu'est-ce que ça me donne, tous ces remords ? C'est pas ça qui va te ramener à la vie... D'ailleurs, c'est toi qui l'as voulu. Pourquoi est-ce que je m'en culpabiliserais ? "

ERIC — « Ça fait longtemps que j'suis pas allé voir papa. Maintenant qu'il est à Port Cartier, on devrait y aller plus souvent, même si c'est pas tellement plus proche. Il lui reste plus rien qu'un an à faire, mais quand même, il doit s'ennuyer pas mal de nous autres. Faudrait que j'en parle à Éricka. »

GUYLAINE — « *Les souvenirs et les regrets aussi*... Qu'est-ce que ça disait donc, après ? Ah oui ! J'm'en rappelle : *Et le vent du nord*... »

CHRISTINE — « Un jour, je serai la Première Ministre du Canada et je passerai des lois pour que les hommes fassent le ménage et la vaisselle pendant les deux mille ans à venir, et ce ne sera qu'une petite compensation. Qu'est-ce qu'il a, Michel, à me regarder tout le temps comme ça ? J'aime pas ça. Je vais le lui dire... »

NARRATEUR — Deux heures plus tard, les policiers avaient pris les noms de tout le monde. Chacun put retourner dormir chez lui, mais personne ne pouvait quitter la ville tant que la police n'aurait pas terminé son enquête.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — La semaine suivante, Phil et Sophie mangeaient paisiblement ensemble à la cafétéria en attendant le cours de 12h35. Éricka les rejoignit alors en courant et dit, tout énervée :

ERICKA — La police ! La police vous cherche partout ! Sauvez-vous !

NARRATEUR — Phil et Sophie se regardèrent, l'air complètement ahuris. Ce n'est qu'après avoir difficilement avalé sa dernière bouchée que Sophie put lui demander :

SOPHIE — Voyons ! Éricka, c'est pas une farce à faire, ça. J'me suis presque étouffée.

[78]

NARRATEUR — Éricka fondit en larmes et s'écria :

ERICKA — Des farces ! Ai-je l'air d'une fille qui a envie de rire ? Des policiers sont venus chercher Éric à notre logement, ce matin. J'ai peur, Sophie. Les policiers cherchent tous ceux qui étaient à ton party de l'Halloween. Ils ont su que c'était Éric qui écrivait les graffiti. Alors, tu comprends, ils le soupçonnent maintenant d'avoir posé la bombe.

NARRATEUR — Phil et Sophie étaient atterrés. C'est vrai qu'Éric avait parlé de son groupe O.L.É. au party, mais personne ne l'avait vraiment pris au sérieux. Phil se rappela petit à petit ce qui s'était passé la semaine précédente.

PHIL — Ça s'peut pas que ce soit Éric. J'étais avec lui pendant toute cette fameuse journée. J'me rappelle qu'on était ensemble au moment de l'explosion. On a même donné nos coordonnées à la police ensemble.

NARRATEUR — Personne n'eut le temps d'ajouter quoi que ce soit. Deux étrangers se présentèrent à leur table et l'un d'eux dit en montrant une plaque :

ÉTRANGER — Police. Faites pas de chichis, pis suivez-nous tous les trois au poste. Votre professeur est averti. Allez chercher vos affaires, on vous attend à la porte.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[79]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Première partie

Chapitre neuf

QUELLE EST LA VALEUR
D’UNE RAISON ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — Dans la classe, c'était la confusion la plus totale : tous les étudiants parlaient en même temps et monsieur Larsen dut frapper à quatre reprises sur son bureau pour ramener le calme.

M. LARSEN — Taisez-vous et assoyez-vous tous ! Ça ne sert à rien de s'engueuler comme ça. Levez la main et vous pourrez parler chacun à votre tour.

NARRATEUR — Le calme revint, mais, curieusement, plus personne n'avait rien à dire. Monsieur Larsen reprit donc la parole :

M. LARSEN — Je peux comprendre votre émoi. Les policiers sont venus chercher six de vos camarades. Je suppose, comme vous tous d'ailleurs, que tout cela concerne l'enquête sur la bombe et le groupe O.L.É. Cependant, il ne faudrait surtout pas condamner vos camarades à l'avance. Les policiers m'ont certifié qu'ils les ramèneraient au collège aussitôt qu'on aurait recueilli leurs dépositions.

MARC — Excusez-moi, monsieur, mais pourquoi les emmener au poste s'il s'agit d'une simple déposition ? Les policiers nous ont aussi interrogés cette semaine, mais ils ne nous ont pas conduits en prison pour autant. Vous pensez pas que ça puisse être beaucoup plus sérieux pour eux dans leur cas ?

NARRATEUR — Tout le monde se remit à parler en même temps et, de nouveau, monsieur Larsen dut user de toute son autorité pour ramener le calme.

M. LARSEN — Si vous êtes incapables de parler à tour de rôle, on ne pourra pas continuer cette discussion. Ou bien vous parlez chacun à votre tour, ou bien j'arrête tout ça là et je reviens au sujet prévu pour cette semaine.

[80]

NARRATEUR — La menace porta fruit. Chacun se tut. Il y eut un court silence, puis Guylaine demanda la parole en levant la main.

GUYLAINE — Monsieur, s'ils les ont emmenés en prison, est-ce que ça veut dire qu'ils sont coupables ?

NARRATEUR — M. Larsen fit un grand effort pour garder son calme et réexpliquer le tout en d'autres mots.

M. LARSEN — Selon notre système judiciaire, Guylaine, toute personne est présumée innocente tant que sa culpabilité n'est pas prouvée hors de tout doute raisonnable. On ne peut donc condamner une personne en se basant uniquement sur le fait qu'elle soit convoquée pour un interrogatoire. Il peut s'agir d'un interrogatoire plus important, mais certainement pas d'un verdict de culpabilité. Seul un juge peut prononcer un tel verdict lors d'un procès tenu en bonne et due forme lorsque des preuves formelles ont pu être apportées.

NARRATEUR — Guylaine n'osa pas contredire ouvertement son professeur, mais elle chuchota à Sonia :

GUYLAINE — Il aura beau dire ce qu'il voudra, moi, je sais qu'ils sont coupables. J'ai de l'intuition pour ces choses-là, pis c'est bien rare que j'me trompe.

SONIA — Moi, à ta place, je m'la ferm'rais. La situation est trop grave. Tas pas compris ce que le professeur vient de dire ? Tu ne peux pas te baser uniquement sur tes sentiments pour condamner qui que ce soit. Pense donc un peu avant de parler.

NARRATEUR — Le professeur était agacé par les chuchotements de Guylaine et de Sonia et il les regarda d'un air réprobateur. Pendant ce temps, plusieurs mains s'étaient levées pour demander la parole. Le professeur nomma France, Marc et Patricia à la suite.

FRANCE — Moi, je suis sûre qu'ils sont innocents. Je les connais presque depuis le primaire et je sais qu'aucun d'eux n'aurait osé faire une chose pareille. O.K. ! Ils ont souvent fait des coups plattes, mais de là à faire sauter une bombe...

[81]

MARC — T'as beau les connaître, France, ton témoignage n'a pas plus de valeur que celui de Sonia. Le juge ne les innocentera pas juste pour tes beaux yeux, tu sais. Peut-être que Phil n'a pas posé la bombe, mais, comme il étudie en électronique, il a la capacité et le matériel à sa disposition pour en fabriquer une. Moi, je dis que c'est Éric, le cerveau de l'affaire. C'est une grande gueule toujours en train de chiâler contre tout. Je trouve ça dommage que les autres se soient laissé berner par ses belles paroles.

NARRATEUR — C'était au tour de Patricia de prendre la parole, mais Steve, en entendant les propos de Marc, ne put se contenir plus longtemps.

STEVE — T'es pas gêné, Marc Simard, de lancer des accusations en l'air de même. D'abord, l'as-tu vu Éric, poser une bombe ? T'as pas plus de preuves que les autres. C'est vrai qu'Éric parle fort, mais une chance qu'on l'a pour nous défendre. C'est pas toi qui serais capable de t'ouvrir la trappe devant un professeur ou un directeur comme Éric le fait. Ça en prend, des leaders étudiants solides et, de c'temps-citte, ils sont plutôt rares.

NARRATEUR — Patricia allait enfin prendre la parole lorsque Michel intervint encore plus rapidement qu'elle :

MICHEL — Moi, je suis d'accord avec Steve et France. Je connais surtout Dédé et sa sœur Christine. Ces deux-là ne feraient pas de mal à une mouche, même s'ils se pensent ben beaux pis ben fins.

NARRATEUR — Le professeur put enfin donner la parole à Patricia en interdisant formellement à toute autre personne de parler avant elle.

PATRICIA — Moi, en tout cas, je trouve que ça va bien assez mal comme ça dans le monde, faut pas qu'on se mette à poser des bombes ici aussi. C'est rendu aussi pire ici que dans les pays arabes. Éric me l'a déjà dit que c'était lui qui écrivait les graffiti. Selon ses dires, c'était pour réveiller le monde qu'il faisait cela. Son groupe voulait se battre pour un Québec libre et vert. Moi, ça m'mettait plutôt verte de peur, oui ! J'comprends pas pourquoi il est si agressif. On est bien ici, non ? On mange à notre faim et on a tout ce qu'il nous faut pour bien vivre. Il y a bien des pays où les gens se contenteraient du quart de ce qu'on a. Et encore ! Ces gens ne sont même pas libres de demander cela. Mon père m'a dit que le Canada est le pays où les gens sont les plus libres dans le monde. C'est pas pour rien qu'il y a tant [82] d'immigrants qui veulent entrer ici. Ce ne sont pas les discours et les bombes d'Éric qui vont me convaincre qu'on est mal pris ici ; il m'a plutôt convaincue du contraire.

NARRATEUR — Patricia se tut après ce long discours. Elle avait pu enfin dire tout ce qu'elle avait sur le cœur. Les autres se taisaient aussi. La plupart savaient qu'Éric avait écrit les graffiti, mais personne n'avait encore osé le dire, de peur de passer pour un mouchard. Monsieur Larsen, pour sa part, s'en doutait un peu, mais ce n'est pas ça qui l'effrayait le plus à ce moment-ci. Il ne savait pas trop comment intervenir dans le débat. Il voyait bien que tout le monde était profondément intéressé par le sujet mais, en même temps, il craignait que des interventions, comme celle de Patricia, embrouillent tout. C'est pourquoi il pensa que son rôle l'obligeait à assurer l'ordre et la cohérence dans les prises de position. Il dit :

M. LARSEN — Écoutez ! Je veux bien vous aider à éclaircir cette affaire, mais il faudrait vous en tenir au sujet du débat et éviter de tout mélanger. En fait, Patricia, tu nous dis qu'Éric aurait admis avoir écrit les graffiti et tu en conclus qu'il aurait aussi posé la bombe. Mais l'un ne découle pas nécessairement de l'autre. Tu cherches à nous convaincre de la culpabilité d'Éric et de ses compagnons davantage par la peur que par la raison. Tu associes le geste qu'aurait posé Éric aux guerres et au terrorisme que connaissent certains pays lointains. Je ne peux pas accepter ce genre d'argumentation alarmiste, parce qu'elle nous nuit plus qu'elle ne nous aide. À l'avenir, je vous inviterais à être plus cohérents dans vos propos. C'est au tour de Suzie. Je demanderai ensuite l'avis de ceux qui n'ont pas encore parlé.

SUZIE — Moi, je pense que même s'ils n'ont fait qu'écrire ces affreuses choses sur les murs, ils n'avaient pas le droit d'agir ainsi, parce qu'il y a un règlement qui l'interdit. La loi doit être la même pour tous : personne n'a le droit de faire ses propres lois, sinon ce serait l'anarchie.

M. LARSEN — C'est vrai, Suzie, que la loi doit être la même pour tous. Mais as-tu la preuve que Phil, Sophie, Éricka, Dédé et Christine ont aussi écrit sur les murs ? Tout ce qu'on sait jusqu'à maintenant, c'est qu'Éric a admis devant plusieurs personnes avoir écrit ces graffiti. Tu ne peux cependant pas en déduire que le geste d'Éric est également celui de tous ses amis ; ce serait faire là une généralisation beaucoup trop hâtive. Robin et Anick, vous n'êtes pas encore intervenus dans le débat. Que pensez-vous de tout ça ?

[83[

ANICK — Moi, j'en sais rien. J'écoute le monde et j'essaie de me faire une idée qui soit la plus juste possible. C'est drôlement important, parce que la police va probablement revenir nous interroger. Faudrait faire attention à ce qu'on va dire pour pas parler à travers not' chapeau. Je voudrais pas faire condamner des innocents mais, en même temps, je ne veux pas protéger des coupables. Si ce sont eux qui ont posé la bombe, ils devront payer pour leur geste, parce que ç'aurait pu être très dangereux. Mais, s'ils ont juste écrit des graffiti, y a rien là, franchement. Y en a toujours plein sur les murs de toute façon. Un de plus ou un de moins, qu'est-ce que ça change ?

NARRATEUR — La classe apprécia le jugement pondéré d'Anick, qui avait réussi à dire tout haut ce que pensaient la plupart d'entre eux. Le professeur précisa tout de même :

M. LARSEN — Ton jugement est valable, Anick, en autant que l'expression *y a rien là* n'implique pas qu'aucune faute n'a été commise. Tu peux considérer cette faute comme étant sans gravité, mais rappelle-toi l'argument de Suzie : la loi doit être la même pour tous, peu importe la gravité de la faute. Et toi, Robin, tu ne dis rien, qu'en penses-tu ?

NARRATEUR — Robin, qui ne parlait jamais d'habitude, surprit tout le monde en disant de sa voix traînante :

ROBIN — Euh !... y m'semble que chaque règle a ses exceptions. Il peut être interdit d'écrire sur les murs en général, mais quand on conteste une loi, on prend parfois des moyens inhabituels. Quand les profs font la grève, par exemple, ils n'hésitent pas à fermer le cégep même si la loi oblige tout le monde à respecter le calendrier scolaire. Le rattrapage effectué après les jours de grève n'équivaut jamais au nombre d'heures perdues.

M. LARSEN — Il est vrai, Robin, qu'il y a une exception à toute règle, mais il ne faudrait pas non plus généraliser l'exceptionnel. Ton argument est valable uniquement dans le cas d'une situation extrêmement grave où on doit désobéir à une loi. La grève est un bon exemple mais, comme tu le sais, il n'y a pas d'entente sur la légitimité des grèves dans le secteur public.

NARRATEUR — France, comme beaucoup d'autres dans la classe, semblait exacerbée par les remarques du professeur et dit, un peu choquée :

[84]

FRANCE — Monsieur, on dirait que vous n'êtes jamais d'accord avec nos arguments. Qu'est-ce qu'on devrait dire d'après vous, d'abord ?

NARRATEUR — Le professeur réfléchit un bon moment avant de répondre à France. On voyait qu'il cherchait les mots qui conviendraient le mieux pour exprimer sa pensée.

M. LARSEN — Je ne voudrais pas que vous concluiez, à la suite de mes commentaires, que je vous empêche de dire ce que vous pensez. Au contraire, il existe des façons de dire ce qu'on pense qui sont plus justes que d'autres. Et, dans la situation présente, il est de la plus haute importance que les déclarations que vous ferez aux policiers soient exemptes de préjugés ou d'erreurs.

NARRATEUR — En entendant la réponse du professeur, France eut une idée si subite qu'elle ne put se retenir de l'exprimer tout haut :

FRANCE — Pourquoi ne profiterait-on pas de votre cours pour aider chacun à préparer correctement ce qu'il doit dire lorsque les policiers reviendront nous interroger ?

NARRATEUR — Le professeur n'eut pas le temps de répondre. Des *oui* approbateurs fusèrent de toutes les bouches. Jacques Larsen pensa que son cours, qui avait si mal commencé, serait plus utile que prévu. Quand il l'eut terminé, plusieurs étudiants s'assemblèrent autour de son bureau pour discuter de l'organisation du prochain cours. France y présenta la suite de sa proposition.

FRANCE — Vous pourriez faire comme si vous étiez le policier et nous, nous vous présenterions nos dépositions. Vous pourriez juger si ce qu'on dit est valable ou pas. Qu'en pensez-vous ?

M. LARSEN — Ton idée est super, France. Ce sera un plaisir pour moi de participer à une telle mise en situation si la plupart sont d'accord et pensent que cela peut aider vos camarades à sortir de ce pétrin.

NARRATEUR — Sur ces mots, France quitta la salle sans rien ajouter, mais, en elle-même, elle apprécia davantage ce professeur qui manifestait de la sympathie envers ses étudiants.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[85]

NARRATEUR — Pendant ce temps, les policiers emmenaient nos six malheureux étudiants au poste de police. Arrivés à destination, Dédé eut le réflexe de se cacher le visage en sortant de la voiture, mais Christine l'arrêta aussitôt.

CHRISTINE — T'as pas raison de t'cacher, Dédé : on n'a absolument rien à se reprocher. Tu peux marcher la tête haute en regardant tout le monde droit dans les yeux, comme ça.

NARRATEUR — Elle joignit le geste à la parole en dévisageant le gardien. Dédé suivit l'exemple de sa sœur en faisant quelques petites grimaces à ceux qui le regardaient un peu trop longtemps à son goût. Ils traversèrent un immense hall au centre duquel se dressait une statue de bronze représentant une femme aveugle tenant une balance à bout de bras. Ils montèrent ensuite au dernier étage où on les fit asseoir sur de grands bancs de bois bruns. L'un des policiers leur dit d'un ton neutre :

POLICIER — Attendez icitte, on va vous appeler quand ça s'ra vot'tour.

NARRATEUR — Ils attendirent presque en silence pendant une longue demi-heure. Ils regardaient tout ce qui se passait autour d'eux et commentaient à voix basse, comme s'ils étaient dans une église. Enfin, on les fit entrer dans l'antichambre d'un bureau. À leur grande surprise, ce fut une vieille dame aux cheveux gris qui les reçut. Elle se présenta tout de go.

POLICIÈRE — Bonjour ! Je m'appelle Anita Potvin, je suis la policière enquêteure chargée de cette affaire. Vous entrerez chacun à votre tour dans mon bureau lorsque je vous appellerai au micro. Vous direz sous serment tout ce que vous savez de l'affaire O.L.É. et vous signerez ensuite votre déposition.

NARRATEUR — Personne n'osa dire quoi que ce soit. Madame Potvin les invita tout de même à s'asseoir sur le divan de l'antichambre. Elle retourna à son bureau d'où elle appela d'abord Éric Sasseville, qui entra d'un pas traînant dans le bureau.

POLICIÈRE — C'est toi, mon bonhomme ? Alors, dis-moi donc pourquoi tu as écrit ces graffiti ?

NARRATEUR — Éric ne chercha pas à cacher à la policière ce que beaucoup trop de monde savait déjà de toute façon. De plus, il aimait le style direct de cette [86] femme qui vous regardait droit dans les yeux et parlait d'un ton à la fois autoritaire et chaleureux. Il chercha à lui répondre aussi directement :

ERIC — Parce que, madame, je voulais sensibiliser les étudiants à la situation catastrophique dans laquelle se trouve notre pays, le Québec.

POLICIÈRE — Ah oui, je vois ! Tu es un chaud nationaliste. Et tu penses que c'est en faisant sauter des bombes que tu vas réveiller le monde.

ERIC — Ce n'est ni moi ni mes camarades qui ont fait sauter cette bombe.

NARRATEUR — La policière apprécia à son tour le ton ferme et décidé du jeune homme. Elle n'en continua pas moins son interrogatoire.

POLICIÈRE — Comme ça, tu nies avoir posé cette bombe. Si ce n'est pas toi, qui est-ce alors ?

NARRATEUR — Éric ne répondit rien.

POLICIÈRE — Écoute, Éric. Si tu te tais, je ne pourrai rien faire pour t'aider. Tu dois me dire ce que tu sais, sinon tu seras inculpé. Il y a déjà beaucoup de témoignages accablants contre toi. Laisse-moi t'aider, veux-tu ? Raconte-moi simple­ ment ce qui s'est passé.

NARRATEUR — Éric prit son courage à deux mains et dit très poliment à la policière :

ERIC — Je ne sais vraiment pas qui a posé cette bombe, madame, et si vous avez des témoins qui m'ont vu la mettre, ils ont menti.

POLICIÈRE — Mais ne t'es-tu pas vanté d'être le chef du groupe O.L.É. et n'as-tu pas tenté d'attirer d'autres étudiants dans ce groupe ?

NARRATEUR — Éric confirma ces propos.

ERIC — Je suis effectivement le président-fondateur de l'Organisation de libération étudiante. Il n'y a rien de mal à vouloir rallier d'autres membres dans son groupe, à ce que je sache. Si j'ai écrit des graffiti sur les murs, c'est que je ne pouvais pas me payer d'autres panneaux publicitaires.

[87]

POLICIÈRE — Ça va, ça va, je connais la chanson : tu voulais toi aussi être *la voix du silence*, je suppose.

NARRATEUR — Il y avait juste une petite pointe d'ironie dans la voix, ce qui ne déplut pas à Éric. Et, comme il se devait, il laissa le silence les envelopper. Après un court moment, la policière fit signer sous serment la déposition d'Éric et le congédia en disant :

POLICIÈRE — Je vais interroger tes amis pour savoir s'ils corroborent tes dires. Tu peux t'en aller, maintenant. Mais tiens-toi à la disposition de la police, car on devrait te convoquer de nouveau sous peu. Au revoir.

NARRATEUR — Les autres furent convoqués tour à tour au bureau de la policière. Phil confirma qu'Éric avait été avec lui pendant toute la journée où avait eu lieu l'explosion. Sophie affirma que le party de l'Halloween et les déguisements n'avaient rien d'une assemblée secrète. Éricka ne sut que pleurer. Dédé fut le dernier à sortir du bureau. Il confia au groupe qui l'attendait sur le banc de bois :

DÉDÉ — Décidément, ces policiers savent plus de choses que je pensais. Une chance que c'est Christine qui conduisait après le party. S'ils m'avaient pris au volant, j'aurais sûrement sauté le 0,08 !

NARRATEUR — Toute la bande dévala en courant les escaliers en colimaçon qui menaient à la sortie. Cependant, en passant de nouveau devant la statue, Éricka s'arrêta net et dit :

ERICKA — Je peux comprendre qu'on dise que l'amour est aveugle, mais pourquoi la justice elle, devrait-elle l'être ?

PHIL — Pour montrer son impartialité, je suppose. Elle ne juge pas d'après ce qu'elle voit, mais seulement d'après le poids des arguments qu'on lui fournit.

ERICKA — Il me semble, au contraire, que la justice devrait aussi tenir compte de ce qu'elle voit pour rendre un jugement équitable. C'est elle qui devrait voir le plus clair, non ?

[88]

NARRATEUR — Sophie intervint dans la conversation, tout en prenant Phil par la taille.

SOPHIE — Je ne vois même pas pourquoi l'amour serait aveugle. Il me semble que lorsqu'on aime quelqu'un, tout s'éclaire.

NARRATEUR — Dédé ne put retenir un *wow* de surprise et il ajouta :

DÉDÉ — Sophie Tremblay, tu l'admets enfin, que t'es en amour avec ce grand rêveur de Phil Lafleur. Y commence à être temps. Ça prenait ben juste une catastrophe pour t'ouvrir les yeux.

CHRISTINE — J'espère tout de même que l'amour ne te changera pas trop, que tu vas rester la Sophie qu'on connaît.

NARRATEUR — Sophie ne répondit pas à Christine mais sourit plutôt à Phil, tout en se collant contre lui.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[89]

**La découverte de Phil et Sophie.**

DEUXIÈME
PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

[90]

 [91]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Deuxième partie

Chapitre DIX

COMMENT ASSUMER
SES CONTRADICTIONS ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — Sophie et Phil attendaient l’autobus pour retourner chez Phil. Personne ne parlait. Il se regardaient dans les yeux, puis ils s'embrassaient, puis ils se regardaient à nouveau dans les yeux, jusqu'à ce que l’autobus de la C.I.T.É. finisse par arriver. Ils continuèrent de se regarder et de s'embrasser sur le grand banc arrière de l’autobus, jusqu’à ce que Phil réussisse à placer une phrase entre deux baisers.

PHIL — C'est extraordinaire, Sophie, ce qui se passe entre nous, tu trouves pas ?

NARRATEUR — Sophie n’avait pas vraiment envie de parler, mais Phil, lui, qui d’habitude ne savait jamais quoi dire, avait l'air de vouloir parler, parler en masse.

PHIL — Y’ m’semble que ce party d’Halloween a eu lieu il y a un siècle, tellement il s’est passé de choses, depuis...

SOPHIE — Chut !

NARRATEUR — Sophie le fit taire en posant ses lèvres sur les siennes. Mais aussitôt après, il recommença.

PHIL — Comprends-tu ce qui se passe, toi ? Dis-moi que je ne rêve pas. Pince-moi donc pour voir si j’vas pas m'réveiller.

NARRATEUR — Au lieu de le pincer, Sophie l'embrassa encore longuement. Après quoi, elle lui répondit :

SOPHIE — En tout cas, si c’est un rêve, on fait tous les deux le même.

[92]

PHIL — Comme c’est juste dans les films de Walt Disney que deux personnes font le même rêve en même temps, alors ça doit pas en être un vrai.

SOPHIE — Te souviens-tu de la nuit où tu m’as demandé si l’inverse de *Phil aime Sophie* était aussi vrai ? À ce moment-là, je ne pouvais sincèrement te répondre ni par *oui* ni par *non*, même si je sentais bien que tu ne m’étais pas du tout indifférent. Il y avait comme une contradiction au fond de moi. Ça me paralysait totalement. C’était comme si je ne savais plus quelle personne être. J’avais l'impression d’être deux personnes en une, une qui disait : *Oui, je veux être la blonde à Phil* et l’autre qui disait *Non, lu n'appartiens qu'à toi-même.*

PHIL — Tu étais divisée mi-Sophie mi-Tremblay, un peu comme le centaure de tes rêves : mi-humain mi-animal.

SOPHIE — Non, je ne rêvais pas, cette nuit-là, Phil, je ne pouvais pas dormir. J'ai passé le reste de la nuit à me demander qui j'étais vraiment. J'ai pensé à tout ce qui faisait que j'étais moi. Je suis une femme. Je suis une étudiante. Je suis une Québécoise. Tu m’avais déjà dit que le sujet appartenait au prédicat. Ça voulait dire que j’appartenais au groupe-femme, au groupe-étudiante, au groupe-québécois, sans parler de toutes les autres relations que j’entretiens avec d’autres groupes. Il y avait quelque chose là-dedans qui me déplaisait. Ne pouvais-je pas inverser ces relations et dire plutôt que la femme m'appartient, que la vie étudiante m’appartient, que le Québec m’appartient ? Pourquoi ne pourrais-je pas me définir uniquement par moi-même ? Je suis moi et c'est tout.

NARRATEUR — Le chauffeur les interrompit en annonçant :

CHAUFFEUR — O.K., les tourtereaux, tout le monde descend, terminus.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — À ce terminus, ils devaient changer d’autobus. Malheureusement, comme ils étaient les derniers à descendre, ils durent s'asseoir sur les sièges avant du nouvel autobus. Ils ne pouvaient plus rien faire d’autre que se parler sagement en se tenant la main. Phil en profita pour montrer à Sophie son cahier de notes.

[93]

PHIL — Je voulais t'en parler à la cantine, mais les policiers sont venus nous arrêter juste à ce moment-là. J'avais relu les notes que j'avais prises pendant le cours de madame Croft et j’ai ajouté ceci, regarde.

NARRATEUR — Sophie regarda attentivement son cahier, où il avait fait deux encadrés :

Phrases initiales supposées vraies

|  |
| --- |
| 1. Tous les cours sont intéressants2. Aucun cours n’est intéressant3. Certains cours sont intéressants4. Certains cours ne sont pas intéressants |

Phrases inversées qui demeurent vraies

|  |
| --- |
| 1. Aucune chose intéressante n’est un cours2. Certaines choses intéressantes sont des cours |

NARRATEUR — Il avait simplement inversé les quatre phrases de madame Croft et indiqué celles qui demeuraient vraies après une inversion.

PHIL — Nous avions déjà découvert ensemble que l'inverse des phrases commençant par *tous, toutes* était faux. Je me suis rendu compte que c’était la même chose avec d'autres phrases utilisant les mots *certains, certaines, ne sont pas...* Prends par exemple la phrase : *Certains animaux ne sont pas des éléphants*. Il est évident que l'inverse est faux : dire que *certains éléphants ne sont pas des animaux* serait complètement ridicule. C'est plutôt le contraire qui est vrai : *Tous les éléphants sont des animaux.*

SOPHIE — Mais non, Phil, c’que tu dis-là, c’est pas le contraire.

PHIL—Ben oui, c’est le contraire, voyons ! L’opposé de *certains animaux sont des éléphants*, c’est : *Certains animaux ne sont pas des éléphants.*

SOPHIE — Ça, c’est vrai, mais c'est pas ça que tu viens de dire. Tu as dit que le contraire de *certains animaux ne sont pas des éléphants*, c’est *tous les animaux sont des éléphants.* Tu vois bien que c’est pas pareil.

[94]

PHIL — Peut-être qu’il y a une différence entre *inverser, dire le contraire et contredire*, alors ?

NARRATEUR — Phil écrivit dans son cahier tout en parlant.

PHIL — *Inverser*, c’est mettre le prédicat à la place du sujet et vice versa. *Dire le contraire*, ce serait plutôt remplacer une affirmation par une négation et vice versa. Et puis, *contredire*, ce serait opposer une phrase qui commence par *tous, toutes* ou *aucun, aucune* à une phrase qui commence par *certains(e)s*. Qu’est-ce t’en dis ? Est-ce mieux comme ça ?

SOPHIE — Oui, c'est plus clair, mais y’a encore une petite différence entre tes deux contradictions.

PHIL — Oui ! Vous m’dites-pas ! Et qu'est-ce que c’est, ma commandante ?

SOPHIE — Quand tu opposes *certains éléphants ne sont pas des animaux* à *tous les éléphants sont des animaux*, la différence n’existe pas seulement entre *tous* et *certains*, mais aussi entre *sont* et *ne sont pas*. C’est comme un double contraire. Tu piges, mon pote ?

NARRATEUR — Phil réfléchissait mieux avec un crayon. Il refit deux autres tableaux dans son cahier, où il mit les phrases contradictoires à côté des phrases supposées vraies :

Phrases initiales supposées vraies

|  |
| --- |
| 1. Tous les cours sont intéressants2. Aucun cours n’est intéressant3. Certains cours sont intéressants4. Certains cours ne sont pas intéressants |

Phrases contradictoires

|  |
| --- |
| 1. Certains cours ne sont pas intéressants2. Certains cours sont intéressants3. Aucun cours n’est intéressant4. Tous les cours sont intéressants |

[95]

PHIL — Est-ce que je vous ai bien comprise là, ma commandante ?

SOPHIE — C’est ça, mon pote. Tu vois, la liste des phrases contradictoires est simplement la liste inverse des phrases initiales.

PHIL — Pourquoi ne pas donner un nom à chaque phrase, maintenant ? On pourrait s'y référer plus facilement. Les phrases qui commencent par *tous, toutes* nommons-les... euh !... *universelles affirmatives (UA)*. Les phrases qui commencent par *aucun, aucune*... euh !... *universelles négatives (UN)*. Les phrases en *certains, certaines*... *sont*... disons... euh !... *particulières affirmatives (PA)*. Et les phrases utilisant les mots *certains, certaines*... *ne sont pas...* appelons-les *particulières négatives (PN)*.

NARRATEUR — Phil rajouta un troisième tableau dans son cahier :

Phrases initiales supposées vraies

|  |
| --- |
| UA = Tous les cours sont intéressants UN = Aucun cours n’est intéressant PA = Certains cours sont intéressants PN = Certains cours ne sont pas intéressantsCONTRAIRES = U A et UN, PA et PN CONTRADICTOIRES = UA et PN, UN et PA |

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — L’autobus s’était arrêté au milieu de la côte pour les faire descendre. Ils marchèrent silencieusement jusque chez Phil qui, lui, était tout heureux de leurs nouvelles trouvailles. Mais Sophie, elle, ne l'était pas. Elle lui dit d’un ton plutôt morose :

SOPHIE — Dommage, qu’on ne puisse pas régler ainsi les contradictions de la vie.

PHIL — Oh ! là, là ! Pourquoi cette soudaine amertume, ma commandante ? Vous n’êtes pas contente de nos découvertes ?

[96]

SOPHIE — C'est bien beau, toutes ces règles, Phil, mais ça ne répond pas à ma première question. Qui suis-je vraiment ? Sophie Tremblay ou la blonde de Phil Lafleur ?

PHIL —Ce n’est pas nécessairement contradictoire, tu sais. Moi, j’t’aime parce que tu es une fille super originale.

SOPHIE — Tu veux dire que je n’appartiens pas au stéréotype féminin habituel ? Je ne suis pas la blonde aux yeux bleus 36-24-36, qui annonce des pièces de chars. C’est mieux que rien. À défaut de ne pas savoir qui je suis, au moins, je sais qui je ne suis pas.

PHIL — Mais c’est déjà beaucoup. Elle est peut-être là, la contradiction que tu vis, Sophie. Tu comprends, les médias te disent chaque jour : *Toutes les femmes sont comme ceci* *ou* *comme cela*. Mais toi, Éricka, Julie, Christine, et bien d’autres femmes encore, vous répondez : *Non, certaines femmes ne sont pas comme ceci ou comme cela.* Vous voulez qu'on vous apprécie pour ce que vous êtes et ce que vous faites, et non pour ce que vous paraissez. En tout cas, c’est pour ça que j’t’aime, moi.

SOPHIE — C’est pour ça que je t'aime aussi, Phil. T’es tellement pas comme les gars que j’ai connus avant.

NARRATEUR — Phil la serra fort dans ses bras. Ils étaient si bien. Ils n’avaient pas besoin de se le dire. Ils avaient hâte tous les deux de se retrouver enfin seuls, ensemble. De loin, on voyait monsieur Lafleur par la fenêtre de la cuisine, qui préparait le souper. Il les vit arriver lui aussi et leur fit un beau grand sourire.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — La cuisine sentait les oignons frits et le steak haché. Arthur Lafleur serra la main de Sophie, après avoir essuyé la sienne sur son tablier, et s’excusa à cause du ménage qui n'était pas fait, de la table qui n’était pas mise, du repas qui n’était pas prêt. Phil dut mettre fin à ses excuses.

PHIL — C’est correct de même, papa. On va manger c’que t'as préparé pis ça va être ben parfait.

[97]

SOPHIE — Ne vous en faites donc pas, monsieur Lafleur. C'est comme ça chez nous aussi, sauf que c'est ma mère qui fait la cuisine.

ARTHUR — Ouais ! Ben, mon gars, t'as pas mal de goût j'trouve, mais j’peux pas en dire autant de vous, mam'zelle. Mon gars est ben intelligent, mais y é pas ben beau ni ben riche.

SOPHIE — C’est vrai ça. Mais moi, je l’aime comme il est, avec ses grandes qualités, pis ses p’tits défauts.

NARRATEUR — Phil rougit et changea tout de suite de sujet. Arthur connaissait déjà l'affaire des graffiti et de la bombe. Phil n’eut qu’à raconter leur aventure au poste de police.

ARTHUR — Chus déjà allé à ce poste-là, moé itou, pour d'autres affaires, va s’en dire. C'est pas une place que j'vous r’commande trop trop. Mé parlez-moé donc plutôt de vous autres. C’est nouveau ça, d’vous voir ensemble asteure, pis touttt de bonne humeur en plusse de ça. Ça s'rait-tu que vous seriez tombés en amour ?

PHIL — Nous autres ? C'est ben simple, papa. On s'est rencontrés dans un autobus. On s’est matchés un soir d’Halloween, pis on s’est aimés au poste de police. Comme dans les romans.

ARTHUR — Tu sauras, mon gars, que l’amour entre un homme et une femme, c’est jamais simple, pis y en a pas deux pareils, même pas dans les livres.

SOPHIE — C’est ben vrai, ça, monsieur Lafleur. Comment ça s’passait dans vot'temps, vous autres ?

ARTHUR — Dans mon temps, ma belle Sophie, c’tait pas comme aujourd’hui. Y fallait sauver les apparences, même si on avait les mêmes envies qu’vous autres.

PHIL — Pis maman, elle ? L’aimais-tu beaucoup ? Tu m’dis jamais comment c’était avec elle, avant que j’sois là.

ARTHUR — Ta mère, mon gars, c'tait une femme superbe. Une belle grand blonde, aux grands yeux tristes à vous faire mourir. T’sé comme l’actrice, comment [98] ça s’appelle, donc ? Pas Sophie ; mé a jouait dans l'film euh !... *Le Choix de Sophie*, j’pense que ça s'appelait.

SOPHIE — C’est Merryll Streep. C’est mon actrice préférée. Vot’femme était-elle aussi une actrice, monsieur Lafleur ?

ARTHUR — Ah ! Pour ça, oui ! Quand a voulait quequ’chose, elle savait jouer le bon rôle pour l’obtenir. Phil vous a-tu dit qu’elle était partie ? Elle nous a plantés là, tous les deux. Un beau soir d’été, a m’a crié : « J’vas chercher des cigarettes au coin ». Ça été son dernier rôle avec moé. A’vait un chum qui l’attendait au coin. Y sont partis avec not’ auto en plusse de ça. C’est ça qui arrive, quand on se parle pas franchement des problèmes qu’on vit ensemble. Mais maintenant, j’sais c’qui faut faire. J’espère ben trouver une aut’femme, un jour, qui voudra partager sa vie avec moé. Mon temps est pas encore fini, vous savez. J’suis encore capable.

NARRATEUR—Tout le monde s’est mis à rire. La glace était rompue. Le souper s’est poursuivi tout aussi joyeusement. À la fin, Arthur dit :

ARTHUR — Sauvez-vous asteure. Phil a congé de vaisselle pour à soir.

PHIL — Non, non, papa ! On s’sauve pas ; à soir, on reste avec toi. On a du travail à faire ensemble, mais si ça t’fait rien, on va quand même t’laisser la vaisselle pour monter tout d’suite dans ma chambre.

NARRATEUR — Arthur ouvrit grands les yeux, puis dit à son fils, en lui faisant un gros clin d’œil :

ARTHUR — Faites donc ça, d’abord, les jeunes. J’irai vous porter du café t’à l’heure.

PHIL — Dérange-toé pas pour nous autres. J’sé qu’t’aime ça, écouter ta partie de hockey tranquille, d’habitude. Si on a besoin de café, on viendra se l’faire tout seul... Pis si t’en veux, j’t’en frai aussi une belle tasse.

SOPHIE — J’vous l’apporterai moi-même, monsieur Lafleur.

ARTHUR — C’est ben correct de même ! Dérangez-vous donc pas pour un vieux singe comme moé !

[99]

NARRATEUR — Phil monta au deuxième en vitesse, mais Sophie prit le temps de donner un gros bec sonore sur la joue de monsieur Latleur. De la chambre au deuxième, on pouvait entendre Arthur, qui faisait la vaisselle en marmonnant.

ARTHUR — Ah, la jeunesse d’aujourd'hui ! Y sont ben plus libres que dans not' temps... J’me demande si y vont être plus heureux qu’nous autres, par exemple... J’aime autant les savoir icitte ensemble à maison qu’en train d’courailler j’sé pas trop où en ville.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[100]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Deuxième partie

Chapitre onze

QU’EST-CE QUE
LA LIBERTÉ ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — Jacques Larsen avait pris la proposition de France au sérieux. Pour le cours de la semaine suivante, il avait revêtu son vieil uniforme de la garde paroissiale, pour faire comme s’il était un vrai policier. Lorsqu'il entra dans la classe, des « Oh ! » et des « Ah ! » de surprise l’accueillirent. Dédé osa lancer tout haut :

DÉDÉ — Bonjour, la police ! Bonjour, la police !

NARRATEUR — Jacques Larsen ne se laissa pas impressionner par cette remarque. Il avait décidé de jouer le grand jeu avec ses étudiants. Aussi prit-il, dès le départ, une voix basse et rauque pour dire :

M. LARSEN — Bonjour, les jeunes ! Vous savez qu’on est pas icitte pour rire. Alors, pas de blagues, et mettons-nous à l’œuvre. Alors, voyons, qui est le premier témoin ?

NARRATEUR — Tous restèrent bouche bée. Leur professeur si sérieux d’habitude qui jouait à l'impro ! Sur le coup, personne n'osa dire un mot.

M. LARSEN — Si personne ne se porte volontaire, j'en désignerai un moi-même.

NARRATEUR — Les six étudiants qui avaient été amenés au poste de police la semaine précédente avaient été mis au courant de la mise en situation préparée en leur absence. Même si France les avait convaincus qu’ils avaient tout à gagner à venir se défendre devant leurs pairs, ils avaient eu certains doutes sur le bien-fondé de cette démarche. Cependant, en voyant l’accoutrement de monsieur Larsen, Éric ne put résister à la tentation d’entrer dans le jeu. Aussi s’avança-t-il le [101] premier jusqu’au bureau du professeur. Monsieur Larsen lui fit mettre la main sur un livre traitant de la métaphysique d’Aristote, qui tenait lieu de Bible. De sa voix de faux baryton, il déclama tout fort :

M. LARSEN — Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Mettez la main droite sur l’Évangile et dites : « Je le jure ».

NARRATEUR — Éric répéta timidement :

ERIC — Je l’jure.

M. LARSEN — Très bien, mon gars. Approche-toi plus près de mon bureau pour que tout le monde puisse bien te voir et t’entendre. Maintenant, dis-moi si c’est toi qui as posé cette bombe et écrit ces graffiti.

NARRATEUR — Pour se donner une contenance, Éric prit un ton officiel.

ERIC — Comme je l’ai dit à votre consœur la semaine dernière, je n’ai jamais caché à personne que j’étais l’auteur de certains écrits politiques apparaissant sur les murs du cégep, mais j’ai nié avoir posé une bombe. D’ailleurs, d’autres témoins viendront confirmer que j’étais avec eux pendant toute la journée de l’explosion.

M. LARSEN — On verra ça plus tard. Pour le moment, dis-moi pourquoi tu écrivais sur les murs. Tu ne pouvais pas faire des affiches, comme tout le monde ?

ERIC — Personne ne lit les affiches, monsieur l’agent, mais tout le monde lit les graffiti. Je voulais que mes messages soient lus.

M. LARSEN — Mais tu savais que le règlement interdit d’écrire sur les murs, et tu l’as fait quand même.

NARRATEUR — Marc leva la main frénétiquement pour prendre la parole.

M. LARSEN — Est-ce que ce que vous avez à dire est en rapport avec la déposition du témoin ?

[102]

MARC — Oui, monsieur Larsen... m... m... monsieur l'agent, je veux dire : j'avais moi-même averti Éric Sasseville qu'il était interdit d’écrire sur les murs au moment où je l’avais surpris un soir, en train de barbouiller le mur des toilettes.

NARRATEUR — Il y eut un murmure dans la classe. Certains n’appréciaient pas cette déclaration de Marc. Monsieur Larsen frappa sur son bureau pour ramener le calme et dit d’une voix sévère qu'on ne lui connaissait pas :

M. LARSEN — Silence, ou je fais évacuer la salle ! Éric, dis-moi maintenant pour quels motifs tu écrivais ces choses sur les murs ?

ERIC — C’était ma façon de rendre publique l’existence d'un groupe de jeunes qui prennent à cœur l’avenir de leur pays, le Québec !

NARRATEUR — Roland, le plus vieux de la classe, qui avait été absent la semaine précédente, sursauta à cette déclaration et prit la parole avant même que le pseudo-policier ne l’y autorise.

ROLAND — Mon pays, c’est pas le Québec, c’est le Canada, à c’que je sache. Au cas où vous le sauriez pas, au référendum de 1995, la majorité des Québécois a dit *non* à Parizeau et *oui* au Canada.

NARRATEUR — Jacques Larsen intervint rapidement pour éviter que le débat ne dégénère en engueulade politique.

M. LARSEN — Vous parlerez lorsque je vous le dirai, sinon je vous expulserai de la salle. C'est-tu assez clair ? Éric, qu’as-tu à ajouter ? Ne reconnais-tu pas que, dans notre système démocratique, lorsque la majorité l'emporte, la minorité doit se soumettre ?

ERIC — Le fait d’être minoritaire n’implique pas que j'aie tort. La majorité peut tout aussi bien se tromper, vous savez.

NARRATEUR — Suzie leva la main pour demander la parole. Le professeur l'autorisa à parler.

SUZIE — Je comprends qu’Éric ait voulu défendre ses idées politiques, mais cela n’empêche pas qu’il a désobéi à la loi. Il a voulu être son propre maître en faisant fi des lois et des opinions des autres.

[103]

ERIC — J'ai agi en toute légitimité en propageant l'amour et le respect du pays que m’a appris mon père et qu'il a lui-même appris du sien...

NARRATEUR — Cette fois-ci, Patricia, qui était d'origine anglaise, lui coupa carrément la parole.

PATRICIA — Moi, si j’faisais c’que mes parents me disent, j’irais dans une école anglaise et je m’battrais pour le respect de ma langue maternelle au Québec. Mais j'ai pensé, dans ma grosse tête de bloke, que je devais d'abord respecter les lois du Québec et la langue de sa majorité.

NARRATEUR — Monsieur Larsen essaya de ramener la discussion au niveau judiciaire.

M. LARSEN — Je pense que vos raisons sont claires, mon bonhomme. Ce sera à la justice de décider de votre sort. Vous pouvez vous retirer. Au suivant !

NARRATEUR — Éricka, Christine, Sophie, Dédé et Phil vinrent tour à tour répéter ce qu’ils avaient déjà dit à la vraie policière, la semaine dernière, mais toute la classe savait déjà tout cela. À la fin des dépositions, France dit au prof :

FRANCE — Je sais, monsieur Larsen que c'est moi qui ai proposé toute cette mise en scène, mais serait-il possible que nous aussi, nous ayons le droit de nous prononcer sur la question ?

NARRATEUR — Monsieur Larsen ne demandait pas mieux que de quitter son rôle de policier et reprendre celui de professeur. Aussi sauta-t-il sur l’occasion.

M. LARSEN — Pour ma part, j'ai terminé mon enquête. Votre professeur m'a dit qu’il reviendrait après la pause. Alors, vous pourrez en discuter avec lui à son retour.

NARRATEUR — Sur ce, monsieur Larsen quitta rapidement la salle et profita de la pause pour changer de costume et revenir à son veston gris habituel. De retour en classe, plusieurs étudiants et étudiantes vinrent le féliciter de son rôle et France lui proposa de nouveau :

FRANCE — Ne pourrait-on pas continuer le débat en formant deux camps, celui des pour et celui des contre ?

 [104]

NARRATEUR — Monsieur Larsen, qui ne tenait pas à organiser une nouvelle mise en situation, coupa France dans son élan :

M. LARSEN — Écoute, France ! Je crois qu'on ne devrait pas forcer une personne à parler si elle ne veut pas débattre de questions aussi litigieuses. Pourquoi ne pas laisser tout simplement les gens dire ce qu’ils ont à dire, s’ils en ont vraiment envie ?

NARRATEUR — Pour une fois, tous trouvèrent que la proposition de monsieur Larsen était des plus sensées. France proposa même que l’on commence par entendre la position du prof, mais il refusa tout net.

M. LARSEN — Je préférerais ne pas parler le premier, pour éviter de vous influencer dans un sens ou dans l’autre. Par contre, je peux continuer à faire respecter l'ordre des interventions et, lorsque j’en sentirai moi-même le besoin, je parlerai à mon tour. Qu’en dites-vous ?

NARRATEUR — Tous furent d'accord avec cette procédure qui leur laissait, en fait, le champ complètement libre de dire ou non ce qu’ils pensent. France, elle-même, se porta volontaire pour faire la première intervention.

FRANCE — Moi, ce qui m’a le plus surprise, c’est la foi profonde d’Éric dans la cause de l'indépendance. Je crois que c'est la première fois que je rencontre un jeune de mon âge aussi convaincu à ce sujet et j'avoue que je ne pensais pas que ça existait. J’aimerais que tu nous dises, Éric, ce qui te motive si fortement.

NARRATEUR — L’ensemble de la classe approuva la question, sauf Marc qui bougonna quelque chose que personne ne comprit. Éric réfléchit un instant avant de dire :

ERIC — Si j'te disais, France, que, moi aussi, je suis surpris de ta question. Chez moi, on était indépendantiste avant que j’vienne au monde. Pour moi, l’idée d’un pays qui soit le nôtre est naturelle, c’est l’inverse qui ne l’est pas. Le pays, ça veut dire un coin de terre qui nous appartient, où on fait c’qu’on veut, comme on veut, avec qui on veut, quand on veut. Où personne ne vient nous dire quoi faire et comment le faire. Où on parle not' langue avec not’ accent. Où on se r’trouve partout dans not’ culture, not' mentalité. Le pays, pour moi, c’est ce à quoi je m'identifie le plus profondément, c’est une extension de moi, c’est ce qui me définit.

[105]

NARRATEUR — Les paroles d’Éric en émurent plusieurs, mais pas Sophie qui souleva la première objection.

SOPHIE — Moi, ce qui me définit, c’est moi-même. Je suis Sophie Tremblay, c’est là mon premier et mon seul pays.

NARRATEUR — Phil comprit tout de suite à quoi Sophie faisait allusion, mais il n’avait trouvé encore aucune réponse à sa question. C’est Éric qui répliqua :

ERIC — Mais ton nom, il se dit dans une langue particulière. Ton corps a été fait des gènes et des cellules de tes parents. Ton esprit a été forgé dans la culture québécoise, sinon tu ne serais pas Sophie Tremblay. Tu serais peut-être Sophia Tremblaya ou Sophis Guanotakis, que sais-je, moi ? Que tu le veuilles ou non, tu ne peux nier tes origines, elles sont inscrites au plus profond de toi-même.

NARRATEUR — Phil voulut venir à la rescousse de son amie et objecta :

PHIL — Veux-tu dire que nous ne sommes pas libres, que nous sommes déterminés par nos origines ?

NARRATEUR — Éric lui répondit gravement, comme s’il lui révélait son plus grand secret.

ERIC —Oh si, nous sommes libres, même si, parfois, on tente de nous enlever notre liberté. Et nous le serons encore davantage individuellement, lorsque collectivement les Québécois et Québécoises auront brûlé les restants du joug de la conquête. Allez voir ailleurs. Allez-y, aux U.S.A. ! Vous verrez c’que j’veux dire quand je parle de gens libres dans un pays indépendant.

NARRATEUR — Patricia profita de ces derniers mots pour s’immiscer dans la discussion.

PATRICIA — La liberté, c’est une voie à double sens...

ERIC — Que veux-tu dire par là ? Explique-toi mieux que ça, si tu veux qu’on te comprenne.

PATRICIA —C’est très simple à comprendre, pourtant ; mais ça m’surprend pas que toi, tu n’aies pas compris. La liberté, c’est valable pour tous, y compris pour [106] ceux qui sont en désaccord avec nos idées. Tout le monde a droit à ses pensées et à ses opinions. Nous ne sommes pas obligés d’être d’accord avec toi simplement parce que nous sommes tous Québécois ! On peut être Québécois et fédéraliste, tu sais. Ou Québécois et anglophone, ou allophone.

NARRATEUR — Éric ne répondit pas tout de suite à Patricia. Il cherchait encore ses mots, lorsque Jacques Larsen en profita pour ajouter son grain de sel.

M. LARSEN — Je peux vous dire, quant à moi, que ce cours de philosophie se doit d'être un lieu où chacun peut dire librement ce qu’il pense, sans crainte d'être mal jugé ni même pénalisé à cause de ses idées. Les pensées ne font jamais de mal à personne, et pourtant, ça semble être la chose la plus difficile à partager.

NARRATEUR — Éricka osa s’opposer à la position de son prof.

ERICKA — Je pense qu'au contraire, il y a des pensées qui nous font très mal. Quand je pense à mon père qui est en prison, j’en ai mal au ventre. Quand je pense à tous ceux qui souffrent de la faim, de la misère ou à cause de la guerre, ça m’fait pleurer. Mais quand je pense à ce pays à construire paisiblement ensemble, l'espoir me ranime. Il y a même des pensées qui me font rire, comme d’imaginer monsieur Larsen en policier. C'était la première fois que je voyais un policier- philosophe... et, probablement, la dernière !

NARRATEUR — Toute la classe rit de la dernière remarque d’Éricka, y compris monsieur Larsen lui-même. Marc, qui n’avait encore rien dit, profita de l’occasion que lui avait inconsciemment offerte Éricka pour libérer toute sa hargne :

MARC — Moi, la pensée qui m’fait le plus mal, c’est de savoir que j’travaille comme un nègre pour réussir mon cours, alors que d’autres ne trouvent rien de mieux à faire que d’écrire des folies sur les murs. J’ai appris de mes parents et de mes professeurs à respecter mon prochain, à me soumettre à la loi, à ne pas traverser au feu rouge, à faire ce qu’on attendait de moi. Jusqu'à maintenant, je croyais que le but de l’éducation, c’était de former des citoyens respectueux et responsables, mais tout ce que j'entends ici c’est contestation et indépendance. Ce que nous propose Éric, ce n’est rien d’autre que l’anarchie. Mais moi, je crois pas à ça, un pays sans loi ni gouvernement. Ce s’rait le chaos, le désordre, des tueries sans fin. On retournerait à l'âge des cavernes. Sans loi, sans police pour les faire respecter, sans morale sociale, un pays ne peut exister.

[107]

NARRATEUR — Phil retint Éric, qui voulait sauter sur Marc, et se chargea de traduire la pensée de son ami en mots qui seraient plus efficaces que des coups de poing.

PHIL — Tu sais que tu exagères grossièrement, Marc. Il y a une marge entre dire c’qu’on pense, défendre ses idées et manquer de respect pour les lois d’un pays. Je ne crois pas que tu aies fait la preuve que nous ayons manqué à quelque loi que ce soit, du simple fait que nous nous soyons exprimés librement dans cette classe. Tu ne crois pas, au contraire, que ça fait du bien de temps en temps de dire c’qu’on pense, plutôt que de toujours écouter ce que les profs pensent ? Tu trouves pas que nous, les étudiants, on a besoin autant qu’eux, sinon plus, de penser et de s’exprimer librement ?

NARRATEUR — Marc ne voulait pas se mettre le professeur à dos, aussi répondit-il moins agressivement :

MARC — Cette fois-ci, ç’a bien été, mais qu’est-ce qui m’dit que ce s’ra toujours de même ? Qu’est-ce qui me prouve qu’en sortant d’ici, une bombe ne me sautera pas dans face ?

NARRATEUR — La classe tout entière était exarcerbée par les propos délibérément provocateurs de Marc. On commençait à se demander où il voulait en venir. Dédé se pencha vers Christine pour lui dire assez fort :

DÉDÉ — C’est une très bonne idée, ça. On devrait mettre une bombe dans un de ses joints pour qu’elle lui pète dans gueule !

NARRATEUR — Marc avait entendu les propos de Dédé. Il lui hurla :

MARC — Attends-moé donc à porte t’à l’heure, Dédé, pour me répéter en face c’que tu viens d’dire dans mon dos !

NARRATEUR — En raison de la tournure de plus en plus violente de la discussion, le professeur s’interposa énergiquement.

M. LARSEN — Bon, c’est assez de chicane pour aujourd'hui ! On va s’Iaisser là-dessus pour donner l’temps à tout l’monde de réfléchir froidement à la situation. Vous pouvez partir, sauf toi, Marc. Je voudrais te voir un instant.

[108]

NARRATEUR — Lorsque tout le monde fut sorti, monsieur Larsen dit à Marc :

M. LARSEN — Écoute, Marc, tu étais le seul à tenir des propos accusateurs à l'endroit d’étudiants dont on n’a encore aucune preuve de leur culpabilité. Je veux que tu cesses de porter des jugements téméraires, particulièrement à l’endroit d'Éric, sans quoi je devrai t’expulser de la classe pour désordre et non-respect de tes confrères et consœurs. C’est compris ?

NARRATEUR — Marc ne fit qu'acquiescer de la tête et demanda s’il pouvait s’en aller. Évidemment, Dédé avait déguerpi. Marc se dit en lui-même :

MARC — « Tu perds rien pour attendre Dédé, j’t’aurai ben au détour, toé pis ta maudite gang de flyés. »

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[109]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Deuxime partie

Chapitre douze

D’OÙ VENONS-NOUS ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — Pendant que monsieur Larsen retenait Marc dans la classe, Dédé en profita pour rejoindre Phil et Éric au pas de course. Il les rattrapa finalement à la sortie des étudiants et leur cria tout essoufflé :

DÉDÉ — Aaah ! Attendez-moi, les gars ! J’vous dis que j’l’ai échappé belle, là ! Ce fou de Marc voulait s’en prendre à moi juste parce que j’avais fait une farce avec Christine !

NARRATEUR — Phil voulut calmer Dédé et tempérer son opinion au sujet de Marc.

PHIL — J’suis d’accord avec toi, Dédé : Marc s’est vraiment mal comporté pendant la discussion. Mais tu sais, il a peut-être d’autres problèmes que nous ne connaissons pas et qui le poussent à agir ainsi.

NARRATEUR — Éric s’emporta.

ERIC — Tu prends sa défense, maintenant, alors que, tout à l’heure, il nous accusait de tous les maux de la terre ! T’es bien naïf, mon vieux. Moi, j’te dis que c’est par jalousie qu’il agit ainsi. Il nous en veut parce que nous avons réussi à convaincre la classe de notre innocence. Tu sais, moi, ça m’surprendrait pas qu’ce soit lui qui ait placé cette bombe et qu’il essaie maintenant de faire passer ça sur not’ dos.

NARRATEUR — Dédé sursauta à cette idée.

DÉDÉ — C’est vrai, ça ! J’avais pas fait le lien jusqu’à maintenant, mais ce serait très possible qu’un drogué comme lui ait fait ce genre de coup platte [[9]](#footnote-9)\* pendant une de ses hallucinations. Et puis, il est aussi capable que nous d’en fabriquer une, il suit des cours de chimie et il va au labo qui est pas bien loin du lieu de l’explosion.

[110]

NARRATEUR — Éric allait acquiescer aux propos de Dédé, mais Phil intervint plus vite que lui :

PHIL — Écoutez, les gars, faudrait pas sauter trop vite aux conclusions et porter, comme lui, des accusations sans preuves ! J’ai peut-être l'air ben naïf, mais faut quand même pas me prendre pour une poire. Il faudrait d'abord vérifier si vos soupçons sont fondés, et ensuite porter des accusations, autrement personne ne nous croira. Ils penseront tous que c’est nous qui voulons nous débarrasser de Marc.

ERIC — C’est facile à dire, ça, qu’il nous faut des preuves, mais où veux-tu qu’on les trouve, ces preuves ? La police elle-même a rien trouvé, comment veux-tu que nous, nous trouvions quelque chose ? Pense pas que Marc va venir tout nous confesser comme ça. Ils nous hait assez pour nous tuer.

NARRATEUR — Phil allait dire qu’il n’avait pas peur de Marc lorsque ce dernier les rejoignit avec l'intention manifeste de s’en prendre à Dédé.

MARC — O.K., Dédé, cette fois-ci tu pourras pas te sauver. Défends-toi, si t’es capable !

NARRATEUR — Phil et Éric eurent tout juste le temps de sauter sur Marc pour l’immobiliser avant que son poing n’atteigne le visage de Dédé. Dédé voulut profiter de la situation pour le frapper à son tour. Marc réussit cependant à éviter le coup en baissant sa tête, et c'est Éric qui encaissa le coup et lâcha prise. Phil put tout de même retenir Marc à lui seul. Il cria à Dédé :

PHIL — Dédé, arrête ! Fais pas l'fou à ton tour !

DÉDÉ — Laisse-moi lui régler son compte. Il l’a bien mérité.

NARRATEUR — Voyant cela, Phil se plaça entre les deux belligérants pendant qu’Éric se relevait péniblement.

PHIL — Écoutez, vous deux ! Cessez vos enfantillages. Il y a de bien meilleures façons de régler nos problèmes, vous pensez pas ? Allons prendre un café et parlons-en.

[111]

NARRATEUR — Marc fut surpris de voir que Phil ne se liguait pas contre lui. Il prit un air renfrogné, mais il semblait maintenant plus malheureux qu’en colère.

MARC — J’aime pas le café, pis j’ai pas l’temps ni l’envie de vous parler.

NARRATEUR — Éric ne l’entendait pas de cette façon. Il dit d’un ton menaçant :

ERIC — Si toi, t’as rien à nous dire, nous autres on a une couple de questions à te poser. Pourquoi t’en prends-tu à nous ? On t’a rien fait. Ça s’rait pas toi, par hasard, qui aurait posé cette bombe ?

NARRATEUR — Marc ne répondit rien. Il haussa seulement les épaules et leur tourna le dos pour regarder par la fenêtre. La première neige s’était mise à tomber lentement. Il était beaucoup plus gros et plus fort qu’Éric, mais ce dernier comprit qu’il ne voulait pas se battre avec lui. Dédé le comprit aussi, et lui tendit la main.

DÉDÉ — O.K., c’est fini, on n’en parle plus. Je retire mes paroles, ça va ?

NARRATEUR — Marc ne bougeait pas. Il fixait la neige qui tombait. Dédé garda la main droite tendue vers lui. Phil s’approcha enfin et lui tapa amicalement sur l’épaule en disant doucement :

PHIL — Si on allait plutôt régler ça en prenant une bière après les cours, qu’en dis-tu ?

NARRATEUR — Marc regarda Phil droit dans les yeux, mais ne pouvant rien dire, il fit simplement signe que oui.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[112]

NARRATEUR — Le *Souterrain* était ce genre de bar des années 70 qui se cachait dans le sous-sol humide d’un vieil hôtel de la rue Principale. Tout y était vieux, brun et sale. On y faisait jouer continuellement des disques grinçants des Beatles et des Stones. C'était le lieu de rencontre favori de tous les marginaux de la région. Phil et ses amis en avaient fait leur refuge où ils pouvaient bavarder pendant des heures devant la même bière. Éric et Dédé arrivèrent les premiers. Phil les rejoignit peu de temps après. Comme Marc ne se montrait toujours pas, Dédé se dit tout haut :

DÉDÉ — J’me demande s'il va pas changer d’idée et se r’virer contre nous encore une fois ?

PHIL — Je n’sais pas... J'ai appris par France, son ancienne blonde, que son père est mort l'an dernier d’un accident de travail. C'est depuis ce temps, qu’il s’est garroché dans la drogue, et c’est pour cette raison que France l’a laissé. Elle m’a dit qu'il vivait seul, dans une chambre du centre-ville, et qu’il ne parlait plus à personne. Elle était bien surprise qu’il ait accepté mon invitation.

NARRATEUR — Sur ces mots, Marc fit son apparition près de leur table. Il ne leur dit rien, mais alluma un joint et l’offrit à Dédé. Devant son air perplexe, Marc se mit à rire, puis le rassura.

MARC — Aie pas peur, c'est rien qu’une rouleuse. C’était juste pour voir si tu faisais la différence.

DÉDÉ — Je l'savais, qu’est-ce que tu penses ? J'ai déjà fumé, comme tout l’monde !

NARRATEUR — Tout le monde rit, car tous savaient que Dédé était absolument incapable de respirer la fumée de cigarette sans s’étouffer. La glace était brisée et Marc engagea tout de suite la conversation en plongeant dans le vif du sujet.

MARC — J’suis venu juste pour répondre à Éric. Contrairement à ce qu’il pense, ce n’est pas moi qui ai mis cette bombe.

ERIC — Pourquoi est-ce que je te croirais, Marc, après toutes les insinuations que tu as lancées pendant le cours ?

[113]

MARC — Et pourquoi est-ce que moi, je vous croirais ?

NARRATEUR — Phil intervint dans le débat, pour éviter que la conversation ne dégénère à nouveau.

PHIL — Et si on se donnait mutuellement le bénéfice du doute, en attendant d'avoir des preuves plus solides ?

NARRATEUR — Éric et Marc acceptèrent la trêve proposée et commandèrent les premiers pichets.. Le reste de la soirée se déroula joyeusement : ils discutèrent de motos, de films, de filles, des cours et de leurs profs. Après une couple de bières, Phil leur parla de ses parents, de leur divorce et de la vie avec son père. Marc écouta sans dire un mot, puis leur confia lui aussi :

MARC — Mon père à moi est mort accidentellement l’an dernier : il est tombé d'un échafaudage. La compagnie a été exonérée de tout blâme, mais j’ai su par ses amis que l'échafaudage en question n’était pas sécuritaire. Il était rouillé de bord en bord. Les hommes avaient demandé qu'on le change, mais le patron disait que ça coûtait trop cher. Alors ils ont refusé de travailler dessus. Le contremaître a appelé mon père pour qu'il fasse le travail à leur place, sans lui dire pourquoi les autres refusaient de travailler. Comme il avait besoin d’argent, il faisait souvent des jobines comme ça, sous la couverte. L’échafaudage a cédé sous son poids. Évidemment, personne n'a payé parce que c'était du travail au noir. La compagnie s’en est tirée en se procurant un échafaudage neuf. Pensez-vous que c'est juste, ça ? Moi ça m'a écœuré ! Parlez-moi plus de la justice des patrons ni qu'il faut aimer son prochain. Ça pogne plus. Y a rien de vrai là-dedans !

NARRATEUR — Éric découvrait en Marc la même révolte qu’il portait en lui, depuis que son père était en prison. Phil ne disait rien, mais écoutait attentivement. Dédé voulut encourager son nouveau camarade.

DÉDÉ — Tu sais, moi non plus, je ne crois pas tellement à la justice et à l'amour humain, mais je crois en la justice divine, même si je ne pratique aucune religion. Tu sais, je ne dirais pas ça en classe, mais, je crois en un Dieu qui est notre père à tous, qui nous aime et qu’on va rejoindre après la mort.

NARRATEUR — Le sérieux inhabituel de Dédé surprit tout le monde, lui le premier. Phil lui demanda tout aussi sérieusement :

[114]

PHIL — Qu'est-ce qui te fait croire que Dieu existe ? Moi, je n’ai pas encore trouvé une raison suffisamment solide pour affirmer ou nier son existence aussi clairement que toi.

DÉDÉ — Chez nous, nous lisions la Bible pendant les repas, quand j'étais jeune. Je me souviens très bien qu’on y lisait qu’*au commencement, Dieu a fait le ciel et la terre...*

ERIC — Je ne voudrais pas te contrarier, Dédé, mais on a appris en physique que le ciel, la terre et les autres planètes n'étaient qu’une partie du système solaire.

NARRATEUR — Marc, qui avait été fortement impressionné par le discours de Dédé, voulut appuyer sa position.

MARC — Peut-être que dans la Bible on voulait parler de l’univers quand on utilisait le mot *ciel* ? Peut-être que la terre et le système solaire ont eu un commencement physique, mais que l'univers, lui, a été créé par Dieu ?

ERIC — Vous supposez tous les deux que l’univers a eu un commencement, mais qui vous dit qu’il n’a pas toujours existé ?

MARC —Toutes les choses ont un commencement et une fin, c’est vrai aussi pour l’univers.

PHIL — Mais si toute chose a un commencement et une fin, pourquoi en serait-il autrement pour Dieu ?

ERIC —Tu as un bon point là, Phil. Pour que les choses aient un commencement, il faut que leur créateur, lui, n’en ait pas, sinon il sera lui-même créé par une autre entité qui, elle, ne devrait pas avoir de commencement.

PHIL — Alors, cette entité qui a toujours existé, ce pourrait tout aussi bien être l’univers.

NARRATEUR — Marc dit, dubitativement :

MARC — Je l'sais pas ! J’sais plus ! Vos questions me brouillent les idées. Avant qu’on en parle, tout me semblait plus clair. Quand j'ai affirmé, tantôt, que toute chose a un commencement, je voulais dire que toute chose a une cause. [115] Toute chose arrive parce que quelque chose d’autre la fait arriver. Le pop-corn éclate à cause de la chaleur du réchaud. Le réchaud est allumé parce que quelqu’un l’a allumé, etc.

NARRATEUR — Personne ne sut que rajouter sur le moment. Éric se leva pour aller aux toilettes et Dédé commanda un bol de pop-corn. À son retour, Éric semblait avoir trouvé une réponse qu’il leur exposa :

ERIC — Marc, tu dis que toute chose a une cause. Mais tu sais, si toutes les parties de l’univers ont une cause, cela ne prouve pas que l’univers lui-même a une cause.

MARC — Je ne te suis pas.

ERIC — Eh bien, imagine-toi une grosse machine, réellement énorme, mais construite à partir de petites pièces.

MARC — Oui ! j’la vois, là, ta machine. Et après ?

ERIC — Ne vois-tu pas aussi que, même si les pièces de la machine étaient toutes petites, ça ne voudrait pas dire pour autant que c’est une petite machine. Les pièces pourraient être légères et ce pourrait cependant être une machine pesante. Ce qui est vrai d’une pièce n’est pas nécessairement vrai pour l’ensemble. Ainsi, il se pourrait que chaque partie du monde ait une cause, sans que le monde lui-même en ait une.

PHIL — Oui, mais là, on revient à ce qu’on disait au début : il se pourrait que l’univers n’ait pas eu de commencement.

MARC — Ça a pas de sens !

ERIC — Mais oui ! C’est pourtant simple. Il n’y a que deux possibilités : ou bien le monde a eu un commencement ou bien il n’en a pas eu.

MARC — Là n’est pas la question. La vraie question, c’est de savoir si le monde a été créé par Dieu ou non. Et là, moi, je ne vois qu’une seule possibilité : le monde a été créé par Dieu. Je ne peux pas concevoir qu’un univers si majestueux se soit fait tout seul, sans qu’aucun esprit ne l’ait planifié. Et si Dieu a créé l’univers, alors il a eu un commencement et ça répond à ton autre question.

[116]

NARRATEUR — Marc était tout fier de son exposé. Il s’arrêta un moment pour prendre une grande gorgée de bière, puis soupirer d’aise. Dédé, qui ne disait rien depuis le début, trop occupé qu’il était à boire deux fois plus de bière que les autres, pensa qu'il était temps d’intervenir dans le débat.

DÉDÉ — Non, c’est pas ça ! Vous n’y êtes pas ni l’un ni l'autre. C’est un problème mathématique, Marc, pas un problème religieux. Faut pas confondre. Et il n’y a pas que deux possibilités, Éric, mais bien quatre. Si tu as deux ensembles ayant deux possibilités chacun, en les réunissant ça en fait quatre. J’ai travaillé assez longtemps dans un *fast food* pour comprendre ça. Supposons, par exemple, un hamburger et des frites. Tu as le choix entre : un hamburger sans frites ou un hamburger avec frites, ç’en fait deux. Mais, tu peux avoir aussi des frites sans hamburger et même n’avoir ni hamburger ni frites.

PHIL — Peut-être, oui. Je commence à t'comprendre et c’est pas fou du tout. T’es pas aussi soûl que je l’pensais. Nous parlions du commencement du monde et de l’existence de Dieu, et toi tu as fait le lien avec quatre possibilités. Mais comment ça s'applique à notre sujet ?

DÉDÉ — C'est toi qui dois être soûl pour me demander ça, parce que c'est vraiment simple, regarde :

*1ère possibilité*

Le monde a eu un commencement et a été créé par Dieu.

*2e possibilité*

Le monde a eu un commencement, mais n’a pas été créé par Dieu.

*3e possibilité*

Le monde n’a pas eu de commencement, mais il a été créé par Dieu.

*4e possibilité*

Le monde n'a pas eu de commencement et n’a pas été créé par Dieu.

[117]

MARC — La troisième proposition est impossible. Elle se contredit elle-même. D’un point de vue purement mathématique, je dois admettre avec toi, Dédé, que les trois autres font effectivement partie du domaine des possibilités. Reste à savoir laquelle est la bonne.

NARRATEUR — À mesure que la soirée avançait, Dédé se rendait compte qu’il s’entendait de mieux en mieux avec Marc. Il lui répondit, tout heureux :

DÉDÉ — Enfin ! Un qui me comprend ! Je ne parle pas de ce qui est vrai ici, mais seulement de ce qui est possible. Tu as le droit de croire que le monde aura une fin ; cependant, il est également possible qu’il n’en n’ait pas. Et tu peux tout aussi bien croire qu’il a commencé, mais il reste possible qu’il n’ait pas commencé.

PHIL — Tu veux dire qu’on ne peut pas en arriver à une seule réponse. C’est ça ? On peut y réfléchir tant qu’on veut, on arrivera toujours à ces quatre possibilités. Ça veut dire qu’on peut avoir plusieurs réponses contradictoires à nos questions ?

ERIC — En tout cas, moi, ce qui m’intéresse, c’est de trouver celle qui semble la plus plausible.

NARRATEUR — Marc n’écoutait plus. Il était emporté, malgré lui, dans un de ses voyages hallucinatoires. Il était dans un immense vaisseau spatial et regardait le ciel par le hublot. Les étoiles formaient un grand carré, lui-même formé de quatre carrés plus petits. Une enseigne illuminait le ciel. Il y était écrit, au-dessus d’une flèche clignotante : *Auberge des quatre possibilités.* Soudain, il se retrouva dans le hall de l’auberge où une jeune fille lui souriait : c’était France. Elle lui tendait la main, mais il n’arrivait pas à l’attraper. Tout à coup, elle disparut. Il courait, courait, courait vers une lumière. Il s'approcha et vit un grand chevalier en armure. Le chevalier souleva son heaume : c’était son père. Il se réveilla en criant :

MARC — Papa ! Papa !

NARRATEUR — Éric, Phil et Dédé le rassurèrent du mieux qu’ils purent. Dédé lui proposa calmement :

DÉDÉ — Viens, je te ramène chez moi. Tu pourras y passer la nuit si tu veux.

[118]

NARRATEUR — Marc ne pensa même pas à refuser tellement il était perdu. Il les suivit docilement jusqu'à la Toyota de Dédé où il s’endormit aussitôt assis sur le siège avant.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — Éric arriva tard au logement qu'il partageait avec Éricka. Dès son arrivée, elle lui tendit une lettre en précisant :

ERICKA — Tiens, c’est arrivé ce soir par huissier.

ERIC — Par huissier ? Est-ce que ça vient de la police ?

ERICKA — Non, ça vient du cégep.

NARRATEUR — Éric l'ouvrit rapidement et lut tout haut :

ERIC — *Attendu les événements graves auxquels vous avez été mêlé ;*

*Attendu que ces événements ternissent l’image et la réputation de la clientèle étudiante, du personnel du cégep et de son administration ;*

*Vous êtes, par la présente, temporairement retiré de la liste des étudiants inscrits, jusqu'à ce que toute la lumière soit faite sur le rôle exact que vous avez joué dans ces dits événements.*

NARRATEUR — Éric demeura un instant silencieux. Puis il demanda froidement à sa sœur jumelle :

ERIC — En as-tu reçu une, toi aussi ?

ERICKA — Oui. Mais moi, c'est une simple réprimande qu’ils vont verser à mon dossier. Christine m'a appelée tout à l’heure pour me dire qu’elle et Dédé en ont reçu une semblable. Qu'est-ce qu’on va faire, Éric ? Ils ne nous lâcheront donc jamais !

ERIC — On n’a pas grand choix, ma pauvre vieille ! Va falloir se battre encore plus. C’est tout c’que j’peux t’dire pour le moment. Faut pas m’en demander plus cette nuit, j’suis vidé. J’vais me coucher.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[119]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Deuxième partie

Chapitre treize

VIVONS-NOUS
DANS LE MEILLEUR
DES MODES POSSIBLES ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — La nouvelle de la suspension d’Éric fit la manchette du journal étudiant dès le lendemain. Une rumeur circulait : Jacques Larsen lui-même aurait reçu de la direction du collège une lettre de réprimande pour une activité anti-pédagogique tenue pendant ses cours. Au début du cours de philosophie suivant, tous attendaient anxieusement l'entrée de monsieur Larsen pour savoir ce qu’il en était exactement. Mais il tardait à se présenter. Peu d'étudiants parlaient, chacun semblait perdu dans ses pensées.

ANICK — « Je me demande si monsieur Larsen a été congédié lui-aussi. Ce serait vraiment dommage. Pour une fois que nous avions un professeur qui nous traitait en adultes... »

STEVE — « Je suis content qu’Éric ne soit pas là aujourd’hui. Comme ça, la discussion ne tournera pas au vinaigre comme l'autre fois. On va pouvoir s'exprimer plus aisément à son sujet. »

DÉDÉ — « C’est Marc qui avait raison. Il n’y a ni justice ni amour dans ce monde-ci. Même la direction du cégep nous condamne à partir d’un ouï-dire. Que faire ? Mon Dieu, que taire ? Des fois, je pense que je serais mieux dans un monastère que dans un collège... »

MARC — « Me v’Ià dans de beaux draps ! La semaine dernière, j’voulais rien savoir des idées farfelues d'Éric. J’ai failli me battre avec Dédé, pis, cette semaine, nous sommes devenus les meilleurs amis du monde. Pourquoi j'change si vite d'idée ? »

SUZIE — « Michel est vraiment un gars très gentil. Il m'a montré les paysages d’automne qu’il avait dessinés aux arts plastiques, et je lui ai lu mon poème sur la première neige. Il l’a lu et relu à haute voix. C’était comme si je l’entendais pour la [120] première fois. Je me demande si c'est parce que j’aime ce poème ou la personne qui le lit ? »

ROBIN — « Qu'est-ce que ça fait de mourir ? Ma question est ridicule, quand on est mort, on ne sent plus rien. C’est quand on vit que la mort des autres nous affecte. Je me demande ce que Marc a ressenti lorsque son père est mort. Je ne sais pas si c’était aussi difficile à prendre pour lui que pour moi, lorsque mon frère s’est suicidé ? »

PATRICIA — « La semaine dernière, Éric me rappelait que j’étais minoritaire ici. Aujourd’hui, c’est à son tour d'être exclu de son groupe. C’est bon pour lui. Il devrait comprendre un peu mieux maintenant comment on se sent lorsqu’on est rejeté. »

MICHEL — « Suzie est beaucoup plus sensible que Christine ; son poème était si romantique... Christine, elle, trouve rien de beau ni de bon dans ce monde-là. Elle critique tout et semble jamais contente de rien. Elle est dans un beau pétrin, aujourd’hui ! »

FRANCE — « Marc a l’air beaucoup mieux. Sa rencontre avec la bande d’Éric lui a fait du bien, ça paraît. Il a été tellement gentil cette semaine avec moi. J'pense que j’vais r’prendre avec lui. D’abord, Roch et Richard ne me regardent même plus. Ils aiment mieux sortir ensemble plutôt qu’avec moi. »

GUYLAINE — « Je détesterais ça qu’une chose pareille m’arrive, à moi. Je pense que je serais incapable de remettre les pieds au cégep, j’aurais trop honte. Je ne retournerais même pas au lac : c'est pas assez loin. Je pense que je deviendrais coopérante en Afrique. Au moins là, personne me r’connaîtrait. »

PHIL — « Pourquoi monsieur Larsen n'arrive-t-il pas ? Peut-être que Sophie avait raison et que lui aussi, il a été suspendu. S'il n'est pas là dans cinq minutes, il faudra faire quelque chose, mais quoi ? J’aimerais donc ça, être comme lui : toujours savoir quoi penser, quoi dire en toutes circonstances, peu importe la gravité d’une situation. Mais moi, j'suis là à jongler sans savoir quoi faire pour nous sortir du pétrin. Dans c’temps-là, je me hais assez. J’aurais envie d’être quelqu’un d'autre. »

[121]

ERICKA — « Qu'est-ce qu’on va faire ? Éric n'est plus là pour nous le dire. À la maison, il tourne en rond tout le temps. Il dit plus un mot. Il pense à papa, je l’sais, on n'a pas besoin de s'parler pour ça. Il voudrait lui éviter la honte encore une fois. Moi aussi. Mais comment ? »

CHRISTINE — « Pour quelles raisons ils ont fait ça ? Je ne comprends vraiment pas. Ct’à croire qu’on a porté atteinte à la réputation du cégep ! La police nous demande, à nous, de justifier nos pensées, nos paroles et nos actes. Mais elle, elle n’a de compte à rendre à personne. En tout cas, pas aux étudiants. Pourtant, c’est nous qui écopons des conséquences de ses gestes. On dirait qu’ils se foutent complètement de nous... »

ROLAND — « Ces jeunes savent comment se mettre les pieds dans les plats. Mais faut pas que j'parle contre eux, j’ai fait bien pire à leur âge avec ma gang de motards. Quand on est en bande, on suit les règles de la bande, et les lois pis la police, on s’en fout pas mal ! »

NANCY — « Éric est vraiment allé trop loin, cette fois. Pourquoi n’aurait-il pas des idées plus positives ? Il y a de belles choses dans le monde. O.K., tout n’est pas parfait. C’est quand même le meilleur des mondes possibles. Sauf pour Éric, évidemment. »

SONIA — « Quand c’est pas les parents, c’est l’école qui vient te dire quoi penser et quoi faire. Après l'école, c’est ton patron. Après ton patron, c’est ton chum. Quand est-ce que c'est moi qui décide ? Jamais ! J’me demande si j’vas agir comme ça avec mes enfants. »

SOPHIE — « Phil me trouve belle, mais il ne me voit pas telle que je suis. J'ai un nez trop rond et trop retroussé, un front qui n’en finit plus, des yeux trop écarquillés et des dents trop avancées. Il m'aime, c’est sûr. Et je l'aime aussi, c'est bien ça le pire. Ah ! Que je voudrais me r'trouver toute seule avec lui sur une île du Pacifique, où tout est chaud et beau ! On pourrait y construire le monde qu’on veut avec notre famille et nos amis. C’est utopique, je l’sais bien, mais pourquoi rester ici de toute façon ? Partir ! Loin, loin, loin, loin. »

NARRATEUR — Une professeure du département de philosophie vint avertir la classe qu’il n’y aurait pas de cours ce jour-là, parce qu’on n'avait pas encore trouvé de remplaçant à monsieur Larsen. Il y eut un long murmure dans le groupe. Phil se leva et alla devant la classe.

[122]

PHIL — Écoutez, euh !... Je ne sais pas quoi faire, mais il me semble qu’on ne peut pas laisser ça de même. Comment ça s'fait qu’il faut remplacer monsieur Larsen ? A-t-il été congédié ? Si oui, pourquoi ? Je ne comprends plus rien.

STEVE — C’est toi, Lafleur, avec ta gang, qui es à l’origine de tous ces problèmes, alors essaie pas de nous les mettre sur l’dos maintenant, sous prétexte de venir en aide à monsieur Larsen. Il est bien assez grand pour se défendre tout seul. Moi, j’pense qu’on a plus rien à faire ici. Salut ! J’ai d’autres travaux plus importants à faire.

NARRATEUR — Sur ces mots, il ferma ses livres, s’habilla et s’en alla. Patricia et Nancy le suivirent. Tous les autres restèrent pour écouter ce que Phil avait à dire.

PHIL — Je n’ai vraiment prévu aucun plan. Je trouve juste qu'on devrait faire quelque chose, mais je ne sais pas quoi. Je pensais seulement qu'on pourrait en parler ensemble.

SONIA — Je n’voudrais pas te décourager, Phil, mais j'pense qu'on peut rien faire d’autre que d’attendre que toute cette affaire soit élucidée par la police. Je veux bien croire à votre innocence, mais comment voulez-vous que la direction de l’école, elle, croie une étudiante ? Surtout si elle vient d’une classe dont certains étudiants sont accusés.

PHIL — Pour moi et pour ceux qui ont reçu une simple réprimande, c’est pas trop grave, mais pour Éric et monsieur Larsen, c’est pire. Si Éric ne pouvait revenir au cégep et si monsieur Larsen était congédié, ce serait vraiment injuste !

FRANCE — Moi, je comprends vraiment pas pourquoi ils s'en prennent à monsieur Larsen. Qu’est-ce qu’il aurait fait de mal ? Il n’a rien fait ; il ne s’est même pas prononcé sur votre cas. Il nous a juste permis de parler de la situation parce que nous le lui avions demandé.

MARC — Probablement qu’ils n’ont pas aimé qu’il se présente au cours déguisé en policier.

CHRISTINE — Voyons donc ! Ça s'peut pas que ce soit juste pour ça. Moi, je pense plutôt que quelqu’un du groupe est allé bavasser à la direction. Ça s’rait pas toi, Marc, par hasard, qui te serais ouvert la trappe devant eux ? Après le cours, t’avais l’air plutôt enragé contre nous !

[123]

NARRATEUR — Marc fut surpris par l’attaque véhémente de Christine et, sur le coup, il ne sut que répondre. C’est Dédé qui vint à son secours.

DÉDÉ — Non, Christine, tu te trompes, j'en suis sûr. Après ce cours-là, Marc est venu faire la paix avec nous.

MICHEL — Si c'est juste une réprimande, c’est pas bien grave. Qu’est-ce que ça peut bien faire ? Moi, des réprimandes, j’en ai tous les jours et j’en suis pas mort.

PHIL — Non, non ! Pour nous, c'est pas trop grave, mais pour monsieur Larsen, c’est pire, parce que ça va à son dossier. S’il en accumule trop, il risque d'être suspendu ou même congédié. C’est peut-être à cause de ça qu’il n'est pas ici aujourd’hui.

ERICKA — Faudrait pas oublier Éric non plus là-dedans. C'est lui le pire parce que non seulement il est poursuivi par la police, mais en plus, on le met à la porte du cégep.

NARRATEUR — Les mots d'Éricka tombèrent comme les coups de marteau d’un juge qui ramène la cour à l’ordre. Tous se turent devant la gravité de la situation. Après un court moment de silence, Marc reprit la parole.

MARC — J’m’entendais pas avec Éric. Ça, tout le monde le sait ici. J’suis quand même pas d’accord pour qu'on le mette à la porte. Si c’est ça la règle de la direction dans ces cas-là, on n'est pas sortis du bois ! Personne ne pourra plus rien faire. Au moindre soupçon de la police, on va écoper. C’est vrai qu’il faut faire quelque chose, mais pas juste pour monsieur Larsen et Éric : pour nous aussi ! On peut pas tolérer que quelqu’un soit condamné sans preuves, tout de même !

NARRATEUR — Tous approuvèrent Marc. Christine vint lui serrer la main. Cette fois-ci, la paix était revenue pour de bon dans le groupe. Cependant, on ne savait toujours pas quoi faire. Sophie eut une idée.

SOPHIE — Pourquoi on n’essaierait pas de rencontrer la Direction du collège et lui expliquer notre point de vue ?

ROLAND — C’est une bonne idée. Mais ce sont des gens qui n'ont pas reçu de réprimandes qui devraient aller plaider en votre faveur. La Direction sera peut-être [124] plus portée à les écouter si la défense vient de personnes non impliquées directement dans cette histoire.

NARRATEUR — Les propositions de Sophie et de Roland furent acceptées par la classe. Roland et Marc furent choisis comme porte-parole auprès de la Direction. On s'entendit pour se revoir dès qu’ils auraient obtenu une rencontre officielle.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — Marc et Roland réussirent à obtenir un rendez-vous avec le directeur des services aux étudiants le jeudi suivant. En attendant dans le bureau de la secrétaire, Marc dit à Roland :

MARC — Tu penses pas qu'on devrait s'entendre sur une stratégie avant d’entrer ?

ROLAND — La meilleure stratégie, c’est d'expliquer simplement que monsieur Larsen n’a rien à voir dans toute cette histoire, qu'il a voulu simplement nous aider à démêler une situation qui devenait chaque jour plus complexe.

MARC — Ben non, Roland, c’est pas suffisant ! Ça nous prend un plan pour parler à la fois de la suspension de monsieur Larsen et de celle d'Éric.

NARRATEUR — La secrétaire les regarda en toussotant de façon réprobatrice. Roland répondit tout bas :

ROLAND — Peut-être qu’on devrait essayer de lui démontrer que ce qui s’est passé dans la classe va dans le sens des objectifs du collège.

MARC — C’est en plein ça ! Et que ce que nous avons fait ensemble...

NARRATEUR — Marc ne put terminer sa phrase ; la secrétaire leur indiquait le chemin du bureau de monsieur Sénécal. Marc n'apprécia guère que la secrétaire lui ait coupé sa phrase, d’autant plus qu’il savait très bien où était ce bureau. Monsieur Sénécal était au téléphone lorsqu’ils entrèrent. Ils s'assirent donc sagement dans des fauteuils bien rembourrés en attendant que le directeur termine sa conversation téléphonique et daigne enfin s’adresser à eux.

[125]

DIRECTEUR — Messieurs, soyez brefs ! Je n’ai que quelques minutes à vous accorder. Venons-en aux faits tout de suite, si vous le voulez bien. Je comprends que vous vouliez que la Direction du cégep revienne sur sa décision dans l’affaire Sasseville. Je tiens à vous dire tout de suite qu’une telle décision ne relève pas de moi, mais de la Direction des services pédagogiques. Cependant, je suis disposé à y faire valoir vos arguments, lors de la prochaine réunion des directeurs. Mon rôle n’est-il pas d’aider les étudiants à se faire entendre lorsqu'ils ont des choses vraiment importantes à dire ?

NARRATEUR — De prime abord, le ton froid de l'administrateur intimida les étudiants. Marc réussit tout de même à dire en bégayant :

MARC — Mon-mon-monsieur Sésésénécal, nous ne voulons pppas seulement le retour d'Éric Sasseville, mais aussi le ré-ré-ré-engagement immédiat de monsieur Larsen.

NARRATEUR — La voix du directeur changea presque imperceptiblement :

DIRECTEUR — En quoi cela peut-il bien vous concerner ? Monsieur Larsen est un professeur permanent au cégep. La convention collective actuelle lui assure pleine protection en toute circonstance. Je ne comprends pas pourquoi vous voudriez le mêler à cette affaire ?

ROLAND — Monsieur Sénécal, vous parlez comme si monsieur Larsen avait effectivement besoin de la protection syndicale. Nous voudrions simplement vous expliquer la situation pour éviter l'utilisation de recours onéreux à tous points de vue, et de surcroît, inutiles.

NARRATEUR — Marc admira le beau langage de son vieil ami ; aussi voulut-il se montrer à la hauteur en ajoutant :

MARC — Vous savez comment les ragots se répandent vite dans le collège, monsieur le Directeur. Certains disent que monsieur Larsen a été suspendu ; d’autres parlent même d’un congédiement parce qu’il nous aurait permis de parler de l'affaire Sasseville pendant son cours. La rumeur veut qu’un tel comportement soit anti-pédagogique. C’est pourquoi nous avons voulu vous rassurer sur ce point

[126]

DIRECTEUR — Ici, vous pouvez parler sans crainte. Rien ne sortira de ce bureau et personne ne vous blâmera pour votre démarche.

NARRATEUR — Marc ne put retenir un certain emportement.

MARC — Monsieur le Directeur, nous ne venons pas ici en pensant que nous risquons quelque blâme que ce soit. Au contraire, nous venons vous dire qu'Éric Sasseville et monsieur Larsen n'ont rien tait qui porte atteinte à la réputation du cégep.

NARRATEUR — Monsieur Sénécal s’éclaircit la voix avant d’entreprendre un long discours sur les lourdes responsabilités reliées à sa fonction, son obligation de faire respecter les règlements pédagogiques tout en laissant le plus d'autonomie possible aux étudiants. Il parla ainsi longtemps, avant que quelqu’un réussisse à l’arrêter. Enfin, Roland profita d’une courte pause entre deux phrases pour se glisser subrepticement dans le monologue du Directeur.

ROLAND — En fin de compte, monsieur le Directeur, pouvez-vous nous dire si ces rumeurs sont fondées, oui ou non ?

DIRECTEUR — Écoutez-moi bien, tous les deux. Je ne le répéterai plus. Cette décision ne relève pas de moi. Je n'ai aucun pouvoir sur elle. La suspension d'Éric Sasseville n’est que temporaire. Évidemment, si des accusations étaient portées contre lui, sa suspension pourrait devenir permanente. Pour le moment, cependant, tel n'est pas le cas à ce que je sache. Il fallait agir vite pour éviter que des gestes plus graves ne soient posés. En ce qui a trait au cas de monsieur Larsen, vous comprendrez qu'on ne peut en discuter avec des étudiants, mais bien plutôt avec son département.

MARC — Mais, monsieur Sénécal, comment pouvons-nous vous expliquer alors que nous avons été convaincus de l’innocence d'Éric et de ses amis grâce justement à monsieur Larsen qui nous a permis d’utiliser son cours pour voir clair dans cette affaire ? Il a agi à notre demande. Cette décision vient de nous et non de lui.

NARRATEUR — Marc se tut. Il se demandait si ce qu’il disait maintenant allait aider ou nuire à monsieur Larsen. Le directeur reprit sur un ton un peu plus chaleureux :

[127]

DIRECTEUR — Si je vous comprends bien, vous voulez me dire que si faute il y a eu, c’est la classe qui en est responsable et non monsieur Larsen. Cependant, du point de vue de la direction, c’est le professeur qui est responsable de ce qui se passe dans sa classe. C'est à lui de s’en tenir au programme du cours et d'y faire respecter l’ordre en tout temps.

NARRATEUR — Avant que Roland ne puisse intervenir à nouveau, la secrétaire vint annoncer que le directeur général désirait rencontrer monsieur Sénécal immédiatement. Ce dernier se leva pour annoncer :

DIRECTEUR — Messieurs, je dois malheureusement vous quitter. Mais soyez assurés que je ferai part de votre position au directeur général, dans la minute qui suit. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

NARRATEUR — La secrétaire indiqua froidement à Marc et à Roland le chemin de la sortie. Ils s’en allèrent rapidement au café étudiant où d’autres élèves les attendaient pour savoir ce qui s'était passé. Roland leur fit un bref résumé de leur rencontre et Marc conclut :

MARC — J'me demande s'il a vraiment compris notre position et comment il va la rapporter au directeur général ? On n'a pas vraiment eu l’temps de s’expliquer clairement, parce que la secrétaire nous a inscrits entre deux rendez-vous. On aurait dû demander plus de temps.

PHIL — J’pense pas qu’ç’aurait servi à grand-chose. D’après ce que Roland vient de nous dire, ce gars-là s’écoute parler et n’entend jamais les autres.

SOPHIE — Des fois, j’ai juste le goût de ne plus être ici, de me r’trouver seule sur une île déserte où personne ne viendrait me dire quoi faire et quoi penser.

PHIL — Faut quand même pas se décourager pour autant. On verra bien la semaine prochaine ce qui arrivera. Une bonne fin de semaine de repos nous fera du bien à tous.

NARRATEUR — Puis se tournant vers Sophie, il lui glissa à l'oreille :

PHIL — Qu'est-ce que tu dirais si nous allions effectivement sur une île bien « pacifique » nous reposer un peu de tout ça, et prendre le temps d’être juste nous deux, pour une fois ?

[128]

SOPHIE — Veux-tu parler de l’Isle de la Paix ? Je croyais que ce n’était ouvert que l’été.

PHIL — En réalité, c’est fermé, mais j’ai de bonnes relations avec les proprios.

NARRATEUR — Phil ayant réponse à tout et Sophie n'ayant plus aucune objection à soulever, elle osa lui sauter au cou et l'embrasser devant tout le monde. Évidemment, Dédé ne put s'empêcher d’y mettre son grain de sel.

DÉDÉ — O.K., les tourtereaux, je veux être le parrain du futur bébé !

NARRATEUR — Phil ne jugea pas utile de lui répondre, d’autant plus que Sophie lui fermait à nouveau la bouche avec ses lèvres.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[129]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Deuxième partie

Chapitre quatorze

QU’EST-CE QUE
LA BEAUTÉ ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — Sophie se souvenait très peu de cette région. Elle y était allée quelquefois avec ses parents, alors qu’elle était très jeune. Elle n’avait gardé que quelques images en mémoire : une grande plage, un zoo, de l'eau et des fermes. C’était à peu près tout. Aussi fut-elle très heureuse de se retrouver dans la Toyota de Dédé que Phil avait empruntée pour l’occasion. Elle s’émerveillait devant la splendeur du paysage automnal et elle parlait, parlait, parlait sans arrêt. Phil s’amusait de sa joyeuse volubilité et répondait à chacun de ses commentaires. Ils soupèrent rapidement en route et atteignirent l'Isle de la Paix à la nuit tombée. Phil avait eu la clé d'un camp de bois rustique, mais bien aménagé. À leur arrivée, il pleuvait légèrement. Sophie s’empressa d’aller chercher des bûches bien sèches dans la cabane à bois, alors que Phil allumait le feu du foyer avec du papier journal. En revenant avec la dernière brassée, Sophie s’approcha de Phil, qui fixait les premières flammes. Elle lui dit en grelottant :

SOPHIE — Ah ! Quel beau feu, qui vous réchauffe le cœur !

NARRATEUR — Phil répondit tout de go en la prenant par la taille :

PHIL — Ah oui ! Et le corps aussi, peut-être ?

SOPHIE — Justement, je voulais enlever mes vêtements pour les faire sécher. Tu devrais en faire autant.

NARRATEUR — Sophie s’exécuta aussitôt, ce qui surprit quelque peu Phil qui hésitait à se déshabiller tout de suite. Il avait tellement attendu ce moment qu'il en avait maintenant le trac. Il avait déjà fait l’amour, ben chaud après un party, mais à froid comme ça, jamais. Finalement, le désir l’emporta sur la gêne et, maladroitement, il commença à enlever ses chaussettes. Sophie voulut attiser son ardeur en se collant à demi nue contre lui

[130]

SOPHIE — As-tu besoin d’un petit coup de main, mon bel Adonis ?

NARRATEUR — Ce disant, elle entreprit de déboutonner la chemise de Phil qui se mit à rire nerveusement de sa propre gaucherie. Petit à petit, à mesure que les vêtements tombaient, les rires fusaient de plus en plus gais. Une fois tous les deux dévêtus, Sophie tourna autour de Phil à plusieurs reprises, puis s’exclama :

SOPHIE — Je te trouve encore plus beau sans vêtement.

PHIL — Et toi donc ! Ta beauté est digne d'une déesse.

SOPHIE — On se sent beaucoup plus libre comme ça, tu ne trouves pas ?

NARRATEUR — Sur ces mots, Sophie exécuta quelques pas de danse devant le feu. Songeur, Phil ajouta :

PHIL — T’as raison. Les vêtements cachent la beauté naturelle du corps.

NARRATEUR — Sans ajouter mot, ils s’allongèrent devant le feu et laissèrent place au désir qui couvait en eux depuis le début de cette conversation. Ils s’embrassèrent longuement avant de s’endormir, enlacés l’un à l'autre, sur le plancher.

Le lever du soleil les réveilla en même temps. Ils se sourirent et se blottirent l’un contre l’autre pour se réchauffer. Phil proposa de rallumer le feu. Sophie acquiesça et, à moitié endormie, alla se réfugier sous les couvertures humides. Aussitôt son travail terminé, Phil vint la rejoindre et ils recommencèrent l’acte d’amour suspendu la veille. Ils se caressèrent longuement, puis se rendormirent.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — Sophie sortit du lit quelques heures plus tard, s’habilla et alimenta le feu. Pensive, elle regarda par la fenêtre et fut éblouie par le soleil matinal. Comme Phil dormait encore profondément, elle en profita pour sortir prendre l’air. Elle aimait l’odeur de l’eau, la brume qui rôde au ras du sol et le silence de la campagne environnante. Elle prit son temps pour aller à la cabane et en revenir les bras chargés de bois.

[131]

En rentrant, elle trouva Phil en train de préparer le déjeuner. Elle l’aida à mettre la table et à faire le café. Ils s’assirent devant un repas champêtre : pamplemousse, gruau et fruits secs, accompagnés d’énormes toasts au pain de blé rôtis sur les braises. Ils mangèrent paisiblement, heureux et souriants. Après le repas, ils décidèrent d’aller explorer les alentours.

Ils marchèrent longtemps en longeant le rivage, puis bifurquèrent dans un sentier. Ils y coururent en se lançant des poignées de feuilles mortes, jouant à la cachette, au méchant loup et à l’ours. Puis, tout essoufflés, les joues rougies par le froid, ils s’écrasèrent sur un banc, près de la rivière.

SOPHIE — J’aime la forêt, les arbres, les plantes, la nature. Tu sais, à la maison, je fais un jardin. J’aime voir les plantes pousser et fleurir. J’aime jouer dans la terre. C’est bizarre, quand je suis trop stressée, je vais jardiner et je me sens beaucoup plus reposée ensuite.

PHIL — Je ne savais pas que tu faisais ce genre de choses. Je pensais que le jardinage, c’était une affaire de vieux.

SOPHIE — C’est ma mère qui a fait les premiers jardins dans notre arrière-cour. Depuis la mort de mon père, c’est moi qui m’en occupe.

NARRATEUR — Phil ne savait plus quoi dire. Il ne voulait pas réveiller de mauvais souvenirs et gâcher ainsi une si belle matinée. Après un moment, il décida de parler de ses propres goûts.

PHIL — Moi, j’aime bien prendre la nature en photo, surtout à c’temps-ci de l’année. Les couleurs sont si vives ! As-tu remarqué la beauté du paysage qui nous entoure, ce matin ?

NARRATEUR — Sophie se leva et regarda autour d’elle les bois, la rivière et le ciel gris. Elle respira profondément, puis s'exclama :

SOPHIE — Moi, l’automne me rend nostalgique. Je n’ai que de la poésie en tête aujourd’hui. Te souviens-tu de ce poème qu’on apprenait par cœur à l’école :

*Les sanglots longs des violons de l'automne.*

[132]

PHIL — *...Blessent mon cœur d'une langueur monotone...*

SOPHIE — C’est ça ! Eh bien, j’en apprécie chaque mot ce matin, comme si je le découvrais pour la première fois, comme on découvre une fleur nouvelle dans la forêt.

NARRATEUR — Phil ne savait que dire, il ne connaissait pas la suite du poème ; aussi resta-t-il un moment silencieux à regarder la rivière. Enfin il dit :

PHIL — Moi aussi, j’aime me promener dans le bois, mais tu sais, on n’y trouve pas seulement de belles choses. Il y a une compagnie de pâtes et papiers qui fait des coupes à blanc plus haut dans le bois. Elle coupe tout : petits et moyens arbres. Il ne reste qu’un terrain désertique après qu’elle a fini la job.

NARRATEUR — Sophie, elle-même sensible à la beauté des choses — se rendait compte que les blessures de la nature écorchaient Phil au plus profond de son être. Elle ne put que demander :

SOPHIE — Je pensais que ces méthodes archaïques avaient été remplacées par des coupes plus sélectives.

PHIL — Ah ! C’est ce que dit le gouvernement, mais ses promesses ne se réalisent pas vite, vite !

NARRATEUR — Personne n’ajouta rien. Après un moment, Phil demanda :

PHIL — Si on retournait au camp maintenant pour le remettre en ordre ?

SOPHIE — O.K., mais c’est toi qui fais la vaisselle et moi, le ménage.

[133]

NARRATEUR — Phil accepta la proposition de bon cœur. Ils retournèrent au camp, bras dessus bras dessous, tout en chantonnant :

*Ou t’es papa où t’es ?*

*Où t’es papa, où t’es ?*

*Où, t’es où, t’es où,
papa, où t’es ?*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — Après la vaisselle, le ménage et une tisane, ils décidèrent de marcher jusqu’à l’épicerie du village. Ils firent ainsi un long détour en passant par le parc qui était désert à cette période de l’année. Ils n’y rencontrèrent qu’un gardien du territoire qui fut surpris de croiser des gens au cours de sa patrouille. C’était un homme d’âge mûr. Il les prit tout d’abord pour des braconniers. Il leur cria :

GARDIEN — C’est interdit de chasser ici, c’est un parc provincial ! La faune y est protégée.

PHIL — Ne craignez rien, monsieur, on ne chasse pas, on visite.

NARRATEUR — Rassuré, le gardien proposa de leur servir de guide. Ils parlèrent longuement de l’histoire du parc, de la pêche et de la chasse. Il leur montra des berges qui avaient reculé de plus de trente mètres par endroits. Sophie lui en demanda la raison.

GARDIEN — Ça, ma fille, c’est dû aux variations du niveau de la rivière.

NARRATEUR — Devant l’incompréhension manifeste des deux jeunes gens, l’homme continua son explication.

GARDIEN — Le niveau de la rivière est contrôlé par des barrages hydroélectriques, ce qui fait qu’il monte et baisse continuellement, selon l’ouverture des pelles. L’électricité produite fait fonctionner surtout des usines. Mais en même temps, le va-et-vient incessant de l’eau mange de plus en plus les berges. Vous avez peut-être remarqué ailleurs des pierres sur les berges : on appelle ça des [134] perrés. La compagnie les place là pour ralentir l’érosion. À certains endroits, ces pierres détruisent les sites de nidification des oiseaux aquatiques, et ça peut aussi nuire à la villégiature. En fait, l'environnement naturel est détruit.

PHIL — Vous voulez dire qu'en voulant corriger un problème écologique, qu’on a créé de toutes pièces, on en a produit un autre ?

GARDIEN — Oh ! Il n’y a pas que des inconvénients. Tu vois, mon gars, cette multinationale est le gagne-pain de la majorité des travailleurs de la région et de centaines de petites entreprises. La compagnie contrôle pratiquement tout le développement économique de la région. Sans elle, les villes d’ici n'auraient pas l'ampleur qu’on leur connaît aujourd'hui.

NARRATEUR — Sophie voulut intervenir pour corriger les propos du gardien.

SOPHIE — Mon grand-père vient du coin, monsieur le gardien. Il m’a déjà raconté qu’il avait perdu une partie de sa terre lors de l’inondation qui eut lieu après la construction du premier barrage. Alors, je suppose que s’il n’y avait pas eu cette compagnie, les habitants auraient continué à cultiver leurs terres sans problèmes. Il y aurait eu moins de pollution et l’équilibre écologique aurait été préservé.

GARDIEN — Peut-être as-tu raison, mais qui sait exactement ce qui se serait passé ? Peut-être qu'une autre compagnie se serait installée. Peut-être qu’il y aurait eu plus de pollution agricole. Dans ce temps-là, on ne pensait pas à protéger l’environnement. Au contraire, il fallait couper les arbres, ouvrir de nouvelles terres, bâtir des villages entiers. La compagnie a grandement contribué au développement de la région, alors que le reste du continent était en crise. Vous n’auriez pas tout le confort que vous avez aujourd'hui, n’eût été cette industrie. Toute chose a un prix. Ce sont des problèmes écologiques dont nous héritons aujourd’hui. Le travail de votre génération en sera un de dépollution et d’assainissement de l’environnement.

NARRATEUR — Le gardien les salua sur ces mots. Ils étaient arrivés au village, où ils purent trouver une épicerie naturiste. Ils achetèrent des fruits et des légumes de culture biologique et des barres au caroube pour le dessert.

[135]

De retour au camp, ils firent la sieste et, au réveil, ils refirent l’amour. Ils étaient heureux d’avoir réussi enfin à s'aimer. Heureux d’être seuls, ensemble. Heureux simplement du moment présent.

Pendant que Phil préparait le souper, Sophie s’était assise à une vieille table de pique-nique. Elle sortit un cahier très précieux dans lequel elle interdisait à Phil de jeter le moindre regard : c’était son journal intime. Elle y épancha le trop plein d'amour qui débordait de son cœur et se transformait en milliers de mots. Les derniers, écrits à la vitesse de la pensée, disaient :

*...Ton nom n’est plus qu'un son dans le fond de ma voix, de ma gorge, de ma bouche, de mes lèvres. Mes lèvres n'ont plus que de la salive cyprine pour te couler sur la pierre pyramidale de mon amour. Occulte. Obscur. Durci. Pétri comme ton corps-sexe-soleil.*

*Mes glaces fondent, se fondent à ton sexe, mon sexe se fend, se pourfend, se pourlèche gourmand. Iceberg, l'amour se découvre, se dénude, tandis que nos corps s'habillent, se déshabillent, corps réglés déréglés, réglés aux mouvements horlogers balanciers.*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — Plus tard, Phil apporta fièrement sa soupe aux légumes, alors que Sophie cachait son journal sous sa cuisse. Ils mangèrent calmement dans le crépuscule automnal. Après le souper, Phil refusa de faire tout de suite la vaisselle. Bien qu’il fît complètement nuit, il insista pour aller s’étendre un moment sur la plage. Les yeux tournés vers les deux, ils ne voyaient plus que le scintillement des étoiles. Phil murmura presque :

PHIL — Quand je regarde les étoiles, la nuit, je peux imaginer plus facilement que nous sommes sur une boule qui roule dans l’espace infini, autour d’une étoile, parmi des milliards d’autres.

SOPHIE — Quand j’étais enfant, je m’imaginais les étoiles comme des trous dans un immense voile noir, voile nocturne qui nous cachait la lumière du soleil et nous obligeait à nous coucher.

[136]

PHIL — As-tu déjà vu un reportage sur les voyages dans l'espace ? Parfois, on y montre la terre à partir d'un satellite. As-tu remarqué comment elle est belle, bleu d’azur et ronde comme une orange ? Les cosmonautes ont peine parfois à retenir leur émotion devant tant de splendeur.

SOPHIE — Oui, je me rappelle l’un d'eux, en particulier. L'astronaute parlait de notre planète, comme s’il s’agissait d'un être vivant. Te souviens-tu du cours où M. Élayubi nous a parlé de Gaïa, la déesse grecque de la Terre ? D'après lui, Gaia serait notre mère à tous. Parfois, je pense comme lui.

PHIL — Si cette planète est notre mère, alors pourquoi la détruisons-nous avec nos armes nucléaires, notre pollution, notre industrialisation comme disait le gardien cet après-midi ?

SOPHIE —Tu connais la loi de l’évolution : si une espèce ne peut s’adapter à son environnement, c’est elle qui meurt et non l'environnement. Je pense que c’est ce qui va arriver aux humains s'ils ne peuvent plus vivre en harmonie avec leur milieu.

PHIL — J’aimerais en être aussi certain que toi, Sophie. Mais j'ai déjà vu un film où l’on nous montrait qu’une guerre nucléaire pourrait détruire la planète entière.

NARRATEUR — Sophie eut un gros frisson qui l’envoya se blottir dans les bras de Phil. Elle lui dit, suppliante :

SOPHIE — C’est bien laid, tout ça, mon bel astronaute. Mais ne sens-tu pas un petit vent frisquet venir des grands espaces boréaux ?

PHIL — Rentre tout de suite, si tu as froid, je vais m’occuper du bois.

SOPHIE — Il n’en est pas question, Philippe Lafleur ! Nous rentrons le bois ensemble, puis nous faisons la vaisselle ensemble. Pas question que je la fasse seule !

PHIL — Oui, ma commandante ! À vos ordres, ma commandante !

[137]

NARRATEUR — Phil imita le salut militaire, et pivota sur lui-même pour se tourner vers la cabane à bois. Sophie le suivit et lui empila d'énormes bûches sur les bras. Le feu fut allumé et la vaisselle faite rapidement. Ils se retrouvèrent bientôt au lit. Collés l’un contre l'autre, ils s'endormirent au milieu de leurs caresses.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — Le lendemain matin, il fallut plier bagage tout de suite après le déjeuner, car Sophie insistait pour aller voir une exposition itinérante au musée du village voisin qu’elle avait vu sur internet. Elle dit d’un ton convaincant :

SOPHIE — Tu vas voir, tu vas aimer ça. Ce sont les meilleurs peintres paysagistes du Québec. Et puis, c’est juste sur notre chemin, on a même pas de détour à faire.

NARRATEUR — Phil n'avait pas vraiment envie de perdre son temps à une exposition, aussi dit-il pour se débarrasser :

PHIL — Pour moi, une peinture c’est juste un carré de toile plus ou moins bien coloré. J’aime mieux les vrais paysages, ou encore de belles photos comme celles qu’on trouve sur internet, qui montrent tout ce qu’il y a à voir, sans rien déformer.

NARRATEUR — Sophie n’ajouta rien, mais poussa Phil à l’extérieur pour qu'il se dépêche de placer les bagages dans l'auto. Il venait de comprendre qu'il ne servirait à rien de résister. Quand Sophie avait une idée en tête, rien ne pouvait l’en déloger. À contrecœur, il se rendit donc encore une fois à ses désirs, en se répétant que c’était la dernière fois.

Ils atteignirent le musée en moins de dix minutes. Sophie avait encore eu raison : le musée où se tenait l’exposition était tout juste au haut de la côte, après la sortie près du pont. Phil y pénétra de mauvaise grâce, en suivant Sophie qui le tirait par la manche.

Tout en allant d’un tableau à l’autre, Sophie suivait Phil du coin de l'œil. Il s’était arrêté longuement devant Les Grands Ormes près de Sainte-Rose, de Marc-Aurèle Fortin. Comme il semblait beaucoup apprécier ce tableau, elle lui demanda :

[138]

SOPHIE — Et puis, est-ce que cette toile est aussi belle que tes photos ?

PHIL — Elle est différente, ça, c’est sûr et je veux bien admettre avec toi que ces paysages sont très beaux. C’est plein de belles couleurs riches, plus riches même que les couleurs naturelles. Une toile, en soi, ce n’est rien. Je veux dire que c’est une chose inerte, sans vie. Mais lorsqu’elle représente des paysages, des gens, des maisons, des choses vivantes, on dirait qu’elle s’anime.

SOPHIE — Il y a aussi des choses inertes qui nous parlent : des objets, des pierres ou même juste de l’eau. Regarde ce paysage de Baie Saint-Paul, par exemple : on n’y voit qu'une masse sombre et floue, une tache blanche ici et des taches de couleurs là. Pourtant l’ensemble exprime quelque chose d’une émouvante beauté.

PHIL — Peut-être est-ce parce que cette toile nous rappelle un paysage familier, mais elle n'a pas de sentiments. O.K., je t'accorde que ce peut être une jolie chose pour décorer un mur du salon, par exemple, mais pas plus. C’est quand même pas un être vivant.

SOPHIE — Elle n’a pas de sentiments, mais elle en exprime quand même. Et pas seulement des sentiments, des idées aussi. Bien des fois, je regarde une peinture et j’ai l’impression de rejoindre la pensée du peintre.

NARRATEUR — Phil réfléchit un instant aux paroles de Sophie puis répondit :

PHIL — Comme ça, les peintures n’auraient pas de sentiments, mais en exprimeraient ? C’est peut-être parce que c’est une œuvre humaine qu’une toile n’est pas tout à fait une chose inerte. Il y aurait trois catégories de choses alors : les choses inertes, les choses vivantes et les choses fabriquées.

NARRATEUR — Sophie passa son bras sous celui de Phil sans dire un mot, mais son sourire lui exprimait :

SOURIRE — « Oui, Phil, c’est comme ça que je t’aime, mon infatigable penseur. »

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[139]

NARRATEUR — Le voyage de retour s'est effectué presque en silence. Chacun revivait pour soi les plaisirs de la fin de semaine et n'osait penser au lendemain morne qu’ils passeraient au cégep. En sortant de l'auto, devant l’entrée de chez Sophie, Phil proposa :

PHIL — La prochaine fois, on devrait aller à la chasse ensemble, tu verrais comme c'est un sport passionnant.

NARRATEUR — Sophie eut un frisson : l’idée de la chasse lui répugnait profondément. Elle lui répondit plutôt vivement :

SOPHIE — La chasse ! Non merci, pas pour moi. Tuer des animaux, c’est cruel, je suis absolument contre. C’est de la barbarie !

NARRATEUR — Phil se mordit les lèvres de lui avoir proposé quelque chose qui heurtait de front sa sensibilité. Aussi, voulut-il se reprendre aussitôt :

PHIL — Si tu veux, nous irons seulement pour tirer des photos, pas des balles.

NARRATEUR — Sophie ne dit rien et continua simplement d’avancer sur le trottoir de l’entrée. Phil la suivit jusqu'à l’intérieur du portique où elle s'arrêta devant un miroir pour rajuster sa coiffure. Phil l’enlaça. Sophie observa leur image dans le miroir et, sans se retourner, dit :

SOPHIE — Celle-là, je suppose que tu aimerais aussi l'accrocher avec tes autres trophées de chasse !

NARRATEUR — C'était au tour de Sophie maintenant de regretter ses paroles. Elle se rendit compte, trop tard, qu'elle avait blessé Phil. Ce dernier ne sut que répondre :

PHIL — Non, Sophie, non, dis pas ça. Tu sais bien que je t’aime.

NARRATEUR — Phil pensa cependant qu'il avait bien mérité cette boutade. Il comprit qu’il devait la traiter comme une personne et non comme un objet, fût-ce un objet d’art. Il sentit la main de Sophie frôler doucement la sienne. Elle lui dit plus gentiment :

[140]

SOPHIE — Ce n’est rien, Phil, ce n'est rien. Je n'aurais pas dû te dire ça. J'aimerais beaucoup passer une autre fin de semaine comme celle-là avec toi. Qu'est-ce que tu dirais si la prochaine fois on partait à bicyclette ?

PHIL — Ou en raquettes, peut-être ? J’ai bien l’impression qu’on va avoir encore de la neige bientôt.

SOPHIE —C’est ça ! Dis tout de suite qu’on n’aura pas d’autres fins de semaine à nous avant le temps des fêtes ! Moi, je veux te revoir bien avant ça. Ça fait qu’arrange-toi pour qu’il fasse beau encore une fois et qu’on puisse rouler à bicyclette ensemble. D'accord ?

PHIL — Oui, ma commandante, à vos ordres ! Et toi, soleil, brille ! Brille ! Même la nuit !

NARRATEUR — Ils rirent ensemble, se regardèrent longuement dans les yeux avant de se donner un dernier baiser. Ils savaient, sans même se le dire, que dorénavant rien ne serait jamais plus pareil.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[141]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Deuxième partie

Chapitre quinze

QUE PEUT-ON APPRENDRE
DE NOS ERREURS ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — Ce même dimanche, Marc et Dédé allèrent ensemble au cinéma. Dans le film, il y avait beaucoup de scènes d'amour et beaucoup de baisers. Les gars passèrent leur temps à croquer tout fort leurs croustilles, à se moquer des scènes les plus romantiques et à changer constamment de siège. Ils finirent par sortir de la salle avant la fin, sous les huées de quelques spectateurs. Ne sachant plus trop quoi faire, ils s'en allèrent chez Dédé, qui demeurait juste derrière le centre d’achats. Rendus dans sa chambre, Marc remarqua :

MARC — C’est immense, ici. Vous êtes combien dans votre famille ?

DÉDÉ — On est une famille démodée : six enfants haïssables, deux parents et une bonne, un chien, trois chats et je ne sais plus combien d’autres espèces animales et végétales.

MARC — Ouais. Tu dois pas avoir le temps de t'ennuyer ! Tu sais, j’me rappelle même pas de la dernière fois que je suis venu. Je devais être beau cheval.

DÉDÉ — Ah ! Y’a rien là, voyons ! D’habitude, c’est moi qui rentre à quatre pattes. Ce soir-là, personne n’en revenait : c’était moi qui en ramenait un plus malade.

NARRATEUR — Dédé riait en disant cela, mais ça ne suffit pas à faire disparaître la gêne de Marc. Pour chasser le malaise, Dédé aborda rapidement un autre sujet.

DÉDÉ — Pourquoi t’es en chimie ? Veux-tu vraiment devenir chimiste ?

MARC — Ça ou bien autre chose, ça m’est bien égal. J'étais bon en sciences et on trouve facilement un emploi dans ce domaine en sortant du cégep. Mais je ne [142] me sens pas de vocation particulière pour la chimie, pas plus que pour n’importe quelle autre profession, d'ailleurs.

DÉDÉ — Ouais, ça me ressemble, ça. Moi, je vais lâcher les sciences de la nature. J’sais pas encore où j’vais aller. Faut que J’trouve de bonnes raisons pour convaincre mon père de me laisser choisir une autre branche que la sienne.

NARRATEUR — Marc prit distraitement une statuette qui traînait sur une étagère. Il demanda :

MARC — Quelle sculpture étrange ! D’où ça vient ?

DÉDÉ — Ça ? De Tanzanie. Mon oncle a vécu en Afrique pendant quelques années et nous a rapporté tout plein de souvenirs comme ça. Tiens, c'est vrai ça. Je pourrais partir pour l’Afrique, moi aussi.

MARC — L’Afrique ? T’y penses pas ! Ces peuplades-là sont très primitives. J’te vois pas là du tout.

DÉDÉ — Ils sont pauvres, pour ça, oui ! Et ils n'ont pas tout le confort que nous avons ici. Mais si tu penses que c’est une bande de sauvages, là, je ne suis plus d’accord. Laisse-moi te dire quelque chose. Ici, même quand il n’y a pas de récession, il y a beaucoup de monde au chômage ou sur le bien-être social. Et même quand ça va mal économiquement, il y en a toujours qui réussissent à s’enrichir sur le dos des plus démunis. Mais mon oncle me disait qu’en Tanzanie, ce n’est pas comme ça. Là-bas, quand il y a une famine, personne ne vit dans l’abondance et quand il y a abondance tous en profitent. Alors, dis-moi ! Qui sont les sauvages, eux ou nous ?

NARRATEUR — Marc ne répondit rien. Il était à nouveau impressionné par la lucidité de Dédé. Il aurait aimé en parler davantage, mais comme ils n'étaient pas encore des amis intimes, Marc préféra ne pas insister et passa du coq à l’âne :

MARC — Que penses-tu de la découverte de Phil et Sophie ?

DÉDÉ — Tu veux parler de leur façon d’inverser les phrases, de se demander si ceci découle de cela et de chercher constamment les raisons, entendues et sous-entendues ?

[143]

MARC — C’est ça, oui. J’ai l’impression que ce n'est qu’un début. Regarde ! Juste en maths, ça prend des années et des années à apprendre tout ce qu’il faut savoir. Je parierais que ce qu’ils tentent de faire va leur prendre toute la vie.

DÉDÉ — Je suis bien d’accord avec toi. C'est bien plus complexe que ce qu’ils pensent. Phil se sert des relations entre les mots comme s’il s'agissait de nombres. Il croit que si on a une phrase et qu’on en ajoute une autre, on peut en découvrir une troisième, comme s'il s’agissait d’une règle de trois. Mais, c’est pas aussi simple que ça ! Des fois, ça marche et des fois, ça marche pas. Une chance que Sophie est là pour le ramener sur terre de temps en temps.

NARRATEUR — Marc éclata de rire, tout en remarquant :

MARC — Je pense que ça t’énerve un peu que Phil ait si souvent raison. Avoue-le donc que t’es jaloux de lui !

DÉDÉ — Ce qui m’énerve, c’est pas tellement qu’il ait raison, mais plutôt qu’il se pense tellement meilleur que les autres.

MARC — Moi, ça m'dérange pas trop. Quand quelqu’un veut absolument te prouver qu’il a raison, ça veut dire qu’il n'est pas sûr de son coup. Phil est un type rationnel. Sophie elle, est un peu différente : elle est plutôt intuitive.

NARRATEUR — Dédé prit un crayon et un bout de papier qui traînaient sur son bureau et griffonna un exemple qu’il avait découvert tout seul :

 Tous les chiens sont des animaux

 Tous les colleys sont des chiens

Donc : Tous les colleys sont des animaux.

DÉDÉ — Voici ce que Phil suppose : si on te donne les deux premières phrases, tu peux découvrir la troisième, tout comme s'il appliquait à des mots la règle :

 a est b

 b est c

Donc : a est c.

[144]

NARRATEUR — Marc étudia l’exemple pendant quelques instants, puis fit remarquer :

MARC — Humm ! C’est pas tout à fait pareil. Si tu remplaces *chiens* par *a*, *animal* par *b* et *colley* par *c*, la formule devrait plutôt être :

 a est b

 c est a

Donc : c est b.

DÉDÉ — Mais, ça revient au même. Tu as simplement inversé l’ordre des lettres et des équations.

MARC — Mais non ! Puisque je te dis que ce n'est pas pareil ! Regarde comme il faut les phrases que tu as écrites : dans ta formule, c'est b qui agit comme intermédiaire entre a et c, et b correspond au mot *animaux*. Ta formule à toi veut dire :

 Tous les chiens sont des animaux

 Tous les animaux sont des colleys

Donc : Tous les chiens sont des colleys.

Tu vois ! C’est pas moi qui ai inversé l'ordre, c’est toi !

DÉDÉ — Mais qu’est-ce que ça peut bien faire, un ordre ou un autre ? Ça revient au même, non ?

NARRATEUR — Marc réfléchit un instant en mordillant la gomme à effacer de son crayon, puis dit :

MARC — Non, ça ne revient pas au même. Dans le premier exemple, la conclusion est vraie, alors que dans le second elle ne l’est plus. Je vais te le montrer avec un autre exemple :

 Tous les étudiants sont des personnes

 Tous les finissants sont des étudiants

Donc : Tous les finissants sont des personnes.

Cette conclusion est vraie parce que le mot *étudiants*, qui apparaît dans les deux premières phrases, disparaît dans la conclusion. Il agit un peu comme un [145] catalyseur dans une réaction chimique. Les mots *personnes* et *finissants*, eux, n'apparaissent qu’une seule fois dans ces phrases, mais ils sont réunis dans la conclusion. Tu vois, c’est le même ordre que dans la formule précédente :

a est b

c est a

Donc : c est b.

J’ai l’impression que si on modifie cet ordre, on modifie aussi le sens des phrases.

NARRATEUR — Dédé étudia plus attentivement cette nouvelle formulation et ajouta :

DÉDÉ — Il y a autre chose : dans la première phrase, le mot *étudiants* est au début, alors que dans la seconde, il est à la fin. Je me demande si ça fait une différence.

NARRATEUR — Marc vit rapidement à quoi Dédé faisait allusion et proposa aussitôt :

MARC — Essayons un autre ordre avec un autre exemple.

NARRATEUR — Pendant un instant, Marc se prit la tête dans les mains pour mieux se concentrer. Soudain, il écarta les mains, se précipita sur le crayon et s’écria :

MARC — Eurêka ! Je l'ai, je l'ai. Que penses-tu de ça ?

 Tous les saumons sont des poissons

 Tous les requins sont des poissons

Donc : Tous les saumons sont des requins.

DÉDÉ —T’avais raison. Les saumons ne sont pas des requins. La conclusion devient fausse quand tu places le mot qui disparaît - ici le mot *poissons* à la fin de chacune des deux premières phrases.

MARC — Aie ! C’est super ! Je pense que nous avons découvert quelque chose que Phil et Sophie cherchent depuis longtemps et n'ont pas encore trouvé : la [146] raison secrète qui fait que certaines paires de phrases conduisent à une conclusion vraie et d’autres à une conclusion fausse.

NARRATEUR — Dédé était tout aussi excité que Marc. Il proposa de prendre un autre exemple pour vérifier s’il y avait un autre ordre pouvant mener à une conclusion vraie. Après un bref instant de réflexion, il écrivit sur le papier maintenant tout barbouillé :

 Tous les lièvres sont des mammifères

 Tous les lièvres sont rapides

Donc : Tous les mammifères sont rapides.

MARC — O.K., je vois où tu veux en venir. Tu as placé le mot qui s’élimine, *lièvres*, au début des deux premières phrases et, encore là, ça donne une conclusion fausse.

DÉDÉ — Partons pas en peur tout de suite. Il faudrait faire d'autres vérifications. On ne peut pas encore dire en toute certitude qu’il n’y a qu’un seul ordre qui puisse mener à une conclusion vraie. Nous n’avons pas étudié tous les ordres possibles et imaginables.

NARRATEUR — Les propos de Dédé refroidirent quelque peu l’enthousiasme de Marc, qui partait déjà pour la gloire. Dédé, pour sa part, craignit que son nouvel ami ne se perde à nouveau dans son imaginaire fantasmagorique. Il proposa de mettre leur recherche de côté et d'aller récupérer sa Toyota chez Phil. Marc accepta sans se faire prier, d’autant plus qu’ils pourraient continuer à bavarder ensemble en cours de route.

Une heure plus tard, ils entraient dans l'autobus et allaient s’asseoir derrière deux hommes qui parlaient très fort. L'un d'eux disait, quasiment en colère :

1er PASSAGER — Le pays s’en va chez le diable depuis que le parlement a inclus cette Charte des droits dans la Constitution. Tous les bandits s’en servent maintenant pour gagner leurs procès !

2e PASSAGER — On aura tout vu ! Les politiciens sont favorables aux droits de la personne, pis les bandits aussi sont favorables aux droits de la personne !

[147]

1er PASSAGER — Moi, j’te l’ai toujours dit, mais tu voulais pas me croire. Ben là, tu l'as sur le nez. Ça saute aux yeux : tous ces politiciens sont des bandits !

NARRATEUR — Dédé sortit le papier tout griffonné de sa poche et y écrivit rapidement à l’endos :

 Tous les politiciens sont favorables aux droits de la personne

 Tous les bandits sont favorables aux droits de la personne

Donc : Tous les politiciens sont des bandits.

Il montra ce qu'il venait d’écrire à Marc, qui pointa du doigt l’autre exemple qu’il avait lui-même trouvé auparavant :

 Tous les saumons sont des poissons

 Tous les requins sont des poissons

Donc : Tous les saumons sont des requins.

Dédé fit un clin d’œil à Marc, puis tapa sur l’épaule du passager qui venait de parler et lui dit le plus sérieusement du monde :

DÉDÉ — J'ai le regret de vous dire, monsieur, que votre conclusion est fausse : les politiciens ne sont pas plus des bandits que les saumons ne sont des requins.

1er PASSAGER — De quoi tu te mêles, toi, p’tit baveux ! Tes parents t’ont pas montré la politesse ? Ben, j’vas te l'apprendre, moi, tu vas voir !

NARRATEUR — L'autobus s’arrêta à ce moment. Dédé et Marc eurent tout juste le temps de descendre avant que l’homme ne les attrape par le collet. Le passager gueulait toujours par la fenêtre pendant que Dédé lui montrait son majeur levé bien droit en l’air. L’autobus s’éloigna finalement et nos deux compères s’engouffrèrent joyeusement dans *Le Souterrain* pour y attendre le prochain autobus.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[148]

NARRATEUR — Sitôt entré, Marc repéra Roch et Richard, les deux pushers du bar, et leur acheta du hash qu’il égrena aussitôt assis avec Dédé. Ce dernier fut mal à l’aise de refuser à nouveau de partager le joint que roulait son camarade.

DÉDÉ — Pourquoi t’insistes ? Tu sais bien que je ne fume jamais, même pas la moindre petite cigarette.

MARC — Dans le fond, je t’envie de ne pas être capable de fumer. Je voudrais bien arrêter, mais c’est trop dur. Chaque fois que j’essaie, ça m’énerve tellement que j’me chicane avec tout le monde.

DÉDÉ — Je n'ai aucun mérite, je m'étouffe à la moindre bouffée. Je ne peux même pas comprendre comment on peut aimer ça. Moi, rien que de sentir la boucane, ça m’donne mal au cœur. Quand toi, t’as commencé, as-tu aimé ça tout de suite ?

MARC — Ben non, t’sé ben. J’me suis étouffé comme tout le monde. Ça a pris du temps avant que j’m'habitue.

DÉDÉ — C’est ça que j’comprends pas. Pourquoi vouloir s’habituer à quelque chose qui vous rend malade jusqu'à en mourir ?

MARC — O.K., Dédé, joue pas les innocents avec moi. Tu sais très bien comment ça marche à la poly. Fumer, ça fait partie de la game. Si tu veux être dans la gang, si tu veux pogner avec les filles, si tu veux te sentir adulte, il faut que tu fumes.

DÉDÉ — Rappelle-moi pas de mauvais souvenirs, je t'en prie. J’ai détesté le secondaire à cause de ça. C’est là qu’on m’a donné le surnom de Dédé. Mon vrai nom, c’est Guillaume, comme mon père. J’ai souvent fait rire de moi, parce que je m’étouffais tout le temps. Alors, on m’a d’abord appelé Débile, puis c’est vite devenu Dédé. Ces deux-là qui pushent icitte m’ont même fait fumer de force une fois. Pour pouvoir me tenir avec eux autres, je m’suis mis à boire. Aujourd’hui, j'suis devenu alco à cause de ça. J’Ié haïs de m’avoir imposé leur vice !

NARRATEUR — Dédé avait parlé assez fort pour que Roch et Richard l'entendent. Richard lui répondit en criant de sa table :

[149]

RICHARD — Hé, Dédé. D'après c’que j'entends, j'vois qu't'es toujours aussi dédé-débile ! -

NARRATEUR — Dédé, n'apprécia pas tellement le jeu de mots et voulut répliquer avec ses poings, mais Marc le retint.

MARC — Tranquillise-toi, Dédé, t’es pas de taille. J'sais de quoi je parle, tu peux me croire. Je les ai déjà vus se battre pour France, et c'était pas beau à voir. Ces gars-là, ça s'bat au couteau. Soûls comme ils sont, ils seraient capables de te percer à mort.

DÉDÉ — Je les ai déjà vus à l’œuvre, t’en fais pas. Mais c'est plus fort que moi, ils me font sortir de mes gonds. Je me demande comment on peut haïr du monde autant que ça.

MARC —Ça, mon vieux, c’est comme la cigarette, ça vient avec l’habitude. Il y a des gens comme ça : plus tu les fréquentes et plus tu les détestes.

NARRATEUR — Roch, qui connaissait bien Marc, vint lui demander en s’asseyant à leur table :

ROCH — Pis, est-ce qu'ils ont prouvé que c’est lui qui a mis la bombe au cégep ?

NARRATEUR — Marc fut d’abord surpris par cette remarque. Puis il pensa que Roch ne devait pas savoir qu’il était devenu ami avec Dédé. Aussi décida-t-il de jouer le jeu, pour éviter qu'il ne s'en prenne à Dédé.

MARC — Non, mais ça sera pas long qu’il va se mettre à table. Laisse-moi faire, tu vas voir.

NARRATEUR — Dédé ne comprit pas tout de suite le jeu de Marc. Il rétorqua vivement :

DÉDÉ — T’as beau faire ton frappe-à-bord [[10]](#footnote-10)\*, tu m’fais pas peur, Roch Landry ! Tu réussiras pas à me coller sur le dos un crime que j’ai pas commis. D'ailleurs, t’as l’air d’en savoir pas mal plus long que moi là-dessus.

[150]

NARRATEUR — Marc s’étonna de l’audace de Dédé et mit ça sur le compte de la boisson. Aussi essaya-t-il de le tempérer.

MARC — Tranquillise-toi, Dédé, sinon tu vas te r'trouver en enfer ! Hein Roch ?

NARRATEUR — Dédé se demandait encore quel jeu jouait Marc, quand Richard vint les rejoindre.

RICHARD — Qu’est-ce qui se passe icitte ? Ça l’air de brasser pas mal fort ?

ROCH — Ah, c’est rien que Dédé qui veut pas admettre que c’est lui qui a posé la bombe au cégep.

NARRATEUR — Roch avait dit ces mots en faisant un gros clin d'oeil à Marc. Dédé comprit à ce moment qu’il avait vu juste en les soupçonnant d’en connaître plus long que lui sur cette affaire. Aussi voulut-il les faire parler davantage :

DÉDÉ — Vous aurez beau dire ce que vous voudrez, les gars, moi j’sais que c’est vous autres qui avez fait le coup. Alors, écœurez-moi plus avec vos menaces, ça pogne pas !

NARRATEUR — Richard était plus prompt que Roch à réagir. Il empoigna Dédé par le collet et lui mit la pointe de son couteau dans une narine.

RICHARD — Ton p’tit nez de snob, j’peux l’arranger si tu l'fourres trop dans nos affaires, compris, Dédé ?

MARC — Inquiétez-vous pas de ça, les gars, j'm'en occupe. Y a pas intérêt à s’ouvrir la trappe, j'Ie surveille de près. Si jamais il parle, j'vous l’fais savoir tout de suite.

NARRATEUR — Richard lui rota dans la face, puis le laissa tomber brutalement sur sa chaise. Tout en se dirigeant vers la sortie, il cria à Roch :

RICHARD — On a assez perdu de temps de même. Viens-t-en, Roch, on a des choses plus sérieuses à régler.

NARRATEUR — Sitôt qu’ils furent partis, Marc voulut s’excuser de sa conduite, mais Dédé le retint.

[151]

DÉDÉ — Dis rien. J’ai compris pourquoi t’as agi de la sorte. C'est bien mieux comme ça. Ça m’a donné une idée. On va entrer dans leur jeu. Si ces deux gars là sont dans le coup, faut s'arranger pour savoir exactement ce qu'ils ont fait, comment et avec qui. Voilà ce que je te propose...

NARRATEUR — Dédé parla à voix basse pour que personne ne l’entende. À la fin, Marc se leva et dit très fort :

MARC — O.K. ! Dédé, t’en as assez dit pour que ça intéresse la police et la Direction du cégep. Compte pas sur moi pour entrer dans tes combines.

NARRATEUR — Marc sortit rapidement, pendant que Dédé se cachait la tête dans ses bras pliés sur la table. Tout son corps était secoué par des spasmes nerveux incontrôlables. Il aurait eu besoin d’alcool pour se calmer, mais sa bouteille de bière était vide et il n'avait plus d’argent. Finalement, il décida de reprendre l’autobus pour se rendre chez Phil.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[152]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Deuxième partie

Chapitre seize

SI… ALORS…

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — Arthur Lafleur devait partir très tôt le matin pour le travail, bien avant que Phil ne se lève. Il craignait cependant que son fils, lui, ne se lève pas et arrive en retard à ses cours. Aussi, lui répétait-il souvent :

ARTHUR — Rappelle-toé, mon gars, que si tu te lèves pas au son du cadran, tu vas manquer ton autobus. Si tu manques ton autobus, tu vas arriver en r’tard à tes cours. Pis si t’arrive trop souvent en r’tard, tu vas manquer ton année.

NARRATEUR — L’avertissement se terminait toujours par :

ARTHUR — Si tu veux être riche un jour, faut que tu te lèves tôt.

NARRATEUR — Ce dimanche soir-là, Phil revint de chez Sophie le cœur léger. Aussi répondit-il au sermon de son père avec une pointe d’ironie.

PHIL — Ben oui, p’pa, mais si moi, j'veux pas devenir riche, est-ce que ça veut dire que je peux me lever tard ?

NARRATEUR — Arthur avait appris au cours des années que ce genre de réponses entraînait immanquablement une argumentation interminable. La sonnette vint cependant couper court à leur conversation : c'était Dédé qui venait chercher son auto. Il aurait voulu raconter son aventure avec Roch et Richard, mais Phil mit fin tout de suite à ses espoirs.

PHIL — Écoute, Dédé, j'ai vraiment pas la capacité de discuter de ça à soir. Tiens, voilà les clés de ta voiture. Vas te reposer toi aussi, tu en as autant besoin que moi. Si tu veux, on en reparlera avant le cours demain matin au cégep. D’accord ?

[153]

NARRATEUR — Dédé dut se résigner à prendre les clés que Phil lui tendait et retourner chez lui, complètement vidé.

NARRATEUR — Le lendemain matin, Phil se leva avec la sonnerie du réveille-matin, mais il perdit son temps à chercher du linge propre dans le fouillis de sa chambre. Son père avait pourtant bien tait le lavage de la semaine, mais Phil, tout endormi, n’arrivait pas à mettre la main dessus. Il descendit finalement au sous-sol, vit la sécheuse et se remémora alors la dernière remarque de son père :

ARTHUR —Si j’ai le temps, je plierai le linge avant de me coucher.

NARRATEUR — Phil se dit à lui-même, en ouvrant la porte de la sécheuse :

PHIL — Le linge est encore dans la sécheuse, donc Arthur n'a pas eu le temps de le plier. Il a dû encore s’endormir devant la télévision hier.

NARRATEUR — Phil s'habilla en vitesse et, puisque sa fin de semaine au grand air lui avait formidablement creusé l’appétit, il se prépara un gros déjeuner avec de beaux œufs bruns et du pain de blé. Soudain, il entendit l’autobus qui montait la côte du boulevard. Il comprit aussitôt qu’il serait en retard au cégep, sachant par expérience qu'il n’avait plus le temps de s’habiller et courir jusqu’à l’arrêt. Maussade, Phil sauta sur son cell et envoya un texto à Julie pour qu’elle avertisse le prof de math qu’il serait en retard à cause de l’autobus.

PHIL — Pourquoi suis-je toujours en retard ? Ma réputation de lunatique va encore en prendre un coup ce matin. J’ai pas hâte de voir Dédé. Il va me recevoir avec ses sarcasmes habituels. Et Sophie qui va m'attendre à la cafétéria... Oh ! là ! là ! Et le cours de 8h : ça fait trois fois que je le manque ! Le professeur m’avait bien averti que si j’arrivais en retard encore une fois, il me rayerait de sa liste de présences.

NARRATEUR — Il se rappela l’avertissement habituel de son père : *Si tu ne te lèves pas au son du cadran...*

PHIL — Mais je me suis levé au son du cadran ! C’est de sa faute aussi ! S’il avait rangé mon linge hier, je ne serais pas en retard ce matin.

[154]

NARRATEUR — Phil but rapidement son café, empila sa vaisselle sale sur le comptoir, à côté de celle de son père, s’habilla et se rendit à l'arrêt d'autobus. Comme il en avait au moins pour une demi-heure à attendre, il essaya de faire du pouce et, dix minutes plus tard, un automobiliste s’arrêta et l'amena à deux coins de rue du collège. Il eut beau marcher le plus rapidement possible, il ne put arriver à la salle de cours avant la pause de 8h50. Julie et Éricka l'accueillirent avec des sourires moqueurs. Julie, mine de rien, lui demanda :

JULIE — T'as l'air bien fatigué ce matin, mon beau Phil ? Est-ce que la fin de semaine a été dure pour ton p'tit corps ?

NARRATEUR — Phil ne tenait pas tellement à leur raconter sa fin de semaine. Il changea donc rapidement de sujet.

PHIL — C’est pas ça le problème, vous savez bien. Qu'est-ce que le prof va dire de mon retard ? Je comprends vraiment pas pourquoi ça arrive rien qu'à moi ces affaires-là ?

JULIE — Voyons donc, Phil, c'est pourtant simple : si tu te lèves en retard le matin, c’est rien que normal que t’arrives en retard au cours. C’est pas logique, ça ?

NARRATEUR — Julie se moquait de lui amicalement. Pourtant, Phil n'était pas d'humeur à rire. Il lui répondit en marmonnant :

PHIL — On croirait entendre mon père : « Si tu ne te lèves pas au son du cadran, tu vas manquer ton autobus. Si tu manques ton autobus, tu vas être en retard à tes cours. Si tu es en retard à tes cours, tu vas manquer ton année... » Yé, yé, yé. Mais, c’est pas ça qui est arrivé. Mon père m'avait dit que s'il avait le temps, il plierait le linge. Ce matin, le linge était encore dans la sécheuse et j'ai perdu mon temps à le chercher. C'est toujours ben pas de ma faute, ça !

NARRATEUR — Phil ne voulait pas trop prolonger la discussion à ce sujet et passa sous silence son gros déjeuner. Éricka, qui parlait peu depuis la suspension de son frère, crut bon d’intervenir.

ERICKA — Écoute Phil, au lieu de t’emporter, pourquoi on n’essaierait pas de raisonner ton problème, comme tu nous l'as toi-même si bien montré ? S'il y a une raison logique, on peut peut-être la trouver en y réfléchissant ensemble.

[155]

NARRATEUR — Phil ne voyait pas tellement où elle voulait en venir. Devant sa mine déconfite, Éricka dut continuer son explication :

ERICKA — Ça me semble assez simple. Ton père regroupe ses arguments deux par deux et les deux premiers sont :

*1. Si tu ne te lèves pas au son du cadran*

*2. Tu vas rater ton autobus*

Chacune de ces affirmations peut être ou vraie ou fausse, ce qui donne quatre possibilités. C’est pas de ça que vous aviez parlé avec Éric à votre dernière brosse au *Souterrain* ?

NARRATEUR — Phil comprenait enfin à quoi Éricka faisait allusion. Il s’exclama :

PHIL — Hé ! T'as raison, Éricka, on pourrait voir laquelle de ces possibilités convient à ma situation.

NARRATEUR — Cela dit, Phil prit un morceau de craie et écrivit les quatre possibilités au tableau :

|  |  |
| --- | --- |
| PREMIÈRE POSSIBILITÉ1. Si je ne me lève pas au son du cadran :2. Je vais rater mon autobus : | vraivrai |
| DEUXIÈME POSSIBILITÉ1. Si je ne me lève pas au son du cadran :2. Je vais rater mon autobus : | vraifaux |
| TROISIÈME POSSIBILITÉ1. Si je ne me lève pas au son du cadran :2. Je vais rater mon autobus : | fauxvrai |
| QUATRIÈME POSSIBILITÉ1. Si je ne me lève pas au son du cadran :2. Je vais rater mon autobus : | fauxfaux |

[156]

NARRATEUR — Une fois terminé, il recula et regarda ce qu’il venait d’écrire avant de conclure à haute voix :

PHIL — Ce matin, c’est la troisième possibilité qui s’est réalisée : je me suis levé au son du cadran et pourtant, j’ai raté mon autobus.

JULIE — Conclusion : ton retard n’est pas dû au fait que tu ne te sois pas levé à temps. Mais alors, pourquoi, as-tu raté ton autobus ?

PHIL—Je vous l’ai dit. C’est parce que mon père n’avait pas vidé la sécheuse hier.

NARRATEUR — Julie et Éricka soupçonnaient Phil de ne pas tout dire, mais, aucune d’elles n’en souffla mot.

Éricka continua son enquête :

ERICKA — Tu ne dis plus tout à fait la même chose qu’au début, Phil. Tu nous as dit tout à l’heure que ton père t’avait dit que :

*1. S’il avait le temps*

*2. Il plierait le linge*

NARRATEUR — Éricka écrivait au tableau en même temps qu’elle parlait.

ERICKA — Tu t'es rendu compte ce matin que le linge n’était pas plié. La deuxième partie de la phrase de ton père était donc fausse ; alors tu en as conclu automatiquement que ton père n’avait pas eu le temps de le faire. La première partie de la phrase devenait donc elle aussi fausse. Ça veut dire que dans ce cas-là, c’est la quatrième possibilité qui s’applique et non pas la troisième :

*1. S'il avait le temps : faux*

*2. Il plierait le linge : faux*

JULIE — Ça veut dire aussi que, lorsqu’on sait que la deuxième partie est fausse, on peut en déduire automatiquement, comme tu l'as fait inconsciemment, que la première partie est également fausse.

NARRATEUR — Phil avait de la difficulté à suivre le raisonnement de ses deux compagnes. Il dut les arrêter pour s’assurer qu'il comprenait bien tout ce qu’elles disaient.

[157]

PHIL — Une minute, là, Julie ! Dans le premier cas, la deuxième partie était vraie : j'ai raté l’autobus ; mais la première partie, elle, était fausse : je m’étais levé au son du cadran. Il est peut-être vrai que, lorsque la deuxième partie est fausse, la première l’est aussi. Mais, on ne peut pas dire que, lorsque la deuxième partie est vraie, la première le soit aussi.

NARRATEUR — Éricka reprit sa craie et continua à écrire au tableau, tout en expliquant :

ERICKA—T’as raison sur ce point, Phil. Je crois que c’est l’inverse qui arrive : quand on sait que la première partie est vraie, on peut en déduire que la seconde partie sera aussi vraie. Ton père t'avait aussi dit que :

*1. Si tu manques ton autobus*

*2. Tu vas arriver en retard à tes cours*

Toi, tu nous a dit que tu avais raté ton autobus, donc la première partie est vraie. Ensuite, tu es arrivé en retard au cours : la seconde partie est aussi vraie.

NARRATEUR — Phil résuma la démonstration pour lui-même.

PHIL — Quand on sait que la première partie est vraie, on peut déduire automatiquement que la seconde partie sera également vraie, alors que, lorsqu’on sait que la seconde partie est fausse, on peut déduire automatiquement que la première partie est, elle aussi fausse. Alors, que peut-on déduire si on sait seulement que la deuxième partie est vraie ?

JULIE — Rien ! On peut seulement faire des suppositions. C’était exactement notre situation avant que tu arrives en classe ; on ne connaissait que la partie 2 : tu étais en retard au cours. Et même si on savait que cette deuxième partie était vraie, on ne pouvait en déduire avec certitude, quelle en était la cause exacte. On pouvait juste supposer toutes sortes d’affaires qui pouvaient être aussi bien vraies que fausses.

NARRATEUR — Julie sous-entendait qu’elle et Éricka avaient discuté ensemble des causes de son retard. Phil comprit qu'elles avaient dû parler de sa fin de semaine, mais il voulait toujours éviter ce sujet.

PHIL — Et qu'arrive-t-il lorsqu’on apprend que la première partie est fausse ? Est-ce que vous en concluriez que la seconde partie est aussi fausse ?

[158]

ERICKA — Ben non, on peut pas dire ça. Rappelle-toi ce que disait ton père :

*1. Si tu ne te lèves pas au son du cadran*

*2. Tu vas manquer ton autobus*

Tu nous as toi-même affirmé que la première partie était fausse, que *tu t’étais levé au son du cadran*, mais que la seconde partie, elle, était vraie : *tu as raté ton autobus*.

NARRATEUR — On entendit une voix qui provenait du fond de la classe.

UNE VOIX — Superbe ! Vraiment superbe mademoiselle Sasseville ! Vous avez tout compris.

NARRATEUR — C'était monsieur Pilote, le prof de maths, qui s'était installé à l’une des tables du fond de la classe sans que personne ne s'en aperçoive. Il leur demanda :

PROF - Voulez-vous que je résume ce que vous venez de faire ?

NARRATEUR — Surpris, tous hochèrent la tête en signe d'acquiescement. Monsieur Pilote poursuivit :

PROF — Vous venez de découvrir une règle qui est valable pour toutes les phrases qui commencent par le mot *si*. On appelle ce genre de raisonnement un syllogisme hypothétique. Pendant nos cours de logique, à l’université, on appelait cette forme logique des *si...alors...* du nom des deux mots qui commencent chaque partie du raisonnement.

PHIL — Monsieur Pilote, notre tableau est tellement barbouillé qu'on ne s’y retrouve plus. Vous ne pourriez pas nous indiquer une façon plus simple de comprendre cette règle ?

PROF — J’y arrive justement, Phil. La façon la plus simple de comprendre cette règle, c’est d'utiliser des lettres comme en algèbre, plutôt que des phrases.

NARRATEUR — Monsieur Pilote écrivit au tableau :

*Si A, alors B*

PROF — Lorsque A est vrai, B est vrai aussi et lorsque B est faux, A est faux aussi...

[161]

ERICKA — Mais si A est faux, on ne peut pas en déduire pour autant que B soit faux...

JULIE — Et même si B est vrai, on ne peut pas en déduire pour autant que A soit vrai.

NARRATEUR — Tout le monde semblait satisfait et avait enfin pu se démêler. Monsieur Pilote demanda à Phil :

PROF — Et puis, Phil, as-tu enfin compris pourquoi t’arrives toujours en retard ?

PHIL — Oui, oui monsieur. Euh ! Inquiétez-vous pas, ça arrivera plus.

PROF — Ça n’arrivera plus, *si...*

NARRATEUR — Julie et Éricka complétèrent la phrase du prof :

JULIE ET ERICKA — *Si Philippe Lafleur se réveille en même temps que son père.*

NARRATEUR — Les filles éclatèrent de rire pendant que monsieur Pilote effaçait ce qui était écrit au tableau et que Phil, gêné, allait s’asseoir au fond de la classe.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

NARRATEUR — Tel que Phil l’avait proposé le vendredi précédent, tout le groupe se réunit à la cafétéria à l’heure du dîner, pour faire le point. Phil avait eu le temps d'expliquer son retard à Sophie, qui ne s’en faisait plus avec les distractions de son chum. Christine et Dédé se firent attendre, alors que Roland, lui, était arrivé en avance. Marc et France arrivèrent ensemble en se tenant par la main. À la surprise générale, Éricka était allée chercher Éric pour qu’il se joigne à eux. Les gars lui tapèrent dans le dos, les filles l'embrassèrent. Tout le monde était franchement heureux de le revoir. Phil s'improvisa animateur pour l'occasion. Il frappa sur la table pour qu’on se taise.

[162]

PHIL — O.K. le monde ! Si on passait aux choses sérieuses maintenant. On a juste une heure pour faire le point.

NARRATEUR — Dédé entra à son tour dans le jeu. Il leva la main et dit d’une voix exagérément cérémonieuse.

DÉDÉ — Monsieur le Président, puis-je avoir la parole ? J’ai un message important à livrer à cette honorable assemblée.

NARRATEUR — Sifflets, quolibets et applaudissements fusèrent. Phil frappa de nouveau sur la table et continua son improvisation :

PHIL — Monsieur Dédé, le temps n’est plus aux bouffonneries ! Est-ce que ce que vous avez à dire a un rapport direct avec le sujet à l’ordre du jour ?

NARRATEUR — Dédé ne se laissa pas impressionner par le président et poursuivit sur le même ton :

DÉDÉ — Monsieur le Président, si vous n’étiez pas arrivé en retard ce matin, j'aurais pu vous faire part de la teneur de mon message avant cette réunion.

PHIL — O.K. ! O.K. ! Dédé, assez farfiné ! Parle donc !

DÉDÉ — Très bien. Pour aller au plus pressant, disons tout de suite que Marc et moi avons découvert les auteurs de l’attentat à la bombe.

NARRATEUR — La nouvelle provoqua une explosion d’étonnement dans le groupe. Phil ramena tout le monde à l’ordre pour que Dédé puisse s’expliquer plus clairement. Il leur raconta d’abord ce qui s’était passé au *Souterrain* avec les deux pushers, puis révéla le plan qu’il avait établi avec Marc.

DÉDÉ — Lorsque je suis allé au poste de police, la femme-policier tenait notre dossier ouvert devant elle. Pendant qu'elle m’admonestait, je pouvais lire à l’envers ce qui était écrit sur une feuille voisine de celle qui me concernait. C’est là que j'ai appris quel type d’explosif avait été utilisé. J'ai pu lire : *bombe artisanale faite de salpêtre, de carbone et de soufre, munie d'un détonateur et d'une minuterie.* Après le départ de Richard et de Roch, je me suis rappelé ce détail et j'ai [161] dit à Marc d’aller chez eux pour vérifier s’ils connaissaient la sorte de bombe utilisée. Seuls la police et moi avions cette information. Si eux le savaient aussi, alors on pouvait conclure que c’était eux qui avaient fait le coup.

ROLAND — Marc aussi en connaissait les éléments, je suppose.

MARC — Non, je ne le savais pas. Dédé ne me l’a même pas dit avant de partir. Pour que son plan fonctionne, il fallait absolument que lui seul ait cette information. Il m'a simplement dit : « Essaie de leur faire dire de quoi était fabriquée la bombe et rappelle-moi quand tu le sauras. »

NARRATEUR — Phil eut un flash qui le fit presque hurler :

PHIL — Mais c'est génial ton plan, Dédé ! Tu utilises la règle qu’on vient de discuter ce matin au cours de maths. Tu dis :

*1. S'ils savent comment est fabriquée la bombe*

*2. Alors ce sont eux les coupables*

Puis tu envoies Marc vérifier si la première partie est vraie. On a appris tout à l'heure que lorsqu’on sait que la première partie est vraie, la seconde le sera automatiquement. C'est vraiment du grand art. Je t’en félicite ! Je pensais pas que t’étais aussi bon que ça !

DÉDÉ — Un peu de retenue, monsieur le Président, c’est pas si extraordinaire que ça. Tout le monde raisonne comme ça, non ?

CHRISTINE — Ça va, les gars, vous vous féliciterez plus tard. Pour le moment, moi, je veux savoir la suite. Marc ! Dis-nous donc ce qui s’est passé chez Roch et Richard !

MARC — J’vous dis que j'étais pas gros dans mes culottes quand j’suis rentré là. Ce sont de vrais pégreux, vous savez : ils m'ont montré leur arsenal de couteaux et de révolvers. Ils avaient même une mitraillette. Imaginez ! J’ai continué à jouer leur jeu comme au bar. J’ai commencé par dire : « Ouais, j’vous dis que Dédé est dans un sale pétrin. » C’est ça qui a déclenché leur révélation. Richard a tout de suite ajouté :

RICHARD — C’est le cas de le dire : on l’a bien salpétré, ton Dédé.

[162]

MARC — J'ai fait l'idiot qui ne comprend jamais rien et je lui ai demandé à quoi il faisait allusion, mais Richard ne voulait pas en dire plus long. C’est Roch qui est tombé dans le panneau.

Roch — C'est rien qu’un jeu de mots, voyons, Marco ! T’es plus brillant d’habitude : salpêtre, salpêtrer, sale pétrin, la bombe ! Allume, voyons ! C’était une bombe à base de salpêtre. De la poudre à canon, tu devrais connaître ça, toi qui es en chimie ?

RICHARD — Toi, ferme-la ! Marc n’a pas à savoir ça, c’est juste entre nous deux.

MARC — Richard jouait avec son couteau en disant ça : c’est un vrai tueur, ce gars-là. Je voulais pas moisir là plus longtemps. Alors, je leur ai dit que j’allais régler le cas de Dédé tout de suite. En sortant, je tremblais comme une feuille. J’suis allé chez France à qui j'ai tout raconté. On a appelé Dédé et il a confirmé que c’était bien une bombe au salpêtre. Puis France a appelé la police, qui nous a convoqués au poste ce matin. On a parlé avec madame Potvin, la policière qui vous avait interrogés. Après que je lui eus tout dit, elle a simplement rajouté qu'ils allaient vérifier cela tout de suite.

C'est là que j’ai appris que Richard et Roch étaient déjà soupçonnés de trafic de drogue. Moi aussi, d’ailleurs. Cependant, madame Potvin m’a promis qu'il n’y aurait aucune poursuite contre moi, si j’étais prêt à aller témoigner. Par contré, elle m’a fortement encouragé à cesser d'en prendre.

FRANCE — J’ai pas eu trop trop de misère à le convaincre d’arrêter de fumer, Dédé avait déjà commencé le travail avant moi.

NARRATEUR — Tous les regards se tournèrent vers Dédé qui avait la gorge serrée par l’émotion ; il s’en tira comme d’habitude avec une boutade que lui seul pouvait inventer.

DÉDÉ — Ben, vous savez, on s’amuse comme on peut pendant nos fins de semaine à la ville, quand on peut pas s'payer de vacances dans les îles.

NARRATEUR — Tout le monde se mit à rire. Sophie et Phil étaient rouges comme des tomates. Cependant Éric ne comprenait toujours pas pourquoi ils avaient fait ça. Marc lui expliqua :

[163]

MARC — Ils voulaient vendre de la drogue dans le cégep, mais personne parmi nous autres, les consommateurs, ne voulait s'en charger. Ils ont pris ce moyen-là pour nous faire peur. Nous, on pensait bien que c’était eux qui avaient fait le coup, mais personne n’avait le courage d’aller les dénoncer. On voulait pas s’faire prendre par la police et encore moins par eux autres.

ERICKA — Et maintenant, Marc, veux-tu retourner avec Roland et répéter tout ça à la Direction, pour que mon frère puisse revenir le plus vite possible au cégep ?

MARC — La Direction du collège est déjà au courant, la police s’en est chargée, fais-toi s'en pas.

ROLAND — Oui, mais on sait pas encore comment ils vont le prendre, faudrait peut-être aller leur expliquer nous-mêmes.

MARC — Vas-y, toi, si ça te tente. J’ai pas envie que ça se retourne contre moi.

PHIL — C’est vrai ! Dédé et toi, vous avez fait votre part. C’est moi qui vais y aller avec Roland.

CHRISTINE — Et si on y allait tous ensemble, tout de suite ? Comme ça, on règlerait cette histoire-là une fois pour toutes.

NARRATEUR — Tout le monde approuva la proposition de Christine. Le groupe se leva sur-le-champ et se dirigea vers l’aile administrative du collège.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[164]

**La découverte de Phil et Sophie.**

Deuxième partie

Chapitre dix-sept

QUI AURA
LE DERNIER MOT ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

NARRATEUR — La petite troupe se dirigea allègrement vers le bureau du Directeur des services aux étudiants. Cette fois-ci, le ton glacial de la secrétaire ne les empêcha pas de réclamer un rendez-vous sur-le-champ. Face à leur détermination, la secrétaire ne put que leur répondre :

SECRÉTAIRE — Monsieur Sénécal n'est pas à son bureau pour le moment.

NARRATEUR — Mais Roland ne lui laissa pas le temps de lui faire le coup du carnet de rendez-vous. Il lui répondit sans attendre :

ROLAND — Je suppose qu’il n'a pas encore terminé son repas, mais ça ne fait rien, nous ne sommes pas pressés. Nous l’attendrons ici ! Pas vrai, vous autres ?

NARRATEUR — La secrétaire allait protester lorsque tous répondirent en chœur :

TOUS — Oui ! Oui !

NARRATEUR — Après un long quart d’heure d'attente, le directeur se présenta enfin à son bureau. Encore une fois, Roland prit la parole avant que la secrétaire ne place un mot.

ROLAND — Monsieur le Directeur, nous devons vous rencontrer immédiatement. Il y a des faits nouveaux dans l’affaire Sasseville.

NARRATEUR — En guise de réponse, le directeur se tourna plutôt vers sa secrétaire et demanda :

DIRECTEUR — Mademoiselle, que signifie ce remue-ménage dans mon bureau ? Qu'est-ce qu'il y a à l’horaire cet après-midi ?

[165]

SECRÉTAIRE — Monsieur, je m'excuse. Ces gens occupent votre bureau depuis ce midi. À quatorze heures, vous avez rendez-vous avec une policière, madame Potvin, je crois.

NARRATEUR — La nouvelle provoqua un immense tollé de protestations dans le groupe. Roland ne perdit pas sa contenance pour autant et répliqua rapidement :

ROLAND — C’est justement pour ça que nous voulons vous voir, monsieur le Directeur. Il n’est que 13 h 30. Nous avons le temps de tout vous expliquer avant.

DIRECTEUR — Très bien, alors. Entrez ! Mais soyez brefs.

NARRATEUR — Tous entrèrent et s'assemblèrent autour de l’imposant bureau. C'est Dédé qui prit la parole :

DÉDÉ — La police a arrêté les vandales qui ont fait sauter la bombe sur le toit du cégep. Personne d’entre nous n'était impliqué dans ce coup. Alors, on est venus vous voir pour que vous annuliez les suspensions et réprimandes inscrites à nos dossiers respectifs.

DIRECTEUR — Ce n’est pas si simple, jeune homme ! Le chef de police m'a effectivement avisé ce matin qu’on a arrêté deux suspects, mais ça ne règle pas votre cas pour autant. Vous oubliez tous ces graffiti peints en noir sur les murs. Qui va payer pour tous ces dégâts ?

NARRATEUR — Le directeur avait peine à cacher son ressentiment.

DIRECTEUR — Vous vous croyez peut-être tout permis ! Vous ne respectez ni l'autorité, ni le bien public, ni l'environnement collégial. Vous croyez qu’on va tout oublier comme ça, simplement parce que vous le demandez. Dès votre départ, je porterai plainte, au nom du collège, contre ceux et celles qui ont abîmé les murs du cégep.

NARRATEUR — Personne n’osa plus rien dire. L’affaire était donc loin d’être réglée ! Pire ! La situation était même complètement inversée. Ce n’était plus seulement Éric, mais tout le groupe qui se retrouvait maintenant au ban des accusés. Phil sentit les regards se tourner vers lui. Il se devait d'intervenir mais ne sachant trop comment, il bégaya :

[166]

PHIL — Mon-mon-mon-sieur le Di-di-di-rec-teur, je ne sais trop quoi vous dire. Avant d’a-a-ar-river ici, nous étions sûrs de notre bon droit. Tout nous semblait clair et net. En quelques mots, vous venez de retourner la situation contre nous.

NARRATEUR — Devant l'hésitation de Phil, Éric ne put se retenir plus longtemps.

ERIC — Monsieur, mon groupe politique, quoi que vous en pensiez, se veut un véritable groupe d’intervention écologique, qui cherche à attirer l’attention des étudiants sur la situation catastrophique de l’environnement québécois !

DIRECTEUR — Et vos barbouillages sur les murs ? Ç'en est pas, ça, de la détérioration de l'écosystème du cégep ? En agissant de la sorte, vous n’avez pas pensé à l’impact de vos gestes sur la communauté collégiale ! Avez-vous remarqué à quel point les murs sont laids, maintenant ?

NARRATEUR — Éric rétorqua tout aussi promptement :

ERIC — Si les murs se détériorent au cégep, c’est plutôt en raison du manque de peinture.

ROLAND — Messieurs, messieurs, un peu de retenue s'il vous plaît. Ne pourrait-on pas se parler plus calmement et écouter ce que chacun a à dire ?

NARRATEUR — Le directeur s'en voulut d’avoir perdu son flegme habituel devant des étudiants. Aussi voulut-il reprendre la maîtrise de la discussion en disant :

DIRECTEUR — Heureusement qu’il y a un adulte expérimenté parmi nous. Merci Roland de nous ramener à l’ordre. Maintenant, si vous me disiez clairement, à tour de rôle, ce que vous pensez de cette situation. Oui, mademoiselle.

ERICKA — Je puis vous assurer monsieur que ni moi ni mon frère n'avions l’intention de détériorer le cégep. Bien au contraire, nous voulions l'améliorer. Je suis prête à donner un coup de main pour le repeindre, s’il le faut.

[167]

NARRATEUR — Éric n’était pas du tout d’accord avec sa sœur, mais il ne voulait pas laisser paraître leur mésentente devant le directeur. C'est plutôt Christine qui rétorqua :

CHRISTINE —Ne sautons pas trop vite aux conclusions. Je comprends qu’Éricka se sente directement menacée par vos propos. Vous devez admettre, cependant, qu'elle et son frère ont aussi raison d’alerter les étudiants à propos de la pollution croissante au Québec, d'autant plus que personne ne s’en occupe ici.

DIRECTEUR — Je suis d’accord avec vous, mademoiselle. Mais reconnaissez à votre tour que ce n’est pas en salissant les murs d’un cégep qu’on améliore l'environnement.

PHIL—Alors, ça veut dire qu'Éric et vous, monsieur, êtes en accord au moins sur un objectif : celui d’améliorer l'environnement. En fait, vous n’êtes en désaccord que sur les moyens à prendre pour y arriver.

ERIC — C'est pas tout à fait ça, Phil. Mon groupe prend des moyens, mais la direction du cégep, elle, ne fait rien.

DIRECTEUR — Qu’est-ce qui vous permet, jeune homme, d'affirmer aussi péremptoirement que le cégep ne fait rien ? Il existe un comité consultatif qui étudie la question et en fait rapport régulièrement à la direction. C’est ce comité, d’ailleurs, qui a porté plainte contre votre groupe.

NARRATEUR — Voyant que la discussion s’enlisait de nouveau, France se sentit obligée, malgré sa gêne, de dire tout haut ce qu'elle était en train de penser.

FRANCE — Il me semble... euh, c’est difficile à dire... Ça vient juste d'effleurer mon esprit. J’ai pensé que nous sommes tous dans la même bâtisse. J'veux dire... qu’on soit directeur ou étudiante, on passe la majeure partie de not’ temps à l’intérieur des mêmes murs... Puis j’ai pensé qu’on vivait aussi dans le même pays, avec les mêmes problèmes de pollution... Et tout à coup une lumière s’est allumée dans ma tête : nous vivons tous sur la même planète. C'est notre planète qui est menacée par notre pollution collective. Alors pourquoi chercher des coupables en particulier quand on devrait plutôt s’entendre collectivement sur les moyens à prendre.

[168]

NARRATEUR — La déclaration spontanée de France fit taire tout le monde. On aurait pu entendre une mouche voler. Le directeur se racla la gorge avant de reprendre la parole.

DIRECTEUR — Humm ! Vous avez bien raison, mademoiselle, mais si vous étiez à ma place, vous comprendriez mieux mon point de vue, j'en suis sûr.

FRANCE — Monsieur le Directeur, c’est justement là où je voulais en venir. Vous êtes assis derrière votre bureau et nous sommes debout devant vous. Chacun a un point de vue différent sur ce qui l’entoure. Moi, qui suis debout, je vous vois d’en haut et vous, qui êtes assis, vous me regardez d'en bas.

NARRATEUR — Dédé, qui s'était assis avec nonchalance sur le coin du bureau, ajouta :

DÉDÉ — Et moi, je vous vois de profil ; c’est un tout autre point de vue, je vous assure.

NARRATEUR — Marc, qui était le plus petit du groupe, dit derrière tout le monde :

MARC — Et moi, je ne vois que des nuques.

NARRATEUR — Ces dernières interventions détendirent quelque peu l’atmosphère. Le directeur se fit plus compréhensif.

DIRECTEUR — Je vois où vous voulez en venir : bien que nous vivions tous dans le même monde, chacun a un point de vue différent sur ce qui s’y passe.

PHIL — Je crois que le plus important dans tout cela, monsieur, c’est que pour avoir une idée d’ensemble, on doit tenir compte de tous les points de vue et pas seulement du nôtre.

DIRECTEUR — C'est justement pour ça que vous devriez tenir compte de mon point de vue.

ERIC — Comme vous devriez tenir compte du nôtre.

[169]

DIRECTEUR — Très bien, monsieur Sasseville. J’ai bien envie de vous prendre au mot cette fois. Venez donc demain, à 14h, vous expliquer devant ce comité sur l’environnement.

ERIC — Malheureusement, je crois bien que je ne pourrai pas.

DIRECTEUR — Ce serait fort dommage, jeune homme, car si vous voulez vraiment faire connaître votre point de vue à la direction du cégep, c’est à eux que vous devriez en parler, pas à moi.

ERIC — Moi, je ne demande pas mieux que de me faire entendre, mais vous m’avez mis à la porte du cégep. Officiellement, je n’ai plus le droit d’entrer ici.

DIRECTEUR — Justement, à ce propos, vous ne m’avez jamais laissé le temps de vous dire que, lors de la dernière rencontre de la direction générale, j’ai reçu le mandat de régler moi-même ce problème dans les plus brefs délais. L'image du cégep est assez ternie par toute cette affaire. Il est temps que toute cette histoire cesse. Alors, je suis disposé à suspendre votre renvoi jusqu’à ce que le comité vous ait entendu.

NARRATEUR — Des hourras, des soupirs et même des larmes de joie accueillirent cette annonce. Cependant, le directeur ajouta :

DIRECTEUR — Mais que ce soit clair pour vous tous : la décision du comité sera irrévocable et tous devront s’y soumettre.

ERIC — Bien sûr, monsieur le Directeur. J'imagine que cela est également valable pour vous.

DIRECTEUR — Évidemment, jeune homme. Maintenant, retournez à vos cours, que je puisse modifier ma déposition en conséquence.

NARRATEUR — Tous sortirent rapidement du bureau en saluant la policière au passage, qui attendait patiemment que la secrétaire l’autorise à voir le directeur.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[170]

NARRATEUR — La session se poursuivit sans embûches et, par un doux soir de décembre, Sophie et Phil retournèrent à l'Isle de la Paix. Ils marchèrent longtemps le long de la berge, en faisant le point sur ce qui s'était passé.

PHIL — Quand je pense qu'on s’est connus dans un autobus à cause d’une règle de logique et qu’on est passés à travers toute cette aventure grâce à notre découverte.

SOPHIE — Grâce à notre découverte ? Faut quand même pas exagérer. Monsieur Larsen nous a beaucoup aidés. Quand je pense qu’ils ont voulu le suspendre, lui, notre meilleur prof !

PHIL — Heureusement qu’Éric était là pour le défendre.

SOPHIE — Ouais. Le directeur ne savait pas à qui il avait affaire lorsqu’il a enjoint Éric de se présenter devant son comité consultatif. Éric a rapidement convaincu tout le monde de se mettre à l’œuvre pour nettoyer le cégep et s’engager dans l’action politique locale.

PHIL — Moi, j’aime bien leur slogan : *Penser globalement, agir localement.* Mais je me demande si c'est bien de lui ?

SOPHIE — C’est peut-être de Dédé. Il lit tellement, ces temps-ci. Christine m’a dit qu'il avait finalement changé d’option. Sais-tu dans quoi il s’en va ?

PHIL — Tu ne devineras jamais ! En sciences humaines avec maths. Il veut devenir avocat.

SOPHIE — Ça ne me surprend pas du tout. Je suis sûre qu’il sera un excellent avocat. Son père est-il d'accord ?

PHIL — Son père ne le sait pas encore. Mais le plus important est fait : Dédé a fait son choix et prépare son argumentation. Il veut lui apprendre sa décision dimanche soir, au souper. Il a d’ailleurs invité toute la bande.

SOPHIE — Tu veux dire : toi et moi, Éric, Éricka, Roland, Marc et France ? Ça va faire du monde à table, ça, en plus des six enfants !

PHIL — On voit que tu ne connais pas sa famille. Plus il y a de monde, chez eux, plus ils sont heureux.

[171]

SOPHIE — Moi, je pense plutôt que notre ami Dédé aura lui aussi besoin de toutes nos découvertes pour convaincre son père.

PHIL — J’aime bien ça quand tu parles de nos découvertes. Crois-tu qu’on en fera d’autres ?

SOPHIE — Je ne voudrais pas te décevoir, Phil, mais ça ne fait pas partie de mes priorités immédiates.

NARRATEUR — Phil aurait voulu la convaincre de l’importance réelle de ces découvertes, mais il se retint devant son air subitement morose. Il se méfiait de ses changements d’humeur imprévisibles. Il demanda seulement :

PHIL — Que veux-tu dire ?

SOPHIE — C’est pas facile à expliquer, Phil. J'ai essayé souvent de te le faire comprendre, mais tu n’as jamais allumé.

PHIL —Tu veux dire que tu te demandes encore qui tu es ? C’est ça ?

SOPHIE — Oui ! Ça et bien d’autres questions qui me trottent dans la tête.

PHIL — Pourtant, je croyais que tu aimais parler du fonctionnement de la pensée.

SOPHIE — Je n’ai pas dit que je n’aimais pas ça, au contraire. Mais moi je ne pense pas qu’on puisse tout expliquer par deux ou trois règles de logique.

PHIL — Je n’ai jamais pensé ça, moi non plus. Je sais bien qu’il y a beaucoup d’autres règles à découvrir.

SOPHIE — Il n’y a pas que ça, Phil. La logique régit peut-être le langage courant, la science et les mathématiques, mais elle ne vaut rien dans le monde du rêve et de l’imaginaire. Essayer de mettre de la logique partout, ce serait tout ruiner.

PHIL — Tiens, voilà le centaure qui revient. La vie n’est pas un rêve Sophie, tu le sais autant que moi.

[172]

NARRATEUR — Sophie n’ajouta rien, mais prit Phil doucement par la main et l’entraîna silencieusement près de la rivière. Elle était toute scintillante sous la pleine lune. Elle le prit par la taille et lui déclama :

SOPHIE —

*Ma pensée est couleur de lumières lointaines,*

*Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs.*

*Elle a l'éclat parfois des subtiles verdeurs*

*D’un golfe où le soleil abaisse ses antennes.*

*En un jardin sonore, au soupir des fontaines,*

*Elle a vécu dans les soirs doux, dans les odeurs ;*

*Ma pensée est couleur de lumières lointaines,*

*Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs.*

*Elle court à jamais les blanches prétentaines,*

*Au pays angélique où montent ses ardeurs,*

*Et, loin de la matière et des brutes laideurs,*

*Elle rêve l'essor aux célestes Athènes.*

*Ma pensée est couleur de lunes d'or lointaines.*

NARRATEUR — Phil ressentit longuement toute l’émotion que Sophie lui communiquait en récitant son poème. Après un long silence, il lui demanda :

PHIL — C’est très beau. Est-ce de toi ?

SOPHIE — Ben non, voyons. C’est d’Émile Nelligan.

PHIL — Ah oui ! Celui qui est viré fou ?

SOPHIE — Oui, il est viré fou, comme tu dis, parce qu’il se sentait complètement incompris.

NARRATEUR — Phil n’ajouta rien. Il ne comprenait effectivement pas où Sophie voulait en venir et sentait beaucoup d’amertume dans ses mots. Sophie continua :

SOPHIE — La pensée n'est pas que logique. Elle comprend tout ce qu'on ressent, ce qu’on imagine, ce qu'on désire. Lorsque je me demande pourquoi je [173] t’aime, ma pensée s'emplit d’abord de ta présence, de ta chaleur, de tes odeurs. Je peux ressentir ta main qui me caresse. C’est tellement vrai que j’en ai des frissons sur tout mon corps. Et puis quand tu es absent, je peux te ramener à moi en pensée, je peux te faire moi. Tu comprends ?

NARRATEUR — Phil l’interrompit :

PHIL — Où veux-tu en venir exactement ? Es-tu en train de me dire qu’au lieu d’apprendre le fonctionnement de la pensée, nous devrions plutôt faire de jolis poèmes ?

NARRATEUR — Sophie le regarda droit dans les yeux et dit posément :

SOPHIE — Je veux juste que tu t’ouvres à toutes les dimensions de l’esprit humain et que tu ne te limites pas rien qu’à son aspect rationnel.

NARRATEUR — Phil crut comprendre enfin où elle voulait en venir et l’enlaça par derrière en lui soufflant doucement à l’oreille :

PHIL — Et si, on ne faisait plus qu'un, toi et moi, pas seulement qu’en pensée ?

SOPHIE — Et si, plutôt que juste en parler, on allait le faire ?

PHIL — C'est en plein ce que je pensais. On dirait que tu me comprends sans que j'aie besoin de parler.

SOPHIE — Alors, tais-toi, pis viens-t-en vite, on a assez perdu de temps comme ça.

PHIL — Oui, ma commandante. À vos ordres, ma commandante !

SOPHIE — Chuuutttt ! Viens-t-en.

NARRATEUR — Phil et Sophie disparurent ensemble dans la pénombre, laissant l’eau seule réfléchir la lune. Comme un œil ouvert sur la nuit profonde, un cristal frileux.

*Comme un œil ouvert sur la nuit profonde,
un cristal frileux.*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[174]

TABLE DES MATIÈRES

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

|  |
| --- |
| Quatrième de couverture |
| Préface | [5] |

PREMIÈRE PARTIE [7]

|  |  |
| --- | --- |
| Chapitre un | Quelle découverte ? [9] |
| Chapitre deux | Peut-on dire la même chose en d’autres mots ? [17] |
| Chapitre trois | Que pensez-vous de vos pensées ? [27] |
| Chapitre quatre | D’où viennent nos idées ? [34] |
| Chapitre cinq | Qu’est-ce que l’esprit ? [45] |
| Chapitre six | Qu’est-ce qu’une relation ? [55] |
| Chapitre sept | À quoi sert la philosophie ? [66] |
| Chapitre huit | À quoi pensez-vous ? [74] |
| Chapitre neuf | Quelle est la valeur d’une raison ? [79] |

DEUXIÈME PARTIE [89]

|  |  |
| --- | --- |
| Chapitre dix | Comment assumer ses contradictions ? [91] |
| Chapitre onze | Qu’est-ce que la liberté ? [100] |
| Chapitre douze | D’où venons-nous ? [109] |
| Chapitre treize | Vivons-nous dans le meilleur des mondes possible ? [119] |
| Chapitre quatorze | Qu’est-ce que la beauté ? [129] |
| Chapitre quinze | Que peut-on apprendre de nos erreurs ? [141] |
| Chapitre seize | Si… alors [152] |
| Chapitre dix-sept | Qui aura le dernier mot ? [164] |

Fin du texte

1. \* “Tounes”, terme utilisé dans la langue populaire pour désigner “un air de musique, une chanson”. [JMT] [↑](#footnote-ref-1)
2. \* “Lazy boy”, terme populaire pour décrire un fauteuil inclinable très confortable. [JMT] [↑](#footnote-ref-2)
3. \* Diminutif de “bibliothèque”. [JMT] [↑](#footnote-ref-3)
4. \* “Moron“ : C'est une insulte québécoise. Un “moron“ est un idiot congénital de la pire espèce, un débile ou attardé en d'autres termes. Source : “Je parle Québécois”. [En ligne] Consulté le 21 octobre 2021.
<https://www.je-parle-quebecois.com/lexique/definition/moron.html> [↑](#footnote-ref-4)
5. \* “Jelly beans”, expression anglaise pour désigner une sorte de bonbon à la gelée ressemblant à un haricot. [JMT] [↑](#footnote-ref-5)
6. \* “Jelly beans”, une sorte de bonbon à la gelée, petit prenant la forme d’un haricot, aussi communément appelée dans la langue populaire “jujube”. [JMT] [↑](#footnote-ref-6)
7. \* “Platte à mort”, dans la langue populaire parlée signifie “ennuyeux à mourir”. [JMT] [↑](#footnote-ref-7)
8. \* “Pantoutte”, expression populaire signifiant “Pas du tout”. [JMT] [↑](#footnote-ref-8)
9. \* “Platte” signifie, dans la langue populaire parlée, “ennuyeux”. [JMT] [↑](#footnote-ref-9)
10. \* “Frappe-à-bord”, moustique québécois proche de maringouins qui pique en se nourrissant du sang de ses proies (animaux ou personnes). [JMT] [↑](#footnote-ref-10)